par Mr. Levesque de Tamplery, de la chambre des Comptes d'Aix

La reparu en 1705. sous ce titre, Le genie et la politesse... de la Langue françoise.

X. 1299

NOUVELLES REMARQUES SUR LA LANGUE FRANÇOISE

Imprimé à Aix:

A PARIS,

Chez MARTIN & GEORGE JOUVENEL, ruë de la vieille Bouclerie, à l'Image S. Augustin.

M. DC. XCVIII.

Avec Privilege du Roy.

LE LIBRAIRE

Au Lecteur.

CES entretiens m'étant tombez entre les mains, & les connoisseurs de mes amis à qui je les ay montrez m'ayant conseillez de les faire imprimer. J'ay cru devoir t'avertir que l'Auteur en les composant n'ayant pas

eu dessein de les rendre publics, a laissé passer par negligence des choses qu'il auroit sans doute retranchées s'il avoit pû sçavoir que des Entretiens qu'il n'avoit fait que pour son plaisir, & celui de ses amis dussent devenir les entretiens de tout le monde. C'est pourquoi, cher Lecteur, je te prie d'oublier les negligences en faveur de ce qu'il y a de bon & d'utile ; & de ne pas dire par prévention avant que d'avoir lû ce livre, que des remarques sur la Langue Françoise faites par un Provençal, ne sçauroient estre justes, étant impossible qu'un

Provincial ſçache les raffinemens de nôtre langue. Ne t'y trompe pas, cher Lecteur, en parlant de la ſorte ; la plupart de nos meilleurs écrivains ne ſont pas de Paris ; l'Abbé Flechié, Mr de Niſmes, M. Peliſſon & M. Maſcaron, qui ſans contredit écrivent tres-purement, ſont de la même Province que l'Auteur de ces Remarques. Bien plus, M. de Vaugelas n'étoit-il pas Savoyard, & pour eſtre du pays où l'on parle le plus mal François ſes Remarques en ont elles moins valu : ainſi, cher Lecteur ne fais point le procés d'un Auteur ſans en

avoir lû ſon Livre : Envoye moy des chalans pour débiter au plutôt cette édition, & je te promets dans la ſeconde de te les donner reveuës, corrigées & augmentées par l'Auteur. Je t'avertis en attendant que je travaille à l'impreſsion d'une Rhetorique Françoiſe, du même Auteur, qui te plaira ſans doute (ſi tu vient l'acheter) par les exemples divertiſſans & ſinguliers dont elle eſt remplie.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 16 Aouſt 1696. Signé MORET, & ſcélé du grand ſceau de cire jaune : Il eſt permis à MARTIN JOUVENEL, Marchand Libraire & Imprimeur, de faire imprimer, vendre & débiter un Livre intitulé, *Les Entretiens & Remarques ſur la Langue Françoiſe, la Rhetorique Françoiſe, l'Art Epiſtolaire & l'Orthographe*, pendant le temps de dix années conſecutives, à compter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer, avec défenſes à toutes perſonnes de contrefaire ledit Livre, ſous quelque pretexte que ce ſoit, à peine de deux mille livres d'a-

mende, & de tous dépens dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs le 20. Aouſt 1696.

Signé, P. AUBOUYN Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 2. Janvier 1697.

ENTRETIENS SUR LA LANGUE FRANCOISE à Madonte.

REMARQUES SUR divers Mots.

DItes-moi, Madonte, je vous prie, qu'y a-t'il dans la vie civile de plus neceſſaire & de plus frequent que la parole ? Et cependant qu'y a-t'il que l'on neglige davantage? Combien voyons nous de gens de nôtre Nation qui parlent admirablement l'Italien

& l'Espagnol, mais qui parlent le François comme font les Espagnols & les Italiens, & qui se soucient peu de paroître étrangers en France, pourveu qu'ils semblent originaires de Toscane ou de Castille. On ne louë point un homme (dit Ciceron) de parler bien sa langue, car il y est obligé, mais on se moque de lui s'il ne le fait pas, „& alors bien-loin de croire „qu'il ait de la Politesse, on ne „croit pas même qu'il ait de la „raison. Enfin si l'on peut se passer de mille choses dans le monde, qui est celui qui peut se passer de parler ? Mais si la parole distingue les hommes des bêtes, la parole exprimée proprement & avec justesse, distingue les habiles des ignorans, & les honnêtes gens du vulguaire. Un savant Romain nous assure que

De Orat. L. 3.

l'homme ſe connoit par la parole, comme l'argent par le ſon. Un autre a dit que ce que le miroir eſt au corps, le diſcours l'eſt à l'eſprit, voulant faire entendre que la qualité de l'eſprit ſe découvre par la juſteſſe du diſcours; & M. Depreaux s'écrie: *Varron.*

En vain vous me frapez d'un ton melodieux,
Si le mot eſt impropre, ou le tour vicieux. Art. Poët. chant I.

Deſorte, Madonte, que s'il y a des mots qui ſont a rechercher, il y en a qui ſont à fuir. Je vais donc vous entretenir icy de la plûpart des uns & des autres que j'ai diviſez en cinq parties; ſçavoir, *Mots à la mode, mots diferens en ſignification, mots maſculins & feminins, Reflections ſur quelques termes, mots vieux:* Et comme je vous ay parlé dans

mon premier Livre, qui est un *Rudiment François*, de la maniere de construire les mots, je traiterai en celui-ci de leurs qualitez, en attendant de vous donner la suite de ces *Entretiens*, qui consiste en une *Rhetorique Françoise*, & *Ortographe moderne*.

Je tâcherai même de vous raporter toûjours des exemples & des autoritez, soit pour apuyer mes sentimens sur ceux de nos plus celebres Ecrivains, soit de peur que vous ne me reprochiez que je suis en toute maniere un Auteur sans autorité. Ainsi quãd on trouveroit quelque chose à redire en ces observations, ce seroit moins à moi à repartir, qu'aux Auteurs des exemples sur lesquels je les ay fondées: & comme lorsque les gens foibles viennent à tomber, c'est

moins leur faute que celle des perſonnes ſur leſquelles ils ſe ſoûtiennent, de-même ſi je faiſois quelque faux pas & tombois dans de fauſſes remarques, on devroit moins s'en prendre à moi qu'aux Auteurs ſur qui je me ſuis appuyé. En tous cas, mes erreurs ſeront excuſables, ſi l'on croit un Ancien qui nous aſſure que les égaremens ne ſont point honteux, quand on ſuit des guides illuſtres. *Quintilien*

Mais, Madonte, quoique les autoritez de nos meilleurs Ecrivains, ſemblent ſervir de garant & de certitude à mes remarques, neanmoins pour fermer la bouche aux critiques, j'ai a proteſter que je forme ſeulement des doutes, & non-pas des deciſions. Je ne parle affirmativement que quand je parle de vos vertus; & ſi en ces re-

marques je dis toûjours ce que je crois, je ne dis pas toûjours ce qui est à croire, n'ayant garde de vouloir faire passer mes sentimens pour des Oracles, si ce n'est qu'on vueille les appeller ainsi à-cause de l'embarras avec lequel ils sont peut-être expliquez. Au contraire, j'avouë ingenûment qu'en faisant le Docteur, je fais profession d'ignorance, & que si en proposant au public mes questions sur le Langage, il faloit que je fisse comme ces Grecs qui ne proposoient aucune nouvelle Loi à leur Republique, qu'ils n'eussent la corde au cou, je courrois grand risque d'être étranglé.

J'affecte, autant qu'il m'est possible, de ne faire que des remarques nouvelles. Il me coûteroit trop peu pour deve-

nir Auteur, ſi je rebatois celles que nos Maîtres ont touchées, hors que ce ſoit pour en dire mon avis; & même je ne m'amuſe point à faire des obſervations ſur certains mots dont on ne ſe ſert preſque jamais, comme a fait M. Menage qui s'eſt étendu ſur *Salmigondi*, *tronc de chou*, *pimprinelle*, &c. ni à conteſter ſur des vetilles fades & puerils, ainſi-que firent dernierement deux hommes qui diſputerent tout un jour pour decider s'il faut dire *le chapeau enfoncé dans la tête*, ou *la tête enfoncée dans le chapeau*, & ſi lors qu'on trempe du pain dans du vin, on doit dire, *manger du pain dans du vin*, ou *boire du vin dans du pain*. Je paſſe toutes ces ſortes de remarques languiſſantes que vous ne pourriez lire ſans baailler. Au contraire, pour vous diver-

obſervat. ſur la lãgue Françoiſe.

tir, comme l'étude du langage eſt ſeche & penible, je tache de joindre quelques roſes à ſes épines en mélant l'agreable avec l'utile, ſelon ce que dit Horace, que *l'on peut inſtruire en badinant*, & je fais comme ces Medecins qui donnent à leurs remedes le goût de la limonade ou de l'aigre de cedre, car ſi je me ſervois ici du ſtile abſtrait & ennuyeux des Grammairiens, vous pourriez croire, Madonte, qu'étant de concert avec quelqu'un de vos Amans, je veux le vanger du mal que lui font vos beaux yeux, en les arrêtant ſur une lecture fatigante & ſur des mots affreux.

L. 1. *Sat.* 1.

Mais comme tous mes Chapitres ne s'adreſſent qu'à vous, & que le ſtile en eſt familier, vous devez plutôt les recevoir comme autant de Lettres que

je vous écris ſur la Langue Françoiſe, que comme des remarques ordinaires.

Si l'on trouve à redire qu'au milieu de mon ſujet je m'adreſſe trop ſouvent à vous par quelque plaiſanterie, au lieu que les autres Auteurs ne parlent à la perſonne à qui ils dedient leurs Livres que dans l'Epitre dedicatoire, on me pardonnera cette liberté quand on ſaura que j'ai voulu me divertir moi même, auſſi bien que vous inſtruire, & me faire des plaiſirs en vous faiſant des leçons.

Si même je laiſſe gliſſer quelques jeux de paroles (bien que ce ſoit rarement,) ce n'eſt pas que je ne ſache qu'ils ſont défendus dans les diſcours graves, mais je ſai auſſi qu'ils ſont permis dans la licence de la railerie, qui étant comme la débauche

du langage, est tolerée en bien des choses. En effet le Pere Bouhours asseure que le stile railleur & l'air de badinerie autorisent les libertez de l'expression, & font passer pour bonnes celles qui en d'autres occasions seroient mauvaises. Cela est encore plus vrai quand on parle à des personnes de vôtre sexe.

Art de penser dans les ouvrages d'esprit

Car auprés d'une Dame on devient odieux,

Lors-qu'on ne l'entretient qu'en discours serieux,

Et que d'un Philosophe on fait le personage:

Alors c'est être fou pour vouloir être sage.

MOTS A LA MODE.

LEs Langues mortes, comme la Grecque & la Latine, n'ayant plus de vie, ne peuvent plus rien produire, mais les langues vivantes, croissant toûjours, produisent de nouveaux mots, & changent de termes de tems en tems. Cela se remarque aizément en la Langue Françoise, car elle varie si souvant, que si nos premiers Peres pouvoient ressusciter aujourd'hui, quel étonnement n'auroient-ils point de nos manieres de parler ? Comme ils verroient nos habits si peu conformes aux leurs, qu'ils croiroient que nous faisons une mascarade, aussi trouveroient-

ils nôtre langage ſi diferent, qu'ils ſe perſuaderoiẽt que nous parlons hebreu ou arabe, & nous prieroient de leur parler François. Enfin il eſt du langage comme de la dance qui a toûjours quelque nouveau pas & quelque nouvelle figure. Horace a eu raiſon de dire que les langues vivantes changent de mots, comme les arbres changent de füeilles; & Seneque a avoüé que c'eſt le propre de l'homme de donner plus volontiers dans les choſes nouvelles que dans les bonnes qui ſont déja établies. (Je ne vous citerois pas, Madonte, ces Auteurs, s'ils ne vous étoient connus par vos frequentes lectures.) Mais quoiqu'il faille parler comme les autres, toutefois le plus éloquent des Orateurs nous apprend que ſi l'on ſe ſert

Cic. de Or.

d'un terme trop nouveau on le compare à un fruit qui n'eſt pas encore meur, & qui, pour être trop âpre, eſt rebutant aux goûts même les moins delicats. De-ſorte qu'il faut bien ſe garder d'uſer de nouveaux mots, s'ils ne ſont autorilez par le bon uſage: Je dis le bon uſage, car le mauvais ſe forme, comme un ſavant Romain l'a remarqué, du plus grand nombre des gens, au-lieu que l'autre ſe fait, non par la pluralité, mais par le choix de ceux qui parlent avec politeſſe. Quintilien appelle le bon uſage, le guide aſſûré du diſcours; & il ajoûte, ſi nous prenons pour le » bon uſage ce que les autres pra- » tiquent, nous aſſignerons au » langage & à nos actions un » maître extrememẽtdangereux: » Arracher les poils de la barbe »

Var. ron.

» avec des pincetes, friſer les » cheveux, & faire des feſtins » dans les bains, encor'que la » plûpart des Romains en uſent » ainſi, ce ne doit pas être une » coûtume qui faſſe loi.

Cependant les mots nouveaux ſont aujourd'hui en un tel credit dans ce Royaume, qu'il y a peu de jeunes hommes qui ne s'imaginent triompher du cœur d'une belle en lui diſant: *Au pied de la lettre vôtre beauté fait feu & dame le pion à toutes les autres. En vous tout eſt enchanté; & pour peu qu'un homme vous voye, il a beau prendre des devans: Quelque manége qu'il faſſe, la perte de ſa liberté eſt immanquable.*

Quoique toutes ces nouvelles façons de parler ſoient bonnes & uſitées, leur entaſſement les rend ridicules; & elles ne ſe-

roient point mauvaiſes ſi l'on en uſoit ſobrement. Comme auſſi, à quoi ſervent ces *de bonne foy*, *ce qui s'appelle*, *c'eſt-à-dire*, *en effet*, *il eſt vrai que*, & tant d'autres verbiages ſuperflux dont on uſe à tout propos en des endroits où ils n'ont que faire? Enfin, combien voyons-nous de gens obſedez de la furie des mots nouveaux, & de ces gens dont un ancien Romain diſoit qu'ils recherchent plutôt les mots curieux que les mots Latins, & que Moliere appelle,

Des parleurs à la mode, & qui trouvent toûjours
L'art de ne vous rien dire avec de grans diſcours :
Dans tous leurs entretiens on ne voit jamais goute,
Et ce n'eſt que du bruit que tout ce qu'on écoute.

Quin. inſtit. Orat. L. 8.

Miſa. nt.

Voici, Madonte, quelques-uns

de ces mots que la mode fait valoir presentement.

Sacrifice.

COnsiderez, je vous prie, comme en ce monde les choses vont de mal en pis. Les sacrifices, qui n'étoient destinez qu'au Créateur, se font aujourd'hui aux créatures: De Saints qu'ils étoient, ils sont devenus profanes; & quoiqu'ils soient abolis envers Dieu, ils ne le sont point envers les hommes.

Une femme *sacrifie* un de ses Amans à un autre. Cét amant dépité, qui avoit renoncé aux plaisirs, & *sacrifié* tous ses divertissemens à sa Dame, *sacrifie* à son rival les billets & les brasselets de cheveux de sa maîtresse;

& aulieu de *sacrifier* son dépit au plaisir de voir cette belle, il la quite & *sacrifie* son amour à son ressentiment.

Voilà les manieres dont on se sert de ce mot : Enfin ; Madonte, il y a aujourd'hui tant de Sacrificateurs, que moi même je l'ai été à mon tour, car lorsque contre mon gré & seulement pour vous obeïr ; j'ay travaillé à ces remarques, je vous ai fait un grand *sacrifice.*

Religieux.

CE mot s'est sécularisé depuis peu de tems, &, s'il m'est permis de parler ainsi, il est sorti de la regle à laquelle il étoit voüé pour prendre des significations extrémement mitigées. S'il n'avoit que des em-

plois Chrêtiens, il en a aujourd'hui de profanes, auſſi bien que les mots *religion* & *religieuſement*, car ils ſervent pour exprimer la grande exactitude en une choſe.

Par exemple, un homme doit être *Religieux* en ſes actions. & plus *religieux* encore en ſes promeſſes. Il doit garder *religieuſement* les ſecrets qu'on lui confie, & ſe faire une *religion* d'agir ſincerement en toute choſe. Enfin le mot de *Religieux* entre en tant d'occaſions, que je puis même l'employer ſur le ſujet de ces remarques, & dire *Soc^rat Chrét.* avec M. de Balzac, qu'en fait de langage on ne ſauroit être trop *religieux*.

Etre en parure, donner dans l'intrigue.

CE ſont deux façons de parler auſquelles la nouveau-

té donne du relief. Elles ont eu de la peine à s'introduire ; mais la mode leur a ſervi de paſſeport, & preſentement elles ont cours en pluſieurs manieres diferentes.

Pour la premiere, non ſeulement on dit *être en beauté*, *être en joye*, &c. mais on dit encore, *être en poſſeſſion*, *en pouvoir*, *en droit*. Ainſi, Madonte, ſi quelque temeraire oſoit vous dire qu'il eſt *en poſſeſſion de vous aimer*, vous feriez *en pouvoir* de lui répondre, qu'il n'eſt pas *en droit* de vous le dire.

Et pour la ſeconde expreſſion, on ſe ſert du mot *donner* à divers uſages. On dit *donner dedans*, *donner dans un piege*, *dans le paneau*, *dans l'intrigue*, *dans le mariage*, *dans la bagatelle*, *dans une mode*, comme a parlé M. Menage en ſe moquant de ceux

qui affectent preſentement de dépayiſer leur origine en ajoûtant devant leurs noms l'article *de* Je connois (dit-il) un Avocat appellé Loyal, qui ſe garderoit bien de *donner dans cette mode*, car il s'appelleroit Deloyal.

Menagiana

Létre. M. de Balzac a dit: *Je ne donne point dans la paſſion des richeſſes, & je ſuis plus obligé au Soleil de ſa lumiere, que je ne le ſerois de ſon Or.*

Neanmoins, parce qu'il y a des occaſions où ces deux manieres de parler ſeroient impropres, on n'en doit pas uſer indiferemment. Je me ſouviens qu'un certain ridicule, pour dire qu'il avoit acheté des Tableaux, un beau lit & de beaux draps, dit dans une compagnie: *je ne ſuis plus qu'en peinture; je ſuis en beaux draps & en beau lit; & preſentement je vais don-*

ner dans les Points de France, dans les Vestes rebrodées, & dans les Chapeaux de Castor. Surquoi un de la compagnie lui repondit : Vous feriez bien-mieux, aulieu de donner dans toutes ces choses, de donner dans le bon sens.

Chemin.

CE mot dans le sens figuré est presentement du bel usage, & il est tous les jours en la bouche de ceux qui parlent le plus proprement.

On dira plutôt *faire bien du chemin auprés d'une maîtresse en peu de tems*, que *se mettre bien auprés d'elle en peu de tems.* On aime mieux dire, *prendre un plus court chemin pour s'en faire aimer* que *prendre un plus court moyen.*

Si l'on n'a pas la hardieſſe de profiter d'une favorable occaſion, on avouë *qu'on a demeuré en beau chemin.* Si quelqu'un interrompt une intrigue, on dira *qu'on a coupé chemin à ce commerce.* Ceux qui ſont des premiers à faire une choſe, ne manquent pas de ſe vanter *qu'ils ont frayé le chemin aux autres.* Si l'on agit franchement en une affaire, on dit *qu'on va le grand chemin*; & ſi l'on prend divers biais pour en venir à bout, on avouë *qu'on tient divers chemins.* Enfin, Madonte, dez qu'on parle de vos beaux yeux, on dit auſſitôt, *qu'ils ſavent le chemin du cœur.*

Graces à une telle choſe.

IL n'y a pas long-tems que cette maniere de parler ne

ſe

se disoit qu'en bonne part, & ne marquoit que la reconnoissance ou le remercîment d'un bienfait : *graces à vos conseils*, dit M. de Balzac, *j'ay purgé mon esprit des fumées de la Cour.* Aujourd'hui l'on est devenu si civil, qu'on rend grace même d'un méchant office, comme a parlé M. Dépreaux : *Letre à M. Conrart.*

Mais moy grace *au destin, qui n'ay ni feu ni lieu,*
Je me loge où je puis, & comme il plait à Dieu.

& M. l'Abbé Garnier de la ville de Marseille, dont l'esprit est si galant & si bien tourné, a fini de cette sorte le portrait d'une Dame :

Je ne décrîray point ses beautez inconnues,
Ni leurs charmes ni leurs attraits,
Car pour en bien parler, il

faut les avoir vûes ;

Et , Grace à ſes rigueurs , je ne les vis jamais.

Je pourrois , Madonte, vous accabler d'une foule d'autres exemples, qui ſans doute vous fatigueroient , mais il ſeroit mal-à-propos qu'en vous parlant de *Grace* , je ne vous en fiſſe point.

Aſſés.

LE mot d'*aſſés* ne s'employoit anciennement qu'en bonne part : aujourd'hui il s'employe auſſi en mauvaiſe On a toûjours dit, *un homme aſſes habile , une femme aſſés belle , un livre aſſes bon* , mais on ne dit que depuis peu , *un homme aſſes ſot , une femme aſſés laide , un livre aſſés méchant.* Perſonne ne fait plus

difficulté de parler de la ſorte. Un de nos bons Auteurs a dit : *un homme aſſés ſimple*, croyoit » que Ciceron fut un grand ſaint, » à-cauſe qu'il avoit oüi dire qu'il » avoit fait de belles Oraiſons. »

Mais ſi le mot d'*aſſés* eſt preſentement fort-uſité étant dit en mauvaiſe part, il ne l'eſt pas moins en d'autres occaſions; comme, *cela eſt aſſés de mon goût*, pour dire, cela eſt extrémement de mon goût ; *je m'intereſſe aſſés en cette affaire*, pour dire, je m'intereſſe beaucoup en cette affaire : *je comprens aſſés*, pour dire, je comprens fort-bien, par exemple, M. Paſcal a dit : *je comprens aſſés qu'un homme joüe la moitié de ſon bien, mais je ne comprens pas qu'aprés l'avoir perduë, il puiſſe joüer l'autre.*

Il en eſt de même de *trop*.

Par exemple, ſi un homme a averſion pour un autre, on dira plûtôt avec la negative *ne*, *il ne l'aime pas trop*, que de dire avec l'affirmative, *il le hait*. Etant à obſerver que cette negation eſt aujourd'hui beaucoup mieux reçûë que l'afirmative : & l'on dira negativement avec plus de grace, *Madonte n'eſt pas une beauté ordinaire*, que de dire afirmativement, *Madonte eſt une beauté extraordinaire : il n'eſt pas aiſé de gagner ſon cœur*, que de dire avec afirmation, *il eſt mal-aiſé de gagner ſon cœur*. De même en parlant d'une Dame qui aura accordé quelque faveur à un homme, on dira negativement avec plus de bien-ſeance, *elle ne lui a pas été cruelle*, que de dire affirmativement, *elle l'a favoriſé*.

Loin.

NOus n'avons guere de mots qui ayent aujourd'huy plus de vogue & plus de divers usages que celui-cy. Par exemple ; si l'on parle de Madame la Marquise D *** vôtre alliée, on ne manque pas de dire, nonobstant les repetions du même mot, dés qu'on la voit, on n'est pas *loin* de l'aimer : elle porte la modestie, la franchise, la generosité, & les autres vertus aussi *loin* qu'elles peuvent être portées. Pour ce qui est de l'esprit, on peut aller bien *loin* sans qu'on aille aussi avant que cette belle. Elle s'est tellement avancée dans l'histoire & dans toutes les belles connoissances, que les autres per-

ſonnes de ſon ſexe ne peuvent la ſuivre que de *loin* : elle a de l'eſtime pour quelques hommes, mais ſes ſentimens ne vont pas plus *loin*.

Voila les diverſes manieres dont on ſe ſert preſentement de ce terme, il eſt vray que c'eſt avec raiſon qu'il eſt aprouvé, car il eſt court, propre, & expreſſif : Enfin, pour loüer ce mot par lui-même, je puis dire qu'il paſſe de *loin* tous ceux qu'on pourroit mettre en ſa place.

Touché, ſenſible.

BIen que ces deux termes ne ſoient gueres propres pour vous, belle Madonte, qui n'eſtes ni *ſenſible* à la paſſion de vos amans, ni *touchée* de leurs peines, je ne

laisseray pas de vous parler de leurs significations.

Je vous diray donc, qu'ils sont presentement fort en usage, & qu'ils peuvent être pris l'un & l'autre en bonne & en mauvaise part. Ils s'apliquent aux choses agréables & aux facheuses; & comme les mêmes plis du visage, selon l'observation des Peintres, servent à rire & à pleurer, aussi ces mêmes mots servent à la joye & à la douleur. On dit, *touché d'un heureux succés*, & *touché d'une perte: sensible à la prosperité*, & *sensible à la disgrace: sensible à un bienfait*, & *sensible à une offense.*

Ce mot de *sensible* signifie encore *se faire aimer*, comme vous verrez au premier vers de de cette galante Epigrame de M. de Bussi:

Si Vous voulez rendre sensible,
Vn objet qui vous ait charmé,
Pourveu que dans le cœur
rien ne soit imprimé,
La recette en est infaillible,
Aimez, & vous serez aimé.

Brave, honnête, fin.

AUtrefois le mot de *Brave* avoit divers sens : maintenant il n'en a plus qu'un. Il se prenoit pour *habile, savant, bien-fait*, & l'on disoit *un brave Peintre, un brave Predicateur, une brave fille*, mais aujourd'huy on ne le connoit plus que pour *vaillant*. Il ne faut donc point dire avec M. de Malherbe :

Ode au Duc de Bell.

Les Muses hautaines & braves,

Mais il faut dire avec M. Corneille ;

Et je l'entends partout publier hautement Cid.

Aussi brave *guerrier, que malheureux amant.*

Honnête, honnêtement, outre leur ancienne signification, en ont une nouvelle qui en est bien éloignée, & qui n'a son usage que dans la plaisanterie, *Il fit au jeu une perte assés honnête*, dit un galant Ecrivain, voulant dire, une grande perte. *Ce compliment*, dit un autre Auteur, *fut honnêtement long pour être adressé à une petite Princesse*, pour dire qu'il fut fort long: & M. Scaron a dit: *un homme est honnêtement tourmenté quand il loge dans une maison qui appartient à sa femme, car ce sont des reproches eternels.*

Le terme de *fin*, qui anciennement ne signifioit que

ruſé & *trompeur*, ſignifie aujourd'huy *ingenieux* & *delicat* : *un eſprit fin*, *un diſcernement fin*, *une poëſie fine*. Ce mot qui étoit un blame, eſt devenu une loüange ; & comme autrefois il meritoit des injures, il merite aujourd'huy des remercîmens. Enfin je puis dire que c'eſt un médiſant qui s'eſt corrigé, & qui fait l'éloge des perſonnes dont il avoit fait la ſatire.

Vn Pas.

CE terme eſt devenu à la mode en devenant figuré ou metaphorique. Ie n'uſerois point de ces derniers mots, ſi je ne vous les avois expliquez dans mon Rudiment François.

Voicy des exemples. Si l'on parle du Roy, on dit auſſitôt:

jamais Prince, n'a couru à l'immortalité à si grans pas que le nôtre. De-même, au-lieu de dire qu'un Auteur va devenir aussi habile qu'un autre qui l'a précedé, l'on dit, *il marche sur les pas d'un tel.* Si l'on ne veut pas dire *faire les avances*, on dira, *faire les premiers pas.* Pour dire *se hazarder à quelque chose*, on dit *faire un pas bien delicat.* Pour marquer qu'on a fort avancé en une entrepriſe, on dit d'abord, *qu'on a fait un grand pas.* Au-lieu de dire qu'il y a une petite diſtance de l'amitié à l'amour, voicy comme on parle, *il n'y a qu'un pas de l'amitié à l'amour.* Enfin ſi je me trompois en quelqu'une de ces remarques, on ne manqueroit point de me reprocher *que j'ay fait un faux pas.*

Cette autre façon de parler figurée *ſe tirer d'un mechant pas*, eſt auſſi fort-bonne & fort-nouvelle. Pour l'autoriſer je n'ay garde de me citer moy-même pour exemple, comme fait ſouvent M. Menage en ſes Obſervations ſur la Langue Françoiſe. Une autorité comme la mienne ne tireroit point à conſequence; & ſi je vous diſois, Madonte, que je me ſuis ſervi de cette expreſſion, ce ſeroit à peu-prés vous faire comprendre qu'il ne faut point parler de la ſorte, mais ſeulement pour vous témoigner qu'elle eſt de mon goût, & que je ne fais pas dificulté de l'employer, quelque nouvelle qu'elle puiſſe être, je vous feray ſouvenir qu'un matin que j'eus l'honneur de vous aller voir à vôtre toilette, & que

vous me commandates de faire en vers une comparaison de vous à vôtre miroir, je vous répondis ainsi :

Vous m'embarrassez fort, Madonte,
Et je ne sçaurois qu'avec honte
Me tirer d'un si méchant pas,
Mais à vos volontez pour n'être point rebelle,
De vous & du Miroir je fais ce parallelle,
Il reçoit les objets, & ne les aime pas.

Partage.

LA mode a donné à ce mot plusieurs significatiõs nouvelles qui ont cours parmi les gens qui sont le plus du

monde. Il ne signifioit anciennement qu'une division de quelque chose ; comme, *faire le partage d'une terre* : Aujourd'hui son usage est plus étendu.

Par exemple, on pourroit dire de Madame... de qui le goût est si seur & si délicat, que son jugement fait le *partage* de la gloire de nos Auteurs. On pourroit aussi dire, si l'on vouloit user de repetition, que la nature lui a donné en *partage* tous ses tresors, & que tant de gens qui tombent à son *partage*, n'ont eux-mêmes pour leur *partage* que les soupirs & les larmes.

Ce mot se dit encore pour *le devoir d'une personne*. Exemple, M. Menage raporte que Mr. le Maréchal de Grammont disoit au Roi : la Religion huguenote n'est plus aujourd'hui

Menagiana.

en France le *partage* d'un honnête homme ; & elle n'eſt non-plus à la mode qu'un chapeau pointu.

Un Parti.

COmme le mot de *partage* a pris depuis peu de nouvelles ſignifications, celui de *Parti* l'a imité. Autrefois il étoit tout martial, il n'entroit que dans les ſeditions & dans les guerres, & ne s'employoit que pour *commander un parti* ; ou *être du parti de quelqu'un*, Preſentement il eſt devenu pacifique, & il entre même dans les plaiſirs. Lorſqu'on parloit d'une promenade, on acceptoit la propoſition, aujourd'huy l'on accepte le *parti*. On ſe rangeoit auprés d'une Dame,

maintenant on prend *parti* auprés d'elle. Quand on s'ennuyoit, on alloit chercher du divertiſſement, à-cette-heure on ſe donne *parti*. Une honnête femme pour guerir ſon mari d'une jalouſie, ne craignoit point de prendre de facheuſes reſolutions, maintenant elle ne craint point de prendre de rudes *partis*. Sitôt qu'un Gentilhomme entroit dans le monde, il ſe deſtinoit à la guerre, aujourd'hui il prend le *parti* des armes. Quand on ne pouvoit ſe determiner entre divers deſſeins, on balançoit ſans pouvoir ſe reſoudre: Preſentement on balance ſans pouvoir prendre *parti*. Enfin ſi l'on vouloit dire qu'il faut ſe taire & diſſimuler à la Cour, on diſoit avec M. de Pibrac,

N'aille à la Cour pour dire ce qu'on penſe,

maintenant on dit avec tout le monde :

Prend à la Cour le parti *du silence.*

Goût.

A Combien de diferens usages employe t'on presentement ce mot dans le sens figuré ? Par exemple, on peut dire : M. Patru étoit un homme de bon *goût*, pour dire qu'il jugeoit lainement des choses. Le Pere Bouhours s'est fait un *goût* trop declicat pour les ouvrages d'autrui, pour exprimer qu'il les épluche trop severement. M. de Montreuil en composant ses Lettres, a taché de former son *goût* sur celui de M. de Voiture, c'est à dire qu'il s'est efforcé de l'imiter. La

Pucelle de M. Chapelain n'a été au *goût* de perſonne, pour dire qu'elle n'a plu à perſonne. M. le Chevalier de Meré diſoit, qu'il n'avoit non-plus de *goût* pour la grande compagnie, que pour la grande ſolitude, voulant dire qu'il n'aimoit ni l'une ni l'autre. M. Paſcal a dit : Un homme ſe tourmente au jeu pour gagner de l'argent : il court même riſque de perdre le ſien ; & cependant ſon *goût* eſt tel, qu'il ne prendroit pas cet argent ſi on le lui offroit. M. de Bautru, parlant de M. le Comte de N.... diſoit que ſa compagnie étoit ſi fade, qu'elle lui faiſoit perdre le *goût* de toutes les autres, & qu'il eut bien voulu lui faire une penſion aux Indes.

Converſ.

Penſées.

Rapporté par M. Menage.

Le mot de *goûter*, dont celui de *goût* eſt deſcendu, a auſſi

divers usages qui ont aujourd'hui beaucoup de cours. On dit, *goûter une proposition*, *goûter un Conseil*, pour dire aprouver, *goûter la Philosophie de Gassendi*, c'est à dire, la penetrer. M. d'Ablancourt a dit: *Et toy, Galba, quelque jour tu goûteras de l'Empire*; & Moliere, *fripone, tu goûteras du mariage*, pour dire, *tu éprouveras*, &c. Enfin, belle Madonte, pour vous donner un exemple d'un autre usage de ce mot, & en même tems un avis pour vous tenir sur vos gardes, je dirai,

Ann. de Tacite.

Que sitôt qu'à l'amour une ame est asservie,
Elle ne goûte *plus la douceur de la vie.*

Bravoure.

CE terme, qui signifie *valeur*, est originaire d'Italie.

Il vint en France avec le Cardinal Mazarin ; & aprés que ce puiſſant Miniſtre eût fait naturaliſer tant de perſonnes en ce Royaume, il y fit naturaliſer ce mot. Il eſt vrai qu'il émeut un grand deſordre dans la République des Lettres, car comme il parut bizarre, pluſieurs Grammairiens s'oppoſerent à ſon établiſſement, & ſe broüillerent même par des Poëſies ſatiriques avec ceux qui le vouloient introduire, mais Monſieur Mazarin n'eut pas de peine à faire leur paix, lui qui avoit fait celle de deux grands Rois ; & comme toutes choſes lui étoient aiſées, il n'y avoit pas d'aparence que celle-ci lui fut difficile: De ſorte qu'il n'eſt plus perſonne qui rebute le terme de *bravoure*. L'enjoüé M. Scaron a dit d'une Dame :

ſes yeux ſont braves de la derniere bravoure ; convaincus de quatre ou cinq meurtres, & ſoubçonnez de plus de cinquante qui ne ſont pas encore bien verifiez ; & un celebre Auteur a dit en parlant contre les düeliſtes ; *la bravoure ne conſiſte plus aujourdhui à s'égorger pour un point d'honneur.* Ces deux derniers mots me font ſouvenir de ce que diſoit plaiſamment Monſieur de Luxembourg ; on a raiſon (diſoit-il) d'appeller le duël *point d'honneur*, car il n'y a point d'honneur à ſe battre de la ſorte.

Comble.

LOrſque *comble* eſt dit dans le ſens propre, il ne ſignifie que ce qui eſt pardeſſus la

juſte meſure ; mais quand il eſt dit dans le figuré, il a d'autres ſignifications qui ſont dans le grand uſage, & s'applique également à un bonheur & à une infortune : *Le comble de ſon bonheur, le comble de ſa diſgrace.* Il ſert aux heureux & aux miſerables, & il eſt de ce mot comme de ces rochers qui ſervent aux amans heureux de confidens de leur bonheur, & aux amans affligez & furieux, d'inſtrumens de leur deſeſpoir.

Il ne manque pas d'autres mots qui ont ainſi des ſignifications oppoſées. Il y en a même qui ſont honorables à une perſonne, & injurieux à une autre. Par exemple, c'eſt honorer les Rois que de les appeller *Sire*, & toute fois les Marchands ſe perſuadent que ce même nom, qu'on leur don-

noit autrefois, leur fait tort, & que celui de *Monſieur* leur eſt plus honorable. Un General d'armée croit étre honoré quand on lui dit qu'il excelle au *métier* de la guerre ; & un Chirurgien croit étre mépriſé en lui diſant qu'il excelle au *métier* de la chirurgie, car il pretend que ſa profeſſion ſoit nommée *Art*, non-pas *Métier*, qui eſt un mot dont on ſe ſert en parlant des Cordonniers & des Tailleurs. Les démentis ſont offenſans dans le commerce du monde, & ils ne le ſont point dans l'Ecole : on n'entend autre choſe parmi les argumentans qui nient & accuſent de fauſſeté ce que diſent leurs averſaires. Lorſqu'un Capitaine de vaiſſeau va en courſe contre les étrangers, il eſt nommé *Corſaire*, & ne s'offenſe pas de

ce nom, mais quand un Prince va en courſe contre les ennemis, ce même nom lui ſeroit injurieux. Surquoi un Hiſtorien m'apprit l'autre jour, qu'un Pirate dit au Grand Alexandre ces paroles hardies : *Parce-que je dérobe avec un brigantin, je ſuis appellé Corſaire ; & parce-que vous dérobez avec cent vaiſſeaux, & prenez des Villes entieres, vous êtes appellé Conquerant.*

Air.

L'Emploi de ce mot n'eſt pas moins ſujet à changer que l'element qu'il ſignifie. Il eſt vrai que ſon uſage eſt plus dans le ſens figuré que dans le ſens propre.

Tantôt ce mot *Air* veut dire

l'humeur d'une perſonne : *cet homme eſt magnifique en ſes dépenſes, & c'eſt-là ſon air.*

Tantôt il ſignifie la façon d'agir : *il ſe conduit d'un air à ne point craindre la médiſance.*

D'autresfois il ſe prend pour la maniere de s'habiller, de parler, de dancer, &c. *Cette coifure n'a point d'air : donner un certain air à ſes diſcours : dancer de bon air.*

On l'employe encore en parlant des ouvrages d'eſprit : *une Poëſie qui a un air fin & delicat.*

Il ſignifie auſſi la hauteur dont on traite quelqu'un, *je le traitay, je lui parlay d'une air, &c.*

Ce mot d'*air* en ſignification de *chanſon*, peut galamment être employé dans un ſens équivoque. Par exemple, Madame de Sevigni, recom-

Rapporté

Menage.

mandant à M. le Premier Preſident de Believre, un procès au recit duquel elle s'embarraſſa pour les termes, *je ſay bien l'air*, ajouta-t'elle en riant, *mais je ne ſay pas les paroles.*

On dit encore, l'*air d'une negotiation*, *l'air du grand monde*, & quelques autres ſemblables manieres de parler qui ſont maintenant dans le commerce ordinaire.

Pour ce qui eſt du *bel air*, c'eſt une expreſſion aſſés ancienne, qui s'eſt uſée à-force d'avoir été rebatuë, & qui n'eſt plus qu'en la bouche de certaines perſonnes qui ont le don de s'énoncer en vieux termes, & qui comptent parmy les privileges de leurs maiſons l'exemption de bien parler.

Je ſc

Caractere.

LE mot de *Caractere* eſt encore un de ces termes qui ont pris depuis peu diverſes ſignifications, & ont uſurpé le ſens de quelques autres mots.

Il veut dire l'humeur ou le naturel d'une perſonne, comme s'en eſt ſervi l'Auteur du Journal Amoureux : *la Ducheſſe prevint ce qu'elle avoit à dire au Prince par un torrent de larmes feintes dont les femmes de ce caractere ont toûjours de pleins reſervoirs.* Il ſe dit auſſi pour *marque*; comme, *ce que font les gens de qualité, porte un caractere de nobleſſe & de grandeur.* 1. Partie.

Il ſignifie le ſtile & la maniere d'écrire. Par exemple,

les lettres de M. de Balzac à M. Conrart, ont un caractere plus fin que celles qu'il a écrites à M. Chapelain.

Quelquefois il se prend pour le propre d'une personne : *c'est le caractere d'un homme d'esprit de n'avoir jamais plus d'esprit que celui avec qui l'on s'entre-tient*, dit M. de Meré.

Con-vers. Il seroit inutile d'ajoûter que ce mot ce prend aussi pour un Sortilege, car vous savez, Madonte, qu'on vous disoit l'autre jour, qu'il sembloit que vous eussiez un *caractere* pour faire enrager vos amans.

Prendre.

SI les mots dont je viens de parler, usurpent la signification de quelques autres,

jugez, Madonte, ce que doit faire celui-cy qui exprime le métier des voleurs & des pirates, & qui ne parle jamais que de *prendre*. Il ne ſe contente pas de *prendre reſolution*, de *prendre garde*, de *prendre ſoin*, de *prendre pitié*, de *prendre conſeil*, qui ſont des choſes loüables; il porte méme ſes pillages ſur les paſſions les plus vicieuſes, car il *prend envie*, il *prend averſion*, il *prend vengence*, il *prend la fuite*.

Mais comme il s'aproprie aujourd'huy la ſignification de pluſieurs autres mots, j'oſe dire que ces mots-là, étant ainſi dépoüillez, ne ſont plus que des mots à rire. Ie n'excepte pas même ceux qui ſervoient à pleurer, car on a toûjours dit, *il ſe mit à pleurer*; & preſentement on uſe plûtôt de *pren-*

dre en disant, *il se prit à pleurer*. Comme aussi, l'on a toujours dit, *accuser autruy des malheurs qui nous arrivent*; maintenant on aime mieux dire, *se prendre à autruy des malheurs qui nous arrivent*. On disoit, *je ne say par où commencer*: à cette-heure on dira plutôt, *je ne say par où m'y prendre*, & *s'y prendre de bonne grace*. On disoit encore, *si vous voulez l'entendre de cette sorte* en ce tems on dit; *si vous le prenez par là*. De-même on se precautionnoit en une entreprise; aujourd'huy *on prend ses devans*, *on prend ses seuretez*. Autrefois on compassoit son tems: presentement *on prend ses mesures*. On avoit coûtume de dire, *il vous arrivera la même chose*, mais aujourd'huy l'on dira plutôt, *il*

vous en prendra de-même. Au-lieu de dire, *à bien entendre cela*, on dit, *à le bien prendre.* Quand un homme étoit chagrin, on ne savoit comment agir avec lui; maintenant on ne sait comment *le prendre.* Enfin, Madonte, quand on parloit de la beauté d'une fille, on disoit, *il n'y a personne qui ne s'en rende amoureux*: aujourd'huy lors qu'on parle de vos appas, on aime mieux dire, *il n'y a personne qui n'y soit pris.*

Mais, j'ay à vous avertir que comme le mot *prendre* tombe à toute heure dans le discours, on n'en doit point abuser, car son trop frequent usage est ridicule.

Je me souviens qu'un jour d'hyver, conduit par mon mauvais genie, je rencontray

un homme qui se sert à tout propos de ce mot. Aprés qu'il m'eût touché dans la main, je viens (me dit-il) de *prendre* la promenade en laquelle j'ay *pris* un plaisir extréme, mais comme le jour *prend* son déclin, je me retire chés moy pour aller *prendre* l'air du feu, car si je tardois d'avantage, j'aurois peur de *prendre* mal. Et vous, Monsieur (ajoûta-t'il,) quel parti *prenez*-vous ? Alors le regardant avec des yeux de pitié, vous avez *pris* tant de choses, (lui répondis-je,) qu'il ne me reste plus qu'à *prendre* patience. A ces mots je me sauvay de sa compagnie comme d'un naufrage, & je le quittay avec un tel dépit, que je fus tenté d'aller examiner le moment de ma naissance, pour savoir si mon étoile me

menaçoit d'une ſi facheuſe rencontre.

Dérober.

LE mot de *dérober* eſt trop reſſemblant en ſignification à celuy de *prendre*, pour n'avoir pas, comme lui, pluſieurs uſages qui ont cours preſentement. On a trouvé le ſecret de faire des larcins contre leſquels les Loix n'ont point ordonné de peines; & ce qui eſt encore plus commode, ſans qu'on ſoit obligé à reſtitution.

Vn temeraire *dérobe* un baiſer à ſa maîtreſſe; & quoique ce ſoit un bien mal-acquis, il ne laiſſe pas quelquefois de proſperer. On *dérobe* ſouvent l'adieu aux amis: on leur *dérobe*, pour ne les pas affliger, la

connoissance de leurs infortunes. Les gens d'esprit *dérobent* leurs défauts aux yeux du monde. Vne naissance basse *dérobe* quelque chose à une personne d'un grand employ. Les tristes souvenirs *dérobent* des larmes. Les contre-tems *dérobent* des plaisirs qu'on s'étoit promis, & *dérobent* souvent la gloire d'une belle action. Enfin, Madonte, on *dérobe* aujourd'huy si finement, qu'on *dérobe* même des choses invisibles & qui courent toujours. Cela est si veritable, que par la lecture de ces remarques je vous *dérobe* des heures que vous pourriez employer à de plus utiles ou à de plus agréables occupations.

Se faire un Plaiſir, ſe faire un Malheur.

CEs façons de parler ſont de la nouvelle création, & ſe ſont débordées tout d'un coup. Par exemple, un de nos fameux Ecrivains a dit : les envieux *ſe font un malheur* de la proſperité d'autruy, & *ſe font un plaiſir* de ſa diſgrace : & un certain Cavalier qui brille en tous ſes diſcours, diſoit un jour plaiſamment : un homme marié *ſe fait un plaiſir* d'avoir une femme jalouſe, car elle lui parle toûjours de la perſonne qu'il aime ; & ſon nom le réjoüit.

On dit encore, *ſe faire une honte, ſe faire un honneur.* Exemple, Madame de Ville-Dieu a dit : les Loix ſont bien *des*

Amours des

grans hommes.

contraires aux femmes de les avoir reduites à *ſe faire une honte* du même ſujet dont les hommes *ſe font un honneur.*

De même on dit : *ſe faire un pretexte*, *ſe faire une vertu*, *ſe faire un devoir*, *ſe faire un merite.* Par exemple, la Dame que je viens de citer, a dit dans le même Livre : Solon *ſe fit un pretexte* d'affaires pour quiter Piſiſtrate. M. Flé-

Vies de Plut.

chier dit en parlant de Théodoſe ; il *ſe faiſoit une égale vertu* de fuïr les loüanges & de les meriter. M. Talleman a dit : les Atheniens *ſe firent un devoir* de condamner à mort Socrate, pour avoir mal parlé des Dieux dans ſa Philoſophie.

On dit encore ; *ſe faire une neceſſité*, *ſe faire une eſperance*, *ſe faire des chagrins.* Pour vous donner un exemple de ces

trois manieres de parler, je n'ay qu'à dire; qui voit Madonte, *ſe fait une neceſſite* de l'aimer, mais qui *ſe fairoit une eſperance* d'être aimé d'elle, *ſe fairoit de grans chagrins.*

Prometre.

AUtrefois les ſeules perſonnes pouvoient *prometre*: aujourd'huy l'uſage veut que les choſes prometent auſſi, & que l'on diſe; *un batiment dont les dehors prometent beaucoup: une avenuë qui ne prometoit pas un ſi beau lieu: l'Aurore prometoit un beau jour: une Phiſionomie qui promet de grandes choſes.*

Comme auſſi, autrefois on ne prometoit qu'à autruy; preſentement on s'eſt aviſé de ſe prometre à ſoy-même, & l'on

dit ; *je me suis promis de luy une telle chose ; je me promets cela de vous.*

Il est vray, Madonte, que s'il faut tenir ce qu'on *promet* à autruy, on ne tient pas toujours ce qu'on se promet à soy-même. Mille gens se sont promis des cœurs qu'ils n'ont jamais pû gagner.

Se dire à soy même.

COmme aujourd'huy (ainsi que je viens de le dire) on s'est avisé de se promettre à soy-même, aussi l'on a trouvé à propos, pour avoir toujours à qui parler, de se parler à soy-même. Je n'entends de tous côtez que je *me dis à moy-même. il se dit à soy-même.* Exemple, M. de Ben-

ſerade faiſant dans l'Academie l'éloge du Roy ſur le rétabliſſement de ſa ſanté, l'artiſan (dit-il) quite ſon ouvrage pour aller au pied des Autels, le Marchand quite ſon négoce, le Medecin quite ſon malade, & le malade *ſe dit à ſoy même*, qu'il n'en eſt que mieux. *An raport de M. Menage.*

C'eſt auſſi du nouvel uſage d'employer d'autres pareils termes, comme, *ſe conſulter, ſe conſeiller, demeurer d'accord avec ſoy même, ſe défendre, ſe ſentir, ſe ſavoir bon gré, ſe blamer, ſe pardonner, ſe reprocher.* Mais Madame, ſans que j'allegue diverſes autoritez ſur ces mots, je vous les feray tous voir ſuivant le même ordre par un ſeul exemple en parlant d'une aimable perſonne de vôtre connoiſſance

qui peut diſputer le prix de la beauté & de l'eſprit à toute autre qu'à vous, & qui n'étant point ce que vous êtes, ne peut être mieux que ce qu'elle eſt. Quand un homme la voit, au lieu de *ſe conſulter* ſur les maux que cette fatale vûe luy prepare, il ne *ſe conſeille* que de ſes yeux : *Il demeure d'accord avec luy-même* qu'elle eſt digne de mille Empires, & ne *ſe défend* point de l'aimer : au contraire, encor' qu'il *ſe ſente* tout en feu, il *ſe ſait bon gré* de ſes flames : il *ſe blame* de n'en avoir pas plutôt brulé ; & ſi quelquefois par caprice il *ſe dit à ſoy-méme* de les éteindre, bien-loin de *ſe pardonner* cette penſée, il *ſe la reproche* comme un crime.

Sauver.

CE terme ne ſignifioit autrefois que *procurer le ſalut d'autruy* ou *de ſoy-méme*, ſelon le mot latin d'où il prend ſon origine : aujourd'huy on l'employe à d'autres ſens, & étant dit au figuré, ſon uſage eſt extrémement étendu.

Il ſignifie garder & obſerver, quand on *ſauve* les apparences.

Il veut dire juſtifier, lorſqu'on *ſauve* ſa conduite.

Il ſignifie pretexter, quand pour cacher le déſordre de ſon viſage, on *ſe ſauve* ſur des vapeurs, ou quand pour ne pas chanter, on ſe *ſauve* ſur un rhume

Il ſe prend pour garantir, lors qu'en parlant d'une belle,

on dit qu'il eſt mal-aiſé de ſe *ſauver* de ſes appas.

Il veut dire s'épargner une peine. Par exemple, pour exprimer que l'amour a des charmes, un galant Auteur a dit : ſi les Peintres peignent l'amour avec un bandeau ſur le viſage, c'eſt plutôt pour ſe *ſauver* de la peine de repreſenter ſes agrémens, que pour marquer qu'il eſt aveugle.

Enfin, Madonte, le mot de *ſauver* a tant d'autres ſignifications dont tout le monde ſe ſert aujourd'huy, que je ſerois trop long à vous les dire. J'ajoûte ſeulement, que puiſque tant-de gens ſe *ſauvent* en diverſes manieres, vous voulez bien qu'en ce chapitre je faſſe la même choſe à mon tour,

Et que, ſans abuſer de vôtre patience,

Sauter aux yeux.

CEtte maniere de parler ne se prenoit autrefois que pour un effet de colere, & l'on ne s'en servoit que dans le sens propre : Aujourd'huy l'on s'en sert dans le figuré.

Sauter aux yeux, veut dire quelquefois *faire du bruit & éclater*, comme en cet exemple du Iournal Amoureux : *une intrigue, qui n'avoit sauté aux yeux de personne, fut découverte par le Roy.*

Mais il me semble que ce terme fait en ce sens-là une metaphore un peu trop hardie, & qu'il est meilleur quand il signifie *ébloüir*. Moliere dit

dans ſon Miſantrope ;

Vne charge à la Cour peut vous ſauter aux yeux ?

& une Dame qui parle auſſi proprement que tous les Auteurs que je pourrois alleguer, dit l'autre jour à Monſieur De * * * vôtre maîtreſſe a une blancheur qui *ſaute aux yeux* de tous ceux qui la voyent ; & je croirois qu'elle eſt de nege, ſi je ne ſavois qu'elle brule d'amour pour vous.

Donner.

QUoyque ce mot marque un don, on peut neanmoins *donner* ſans en faire aucun. Cette maniere de liberalité peut être pratiquée par les plus avares, & ne demande pas même des

remercîmens.

Mais, Madonte, ſans que je m'atache a deduire tous les divers uſages du mot *donner*, je vous diray ſeulement qu'il eſt fort-uſité en lui faiſant regir un temps, ou quelque autre choſe qui ne convienne pas à un don. Exemple, il y a dans le grand Cirus; *Mandane donna quelques momens au ſommeil*; dans la Cleopatre; *Arſinoé donna des pleurs & des ſoupirs à la deſtinée de ſon amant*; & dans l'hiſtoire de la Princeſſe de Cleves, *il avoit donné ſes premiers années aux armes*.

Ce mot a encore quelques ſignifications qu'on fait-beaucoup valoir aujourd'hui. On l'employe pour marquer le ſacrifice de quelque reſſentiment: M. d'Ablancourt dit:

Annal de Tacite. *il lui eût été plus glorieux de donner ſes reſſentimens aux interêts de la Republique.* Il ajoûte peu-après : *Il voulut donner quelque choſe à l'amitié qu'il avoit pour lui.*

On s'en ſert pour *défier quelqu'un* ; comme, *je donne aux Capitaines les plus experimentez d'agir plus ſagement que fit Monſieur de Luxembourg en la bataille de Fleurus.*

On en uſe auſſi quand on parle d'un talent & d'une qualité: *Il n'eſt pas donné à tout le monde de faire les vers comme Mr. Dépreaux.*

On dit encore : *Cet homme donne tout aux apparences ; il donne tout à ſa vanité*, pour dire qu'il ne recherche que les apparences & la vanité.

Ce mot ſe dit auſſi pour

s'abandonner. Par exemple, *il ne faut pas se donner entierement aux plaisirs : il faut seulement les côtoyer*, dit M. de Balzac.

Enfin, Madonte, le mot *donner* est d'un usage si étendu, qu'il y a peu de choses dont on puisse parler sans en user ; & jusques à l'égard de ce Livre, il peut convenir à vous & à moy en disant que vous vous *donnez* la peine de le lire, & que je me *donne* l'honneur de vous entretenir.

Soûtenir.

CE terme étoit mort en quelques significations, mais il est revenu pour plusieurs autres ; &, comme un Phenix, il s'est ressuscité lui-

même. Autrefois son grand usage n'étoit que dans le sens propre ; comme *soûtenir un mur*, *soûtenir une personne qui chancelle* : Aujourd'hui son employ le plus frequent est dans le sens figuré.

Quelquefois il signifie *agir dignement en une chose*. Par exemple, *soûtenir un employ*, *soûtenir son caractere*, *soûtenir le personage qu'on joüe*, *soûtenir une intrigue*, *soûtenir une affaire*. C'est ainsi qu'a parlé Mr. Pascal. On appelle (dit-il) une bonne tête, celle qui *soûtient* plusieurs affaires, & je la nomme une mauvaise tête, puisque ne pouvant s'occuper d'elle même, il lui faut plusieurs affaires pour la *soûtenir*.

D'autrefois ce mot veut dire *resister à un déplaisir*, comme

comme *ſoûtenir la mort d'un ami*, *ſoûtenir la perte d'un procés*; *ſe ſoûtenir dans la perſecution.*

Il ſignifie encore *accompagner*, *ſeconder.* Exemple, *ſon humeur querelleuſe étoit ſoûtenuë d'un grand courage*: *ſa voix étoit ſoûtenuë d'un theorbe*: *ſon attachement à cette perſonne n'eſt ſoûtenu d'aucune eſperance*: *ſa harangue fut ſoûtenuë de ſon zele.*

Quelquefois il ſe prend pour *conſerver*, *maintenir.* Par exemple, un galant homme, parlant de deux belles Dames, a dit: Elles ne cedent aux graces qu'en nombre; & les plus aimables Dames ne peuvent *ſoûtenir* leur beauté en leur preſence. D'autrefois il ſignifie *gouverner*, c'eſt en ce ſens que M. Dépreaux s'en

eſt ſervi en parlant du Roy :

Et luy ſeul ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,

Soûtient *tout par ſoy-méme, & voit tout par ſes yeux.*

Il veut auſſi dire *ſubſiſter* & *être encore en ſa force.* Exemple, *les Poeſies de Ronſard & les Satires de Regnier ſe ſoûtiennent encore. M. le Marquis De * * * par les grandes dépenſes qu'il a faites, a de la peine à ſe ſoûtenir.*

Ce mot eſt auſſi d'uſage en d'autres manieres de parler ; comme ; il *ſoûtient par ſa vertu la haute opinion qu'on a de luy : ſoûtenir la converſation ; ſoûtenir une dépenſe : ſoûtenir la preſence d'un ennemi ; ſoûtenir l'abſence d'une maîtreſſe.* C'eſt ainſi que parla une Dame d'eſprit dãs un billet qu'elle écrivit à ſon amant qui tardoit trop à reve-

nir d'un voyage : mon abſence » eſt-ce une choſe que vous » puiſſiez longtems *ſoûtenir ?* » Souvenez-vous qu'une maî » treſſe eſt un benefice qui o- » blige à réſidence. »

Se mettre en tête, ou *dans la tête.*

CEtte façon de parler s'eſt débordée tout-d'un coup comme un torrent. Elle commença à s'inintroduire du tems de M. de Balzac, & de M. de Voiture. M. de Balzac dit dans une Lettre à M. Conrart : je ne puis pas écrire à tous ceux qui *ſe mettent en tête* d'avoir de mes Lettres ; & M. de Voiture, qui diſoit d'avoir aimé depuis le ſeptre juſqu'à la houlette, a écrit à une de ſes maî-

treſſes : en *me mettant dans la tête* ce que vous m'y mettez, vous-vous vengez bien plus, que ſi vous me la fendiez en deux.

Depuis ce tems-là, Madonte, mille autres auteurs ſe ſont ſervi de ces manieres de parler ou d'autres ſemblables, Madame de Ville-Dieu a dit: *Il monta à la tête* de Celidor une penſée de bravoure. M. le Chevalier de Meré ; on doit *ſe mettre en tête* qu'on vit plus en deux jours de loiſir, qu'en deux ans d'affaires : Et dernierement un Cavalier, plein d'eſprit, écrivit en ces termes un billet à ſa maîtreſſe qui aprés avoir reçû de lui pluſieurs preſens, lui avoit demandé un bijou d'un prix conſiderable : *vous-vous êtes mis en tête* que quand vous prenez de moyun

preſent, il y va plus du vôtre que du mien: je ne ſay ſur quoy vous fondez vos raiſons, mais je vois qu'il y va bien plus du mien que du vôtre.

Ce terme *de tête* entre encore en diverſes façons de parler qui ſont preſentement uſitées dans le ſtile ſimple & familier. Par exemple, ſi un homme à pris de l'amour pour une aimable perſonne, il eſt bien dificile de luy ôrer de la *tête* cette maladie. Si l'on tâche de le guerir, autant vaudroit-il donner de la *tête* contre un mur. Si on lui propoſe quelque partie de divertiſſement, il a bien d'autres choſes en *tête*. Enfin quand il eſt aſſés heureux pour rendre quelque ſervice à cette perſonne, il y va *tête baiſſée*.

Un tête-a-tête.

JE vous avoüe, Madonte, que je ne puis comprendre la raiſon pour laquelle on ne fait plus aujourd'huy qu'un mot de *tête-à-tête*, & qu'on l'érige en un ſubſtantif: *avoir un tête-à tête avec un tel*, *demander un tête-à-tête: troubler un tête-a-tête: l'amour*, dit un galant Ecrivain, *ne peut s'accommoder d'un tiers, il ne veut que le tête-à-tête.*

Quoyque cette façon de parler ſoit irreguliere, & qu'il ſemble auſſi ridicule de dire, *avoir un tête-à-tête avec un tel*, pour dire, être ſeul avec luy, que ſi l'on diſoit, *avoir un bras-à-bras avec un tel*, pour dire, s'embraſſer, neanmois ce ter-

me a eté bien reçû dés qu'il s'eſt produit, tandis que d'autres meilleurs ont été rejettez: & cela me fait croire que les mots ont une deſtinée comme les hommes, dont les uns ſont ſi heureux, qu'il ſemble que la fortune les conduiſe par la main, & les autres ſont ſi malheureux, que bien-qu'ils ayent plus de merite que les premiers, ils n'avancent jamais leurs affaires.

Cette maniere de parler me fait ſouvenir d'une autre qui n'eſt pas moins défectueuſe. L'uſage à voulu que le terme de *pis-aller*, qui eſt compoſé de deux mots, dont le premier eſt un adverbe, & l'autre un verbe, ne ſoit plus maintenant qu'un ſubſtantif (je n'uſerois pas, Madonte, de ces termes d'école, ſi je ne vous les avois

déja expliquez dans mon Rudiment François) Ainſi l'on dit, *mon pis-aller ; ſon pis-aller*, pour ſignifier ce qui peut arriver de pire à une perſonne. En voicy un exemple de M. d'Andilly.

Son-net.

Di-moy, fut-il jamais felicité ſemblable,
Puiſque mon pis-aller *eſt d'être trop heureux ?*

En voicy un ſecond exemple, c'eſt que je vous avertis, Madonte, de ne lire ces remarques qu'à vos heures perduës, & qu'elle ſoient vôtre *pis-aller.*

Un ſavoir-faire, un rabat-joye.

QUelles horribles expreſſions ! Quels mots à faire peur, je ne dis

pas aux gens de la Cour, mais aux Basques & aux Bas-Bretons? N'est-ce pas ramener les siécles de Louis XI. & de François Premier où d'un verbe & d'un nom on ne faisoit qu'un seul mot; comme, le *Portestandart*, le *Lancefondre*, le *Dieu navreceur*, pour dire le Soleil, Jupiter, Cupidon. Enfin se peut-il trouver des gens qui affectent de parler de cette sorte, *un savoir-faire*, *un rabat-joye*, & qui, à l'exemple des Bohémiens, veüillent avoir un jargon particulier? Si le celebre M. Pascal a avoüé qu'il ne pouvoit soufrir les discurs de bons mots, comment auroit-il soufert les discurs de méchans mots? Dire des impertinences par hazard (ajoûte-il,) cela est ordinaire, mais en dire à

Pensées.

deſſein, cela n'eſt pas ſuportable.

Cependant, quoyque ces deux expreſſions monſtrueuſes ayent au-commencemẽt effrayé tous nos Puriſtes, elles ſont aujourd'huy receuës. Il en a été comme des maſques que les petits enfans mettent quelquefois ſur leur viſage. Les autres enfãs en ont dabord peur, mais peu-à-peu ils s'y accoutumẽt, & en-ſuite ils s'en ſervent eux-mêmes. Il eſt vray que comme ces deux manieres de parler ont été introduites en dépit du bon ſens, il y a de l'apparance que la mode, les ayant fait naître, ne les laiſſera pas vivre long-tems, & qu'elle faira comme ces meres qui étouffent des monſtres aprés les avoir mis au jour.

Le terme *ſavoir-faire*, ſigni-

ſe adreſſe. Exemple, *ſon ſavoir-faire l'a tiré de ce méchant pas.* Il eſt-vray qu'il n'a encore ſon uſage que dans la converſation, & non dans les Livres, car les mots ſe diſent long-tems, avant qu'ils s'écrivent.

Et le terme *rabat-joye*, veut dire un empêchement à une joye qu'on s'étoit promiſe. Il n'a cours que dans le ſtile ſimple ou dans le comique, & il n'eſt pas moins irregulier que le precedent, car-enfin ſi l'on peut dire *un rabat-joye*, on pourroit-donc dire, *un rabat-triſteſſe*, *un rabat-crainte*, *un rabat-colere*, & ainſi des autres paſſions; mais quelles façons de parler ſeroient celles-là? Et de quels nouveaux termes enrichirions-nous la Langue Françoiſe? Elle s'acommode ſi peu

des compositions d'un verbe avec un nom, qu'à-peine souffre-t'elle *un rendez-vous*, *un creve-cœur*, *un double-entendre*, *un réveille-matin*, *un haussе-col*, *un boute-feu*, *un porte-faix*, *un porte-feüille*, *un coupe-jarret*, *un garde-boutique*, & quelques mots semblables. Tous les autres composez sont barbares; & s'il s'en rencontroit dans un livre, je puis dire que ce seroient des *rabat-joye* pour le Lecteur.

Monsieur le Destin, *Madame la fortune* & autres semblables.

LEs Latins ont été les inventeurs de cette maniere de parler dont nous nous servons depuis quelques

années. Martial, l'un des plus celebres, a dit, *ô vin de Setie, & vous Madame la Nege, quand eſt-ce que mon Medecin me permettra de vous boire?* Les Italiens l'ont heritée des Latins: Caſtelvetro a dit, *Meſſer Popula*, qui veut dire, *Monſieur le Peuple*, & les François l'ont empruntée des Italiens. *Epigram. l. 14. Poëtica Ariſt.*

Je connois des gens qui ſont tellement entêtez de cette ſorte d'expreſſion, qu'ils la font entrer à tout moment dans leurs diſcours, &, qui pis eſt, dans leurs diſcours les plus ſerieux; mais ſon employ n'eſt que dans la raillerie. Par exemple, M. Menage à dit dans ſa requête comique des Dictionnaires

C'eſt, aprés tout, Monſieur *l'uſage.*

Qui fait, ou defait le Langage.

Virgile travestie.

M. Scaron fait dire à Enée en parlant de l'oracle de Delphes,

Envoyons chés Monsieur *Phebus,*

Qui ne parle que par rebus.

Le mot de *Madame* en ce méme sens, n'eſt pas moins uſité dans la raillerie, que celuy de *Monſieur*; & ſi j'oſois me ſervir d'un proverbe, je dirois que *Madame vaut bien Monſieur.* Par exemple, M. Saraſin a dit:

En ſa Souris.

Dame *Venus & ſon fils*
Etoient prés d'être déconfits,

Recueil de pieces en Proſe.

Et un autre Auteur; *Ovide tira aux cheveux Madame l'Hiſtoire pour la convertir en fable.*

Mais, Madonte, comme ces façons de parler ſont extraordinaires, il en faut uſer ſobrement, ſelon l'avis de M. de Balzac, qui ne permet de dire

Entret. 33.

que deux ou trois fois en sa vie, *Monsieur le destin*, *Madame Junon*. J'ajoûte qu'encore faut-il s'en servir à-propos, car enfin qui seroit le ridicule, qui oseroit vous dire ; *Messieurs vos yeux ont ravi Madame ma liberté* ?

Le même M. de Balzac se réjoüit aux dépens d'un homme qui, pour parler respectueusement, dit à un grand Seigneur, *qu'il avoit beaucoup de veneration pour lui & pour Messieurs ses livres* ; & j'ay oüi dire que le feu Roy étant à la chasse, & voyant qu'un Marquis qui étoit en sa compagnie, s'arrêtoit, lui demanda pourquoy il n'avançoit pas, *c'est que je veux attendre*, répondit ce Marquis, *que Messieurs vos chiens ayent passé*. Quel excés de civilité ! Puisque cet hom-

me traitoit les chiens de *Messieurs*, je ne doute point qu'il ne traitat les Veneurs d'*Alteſſe*. Cecy me fait ſouvenir de Scaramouche, qui dans une Comedie étant au deſeſpoir pour les rigueurs de ſa maîtreſſe, appella le Diable à ſon ſecours. Auſſitôt Arlequin déguiſé en Diable, ſepreſenta devant lui; & Scaramouche effrayé de ſon horrible figure, lui dit en tremblant : *Meſſer Diavolo, ſon ſervitore à vô Signoria.*

Bien-davantage, le terme de *Monſieur*, qui n'a été inventé que pour honorer les gens, peut ſervir aujourd'huy pour les outrager. Cela eſt ſi veritable, que Moliere fait dire à ſon malade imaginaire, *taiſez-vous, Monſieur le ſot.* Cela s'appelle accommoder le

reſpect

avec le mépris, & dire honorablement une injure.

Pour le mot de *Monsieur* en parlant des Saints, il ne sauroit leur convenir. Comme leur humilité avoit de la peine à le soufrir quand ils étoient au monde, leur gloire s'en offense presentement qu'ils sont dans le Ciel. Cette façon de parler n'est plus permise qu'aux Marguilliers & aux aveugles des quinze-vingts. J'ay appris que le Cardinal Du-Perron, ayant entendu un Predicateur assés ignorant qui disoit, *Monseigneur Saint Ambroise*, *Monseigneur Saint Augustin*, & ainsi des autres Saints Peres, il paroît bien (dit-il en riant) que ce Predicateur n'a guere de frequentation avec les Docteurs de l'Eglise, puisqu'il les traite

Au. rapport de M. Costartenet.

avec tant de ceremonie ; & je me souviens qu'un certain fat rencherissant sur le redicule, & croyant parler respectueusement des fêtes de l'année, disoit, *Monsieur Saint Sauveur*, *Madame la Saint Jean*, *Madame l'Epiphanie*.

Mais, Madonte, si je vous importunois par un plus grand nombre d'exemples de semblables impertinens, sur les mots *Monsieur* & *Madame*, vous auriez sujet de me dire ce que Moliere a dit à son malade imaginaire, *taisez-vous Monsieur le sot*.

Affaire, & autres mots nouveaux.

IL y a peu de mots qui servent aujourd'huy à tant d'usages que celui d'*affaire*.

Je ne vous diray point, Madonte, qu'on l'employe pour exprimer un bon ſuccés en amour ou en autre choſe, puiſqu'il n'y a que trois jours que vous liſiez dans le *voyage* de Meſſieurs de Bachaumont & de la Chapelle, *Jupiter fit mieux ſes affaires par la pluye d'or, que par le tonnere*; mais je vous diray qu'on uſe preſentement de ces manieres de parler : *ſortir d'affaire, ſe faire une affaire, être bien dans ſes affaires, faire mal ſes affaires auprés d'une maîtreſſe, avancer ſes affaires auprés d'elle*, & autres ſemblables expreſſions. Par exemple, il y a dans la nouvelle traduction des œuvres de Ciceron : *Catilina chercha les moyens de ſortir d'affaire*, pour dire, *ſe juſtifier*. M. de Buſſi, qui s'énonçoit avec tant de

de charmes ; a dit dans son hiſtoire amoureuſe, *le deſir de plaire, & la crainte de ne plaire pas, étoient toutes ſes affaires*, pour ſignifier que ces deux paſſions partageoient celui dont il parle. Il a dit dans le même Livre ; *ces amans voulus pouſſer les affaires un peu plus loin*, au lieu qu'un autre auroit dit moins galamment, voulut prendre de plus grandes libertez auprés d'elle. Il ajoûte peu-aprés, *il fut bien-aiſe de ſe faire une affaire avec cette Dame, pour ſe guerir de l'amour qu'il avoit pour elle* : & Moliere dit dans une Comedie en proſe : *c'eſt une terrible affaire pour une fille, que de s'obliger par contract.*

Il ne me ſeroit pas mal-aiſé, Madame, de faire encore pluſieurs chapitres des mots à la

mode, mais de-peur de vous ennuyer, je me contenteray de mettre icy une liſte de quelques-uns qui floriſſent preſentment dans le Langage. Voicy ceux qui s'offrent à ma memoire: *au pied de la lettre, de bonne foy, à cela prés, erudition, indolence, moleſſe, ſenſibilité, entétement, rafinement, delicateſſe, pruderie, bruſquerie, débalnement, accablement, ridicule, plaiſanterie, impoliteſſe, circonſpection, ménagement, égards, habileté, juſteſſe, conjoncture, droiture, deſintereſſement, déſagrément, verbiage, le renoüement d'une amitié, le denoüement d'une hiſtoire, la renaiſſance des beaux arts, une raiſon qui frape, des manieres touchantes, un fond de bonté, un fond de mélancolie, un connoiſſeur, un façonnier, un*

formaliſte, une perſonne achevée, un lieu enchanté, un briſement de cœur, la ſituation de ſon eſprit, la ſituation d'une affaire, un eſprit aiſé, une taille aiſée, des vers aiſez, un diſcours chatié, des yeux paſſonnez, une chanſon paſſionnée, une aventure réjoüiſſante, une choſe immanquable, une groſſe affaire, une groſſe dépenſe, je ſuis convaincu, je comprens aſſés, cela me paſſe, ſe diſtinguer, briller à la Cour, briller dans la converſation, ſavoir les fineſſes d'un art, écrire d'un tour galant, être content de ſoy-méme, ſe ſavoir bon gré, s'aplaudir, trouver une maîtreſſe en beau debut, être en paſſe, être en veuë, donner de l'encens, donner une Scene en public, démeler les ſentimens de quelqu'un, démeler

une verité, éclairer une perſone ſur ſes ſoubçons, éclairer un mari ſur la conduite de ſa femme, mettre une verité en ſon jour, donner un faux jour à une action innocente, entrer dans la douleur d'une perſonne, entrer dans ſon ſens, pretexter un voyage, rouler un deſſein dans ſon eſprit, s'accōmoder d'une choſe, étre penetré de joye, de douleur, ſe récrier, ſe deſenchanter, triompher d'un rival, échoüer dans une entrepriſe, faire avorter un deſſein, ſouffrir un déboire, rompre en viſiere, relancer quelqu'un, en uſer avec des hauteurs, prendre des airs imperieux, s'oublier dans la proſperité, ſe donner de grans mouvemens en une affaire, plâtrer ſon deſſein, colorer une faute, ſauver les dehors, faire le manege d'un ha-

bile homme, entendre le manege de la Cour, relacher de ses droits, ne perdre rien de ses droits, lier une partie, lier une amitié, noüer une conversation, faire figure, faire les premieres démarches, faire une fausse démarche, faire fonds sur une personne, compter sur un amy, faire un infidelle, faire parade de son esprit, avoir un faux brillant, aller à ses fins, avoir ses raisons, faire liaison avec quelqu'un, être en commerce, ne connoître une personne que par ses mauvais endroits, regarder une personne ou une action par les bons côtez, s'embarquer au jeu, s'embarquer dans une entreprise, sentir ses fautes, sentir une verité, se sentir du genie, parler poliment, dire des pauvretez, se mettre sur son chapitre, faire

un

un grand chapitre à quelqu'un, ſe fatiguer d'une choſe, chagriner une perſonne, paſſer de méchans momens, avoir de méchantes heures, rendre des cõbats contre ſoy-méme, faire un retour ſur ſoy-méme, ſe faire juſtice, remplir ſes devoirs, remplir ſa curioſité, remplir ſes eſperances. Le mot *tenir* eſt encore nouveau en diverſes ſignifications. Par exemple, j'oüis l'autre jour un homme de vôtre connoiſſance qui, ne pouvant ſe laſſer de repeter ce même mot, diſoit. Madonte, me *tient* lieu de toutes choſes: *je tiens* pour elle. Il n'eſt point d'homme qui puiſſe *tenir* contre ſes charmes, car pour peu qu'on la voye, il en faut *tenir* pour toûjours.

Si je voulois rechercher tous les autres mots qui ſont preſen-

tement à la mode, peutêtre ne le ſeroient-ils plus avant que j'euſſe achevé de les trouver; & ainſi vous pourriez dire de moy ce qu'un Poëte Latin diſoit d'un barbier, qu'il étoit ſi long tems aprés une barbe, qu'avant qu'il l'eût achevée du dernier côté, elle cõmençoit à revenir du premier.

Martial.

Il me ſufira donc, Madonte, de vous avertir que les paroles ne ſont pas comme les fleurs, dont les plus recentes ſont les plus eſtimables. Souvent les mots trop nouveaux degenerent en affectation, & fourniſſent de la matiere aux rieurs & aux critiques. Les hardis parleurs s'expoſent auſſi-bien que les hardis mariniers, aux caprices de la fortune, qui tantôt leur eſt favorable, & tantôt leur eſt contraire. Sibien que

quand vous voudrez uſer d'un mot fort-nouveau, vous devez prendre quelques devans, & ſuivre l'exemple d'un Empereur, qui en haraguant devant le Senat, lui demanda la permiſſion de ſe ſervir d'un certain mot latin qui ſignifioit *monopole*, parce qu'il étoit inventé depuis peu. Enfin ſouvenez-vous de ces paroles qu'Auguſte écrivit à Agrippine : *ſur toutes choſes, ma chere niéce, pren garde que ton lãgage ne ſoit point affecté par des mots choiſis & nouvellement introduits.*

Tiberre, au rapport de Süet.

MOTS DIFERENS en ſignification les uns des autres.

Foudre, Tonnerre.

COmme il y a pluſieurs choſes dans le monde qui ſe reſſemblent en apparence, & qui dans le fonds ſont differentes, il y a auſſi pluſieurs mots qui paroiſſent ſemblables en ſignification, & qui toutesfois ne le ſont pas. Je vais, Madame, en faire pluſieurs chapitres; & pour réveiller vôtre attention par quelque choſe de bruïant, je commence par des *Foudres* & des *Tonnerres*.

Bienque ces deux mots ſemblent équivalans en ſignificatiõ, ils expriment deux choſes differentes, comme vous le verrez en ce ſecond vers de Mr. Chapellain au Cardinal de Richelieu :

L'Olimpe, comme toy, relevé juſqu'aux Cieux,
Laiſſe fumer la foudre, & grouder le tonnerre.

Ood

Le premier forme du feu, & le ſecond fait du bruit : l'un brule, & l'autre ſe fait entendre, quoiqu'ils s'accompagnent toujours l'un l'autre.

Mais comme ce chapitre eſt tout foudre & tout tonnerre, je le paſſe comme un éclair, & je ne vous en diray pas d'avantage, de peur de vous apprendre à gronder.

Envoyer, mander.

TAnt de gens usent sans choix de ces deux mots, que je ne puis m'empecher, Madonte, de vous en entretenir. Etant surpris que, puisqu'ils tombent si souvent dans le discours, aucun de nos Auteurs ne se soit avisé d'en parler.

Envoyer ne se doit dire que pour les choses corporelles & materielles; comme *envoyer un Courrier, envoyer une lettre, envoyer un present*, mais *mander* n'a proprement son usage que pour les choses immaterielles, & signifie faire savoir; comme, *mander son avis, mander une nouvelle, faire ce qu'on nous a mandé.* Il est vrai qu'on dit *man-*

der quelqu'un, mais alors *mander* ne ſe prend point pour *envoyer*, ni pour *faire ſavoir* : il veut dire *faire appeller quelqu'un*, & marque une ſuperiorité ; comme, *le Roy manda un de ſes Capitaines de Gardes.*

M. Amiot qui de fils d'un Artiſan devint par ſon ſavoir & par la juſteſſe de ſon expreſſion, grand-Aumônier de France & depuis Evêque d'Auxerre, parloit trop poliment pour n'avoir pas uſé avec choix de ces deux mots dans ſa traduction des œuvres morales de Plutarque. Une Reine de Carie, nommée Ada (dit il) *envoya* à Alexandre pour le mettre en appetit, de la patiſſerie faite par des cuiſiniers excellens, mais Alexandre lui *manda* qu'il avoit des Cuiſiniers encore meilleurs,

An ra port de M. Mequenage.

» car pour le diné, son Cuisinier
» étoit le lever matin, & pour le
» soupé; c'étoit le manger peu
» au diné.

Eveiller, reveiller.

IL me semble que l'employ de ces deux mots doit-être d'istingué, quoique mille gens le confondent. *Eveiller*, selon moy, ne se doit dire que dans le sens propre, & signifie interrompre le sommeil; comme, *éveiller quelqu'un qui dort*; & *reveiller*, n'a, ce me semble, son usage que dans le sens figuré ou metaphorique, & veut dire *renouveller*, *exciter*; comme, *reveiller la tendresse*, *reveiller la douleur*, *reveiller une querelle assoupie*.

Je voudrois donc dire avec

M de Racan dans le sens figuré.

Le Soleil reveille *en leur ame* tract.

Le sentiment de leur douleur, d'un

Mais je ne dirois point avec Pse.

M. Desmarets dans le sens propre,

Réveillez *vôtre époux qui dort.*

Toutefois je ne decide rien là-dessus, & je ne pretẽds rien dire de certain, si ce n'est que cette remarque est incertaine & douteuse.

Regarder, voir,

QUi ne croiroit que *regarder* & *voir* ne sont qu'une même chose? J'ose dire que les Occulistes même s'y tromperoient, bienque ce soient des termes de leur métier: neanmoins ces deux mots

sont differens en signification, car on ne peut regarder sans voir, quoyqu'on ne puisse voir sans regarder. M. de Voiture en sera mon garant, lui qui a écrit à Mademoiselle de Ramboüillet; je me retiray à un bout du bateau pour mieux rever, & je *regardois* fixement la riviere que je ne *voyois* point.

J'ajouteray ici par occasion, que *regarder*, s'employe tres-élegamment dans le sens figuré pour *considerer*. Par exemple, M. Racine dit dans son Andromaque;

. . . . . *& je* regarde *enfin*
Quel est le sort de Troye, & quel est son destin;

Et M. Scaron a écrit à M. le Chancelier en le remerciant: si V. G. *regarde* si favorablement les estropiez, il y aura presse à se faire casser bras & jambes.

Signal, ſigne.

Signal ne ſe dit qu'en termes de guerre, & c'eſt tout ce qui ſe fait de concert par un méme parti pour s'avertir de quelque choſe; *donner un ſignal*; & *ſigne* eſt une action des yeux, de la main, ou de la tête pour faire entendre quelque choſe à une perſonne; *faire ſigne à quelqu'un.*

Ce mot de *ſigne* ſe dit auſſi pour *marque*, comme vous verrez en ces jolis vers de M. Menage;

L'amant que le dépit porte à la médiſance,
Eſt toujours tourmenté.
Dans le mal amoureux la ſeule indiference
Eſt ſigne *de ſanté.*

Airrhes, arrhes.

LE celebre Dictionnaire de Messieurs de l'Academie Françoise m'engage à faire cette remarque.

Je dis donc, que *airrhes* a son usage dans le sens propre; comme, *donner des airrhes au Coche*; *demander des airrhes pour son asseurance*; & que *arrhes* ne se dit que dans le sens figuré & metaphorique » *Vous avez été scellez*, dit un savant Traducteur, *du sceau de l'esprit qui est le gage & les arrhes de nôtre salut*: c'est ainsi que le Pere Bouhours & l'Auteur des reflexions sur l'usage present de nôtre langue l'ont decidé, ou plûtôt, c'est ainsi que parlent aujourd'huy

Nou. veau Test. epist. aux E- phes.

nos Auteurs les plus exacts & les plus polis. Cependant Meſſieurs de l'Academie n'ont pas fait cette diſtinction dans leur Dictionnaire, &, ſans parler du mot d'*airrhes*, ils ſoûtiennent qu'il faut dire dans le ſens propre : *J'ay donné des arrhes au Coche : le marché eſt conclu, donnez des arrhes.*

Mais, quelque excellent que ſoit leur Dictionnaire, j'oſe dire (comme un ſavant homme l'a dit avant moy) qu'en cela ils ne ſeront point ſuivis, non plus qu'aux mots *fillol*, *fillole* dont ils ſe ſont ſervis ſur *affinité*, pour dire *filleul*, *filleule*, ni encore en cette façon de parler, *il n'y a icy perſonne d'étrangè*, pour dire, *il n'y a icy aucune perſonne étrangere*, ni en cette autre, *les hirondelles ſont en allées*, au lieu de dire, *les hi-*

rondelles s'en sont allées, & quelques semblables

J'ay neanmoins à protester que ce que je dis icy, ne diminuë en rien la haute estime que j'ay pour leur Dictionnaire, & je puis dire de ce grand ouvrage, ce qu'un Ancien disoit d'un semblable, que ce qu'il y avoit admiré étoit si beau, qu'apparement ce qui ne lui convenoit pas, ne l'étoit pas moins.

Rival, concurrent.

LE mot de *rival* ne se dit qu'en matiere d'amour, & celui de *concurrent* se dit en ce même sujet & en tout autre. Je ne saurois, Madonte, vous en donner un plus bel exemple qu'en ces vers que M. Selenque adressa au Roy pour

lui demãder un Benefice conſiderable auquel pluſieurs perſonnes pretendoient :

Nous avons, grand Heros, deux deſſeins differens :
Vous de vaincre cent Rois, & moy cent Concurrens,
Mais l'un de ſes deſſeins eſt mieux conduit que l'autre.
Cependant, que tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien,
Cõme je vous réponds du vôtre!

Marine, maritime.

CEux qui penſent à ce qu'ils diſent, ne confondent jamais ces deux mots, mais ceux qui parlent à la volée, n'y mettent aucune difetence, & ne fairont pas dificulté de dire *que les Villes marines ſont agreables en hiver, parce*

que l'air de la maritime eſt chaud. Cette expreſſion eſt auſſi horrible que la mer la plus émuë, car *marine* comprend ce qui eſt de la mer, & *maritime* ce qui eſt auprés de la mer.

Sur ce pied il faut dire, *de l'algue marine*, *une conque marine*, *une marine* en parlant d'un tableau, *des gens de marine*, *l'air de la marine*, *un homme marin*, comme a dit M. de Balzac dans une lettre : je viens de parler à un étranger (dit il) qui a vû des Isles qui ne s'arrêtent jamais en un méme lieu : Il a vû des Sirenes & des *hommes marins*, mais il m'a juré que parmi tant de merveilles il n'a jamais pû voir une belle vieille.

Mais il faut dire, *une Ville maritime*, *un Païs maritime*, *un Empire maritime*, & non-pas *marin*. M. de Malherbe ne l'a pas

pas crû ainſi ; il eſt vrai que comme (à propos de *marine*) une goute d'eau ne fait pas la mer, ſon opinion ne fait pas une Secte. Il a nommé la France ou nos Provinces qui ſont ſur la côte, *Empire marin*, au lieu de dire *maritime*,

Remettra les bornes paſſées
Qu'avoit nôtre Empire marin.

Mais, Madonte, ſi c'eſt-à-moy une folie de réprendre M. de Malherbe, c'en ſeroit encore une autre de vous fatiguer icy par un diſcours plus étendu ; & puiſque les plus courtes folies ſont les moins mauvaiſes, je ne feray pas ce chapitre plus long.

Enfance, enfantiſe.

SI ces deux mots ſont aſſés ſemblables en leur prononciation, ils ne le ſont guere

en leur ſens, & je puis les comparer à deux ſœurs de mon voiſinage qui ſe reſſemblent ſi fort de leurs perſonnes, qu'on les prend l'une pour l'autre, mais qui toutesfois ſont bien diferentes en leur eſprit & en leur manieres.

Le mot d'*enfance* veut-dire l'âge des enfans, & celui d'*enfantiſe* ſignifie leurs actions. *Epiſt.* *L'enfance paſſe*, dit le traducteur de Seneque, *& l'enfantiſe nous demeure: nous avons l'âge des vieillards, & les actions des enfans.*

Puiſque M. de Balzac m'appred qu'on peut méler le plaiſant avec l'utile, & faire des contes en faiſant des leçons, je vous diray, Madonte, qu'un jour une de nos Dames ne confondit point *enfance* avec *enfantiſe*, mais avec *infanterie*; & croyãt que ces deux mots fuſſent la

même choſe, au lieu de dire qu'elle avoit l'humeur gaye quand elle étoit dans l'*enfance*, elle dit fort-naïvement, qu'elle avoit l'humeur gaye, quand elle étoit dans l'*infanterie*. Je vous laiſſe à penſer quel jugement firent d'elle ceux qui prirent la choſe au pied de la lettre.

Honte, pudeur.

CE ſeroit, Madonte, une erreur de croire que ces deux termes ont un même ſens. Le premier eſt ordinairement pris en mauvaiſe part, & l'autre eſt toujours pris en bonne. La *honte*, ſelon Ariſtote, eſt un trouble d'eſprit qui provient de l'ignominie, mais la *pudeur*, ſelon Plutarque, eſt une crainte honnête qui pro-

De rhet. l. 2.

Oeuv. mo-

vient de la bonté du naturel. Je lisois l'autre jour que Zenon le Philosophe ; voyant un jeune homme qui rougissoit en lui parlant de la Philosophie quoiqu'il eût dit une bonne chose, courage, mon enfant (lui dit-il,) ta *pudeur* est la teinture de la vertu.

Rapporté par Diog. Laerce.

Frayeur, crainte.

QUi ne voit que le premier de ces mots emporte plus que le second, & doit avoir une application diferente ? Cependant je ne fus pas mediocrement étonné, lorsque jettant les yeux sur une traduction trés-approuvée, je lus *un homme qui a la frayeur de Dieu, &c.* ce mot de *frayeur* seroit fort-bien appliqué à une personne qui rencontreroit un Tigre ou un Lion, mais non-

Hist. du vieux & nouveau Test.

pas à Dieu, pour qui, bien-loin d'avoir de la *frayeur*, on doit avoir une *crainte* profonde & filiale.

Qui ne ſait que la *crainte* & la *frayeur* ſont des effets qui ne ſe reſſemblent guere? La premiere peut produire le reſpect; & la derniere ne cauſe que l'épouvante. En effet, Madame, vôtre preſence imprime la *crainte*, mais elle n'imprime rien moins que la *frayeur*. Enfin, conſiderez, je vous prie, ſi en traduiſant un Pſeaume, j'aurois bonne grace de m'énoncer ainſi: *le commencement de la ſageſſe eſt la frayeur de Dieu.* N'eſt-il pas vray que cette maniere de parler ne feroit guere moins trembler un Grãmairien, que la crainte de Dieu doit faire trembler tout le monde?

Oiſiveté, faineantiſe,

JE croirois, Madonte, faire une omiſſion en ces remarques, ſi j'oublios de vous dire que le mot d'*oiſiveté*, hors qu'il ſoit joint à une epithete maligne, comme, *une lâche oiſiveté*, peut être pris pour une choſe loüable, mais que le terme de *faineantiſe* n'exprime jamais qu'une choſe vicieuſe. La *faineantiſe*, ſelon Tertulien, ouvre la porte au vice, & la ferme à la vertu, puiſque la vertu ne s'acquiert que par la peine dont la *faineantiſe* eſt ennemie. Ce Legiſlateur Athenien qui ordonna une punition de mort à tous ceux qui ſeroient trouvez ſans rien faire, ne comprenoit dans ſes Loix que les *fai-*

Dra
to.

neans, & non les *oiſifs*, car les Sages ſont quelquefois *oiſifs*, mais ils ne ſont jamais *faineans*. le but du travail eſt l'*oiſiveté* ! on n'aſpire à la gloire, que pour vivre quelque jour dans une oiſive douceur, & l'on n'agit que pour ſe repoſer. *un* » *oiſif* (dit Seneque) eſt un Phi- » loſophe qui ne fait rien dans ſa » contemplation, parce qu'il ne » voit rien au monde qui ſoit di- » gne de l'occuper, & un *fai-* » *neant* eſt un homme ſans ému- » lation, ſans vertu & ſans hon- » neur. Pline Second dit dans » une de ſes lettres ; *ma retraite doit s'appeller oiſiveté, plûtôt que faineantiſe.*

Il faut auſſi faire diſtinction entre les mots *oiſiveté* & *pareſſe*. M. de Balzac a dit, *l'aſ-* En-
ſoupiſſement de la pareſſe n'a tret-
rien de commun avec les delices

de l'oisiveté : celle-cy reveille & purifie les sens, l'autre les endort & les épaissit.

Mais, comme on ne doit point user indiferemment des des mots de *paresse* & d'*oisiveté*, on ne doit pas non-plus confondre ceux de *paresse* & de *faineantise*. Ce dernier signifie une chose plus vicieuse que celui de *paresse* : Et pour avoir une caution en ce que je vous dis, je vous produits M. de Voiture qui écrit d'espagne : *outre ma paresse naturelle, j'ay contracté celle de ce Païs qui va jusques à la faineantise.*

Peut-être, Madonte, que pour vous persuader la diference de ces deux mots, vous m'auriez bien crû sans caution, puisque vous savez que j'aime extrémement la *paresse*, & toutefois vous voyez que j'évite

j'evite la *faincantiſe* en m'occupant à faire ces remarques pour vôtre divertiſſement.

Ialouſie, envie.

CEs deux mots n'ont rien de commun enſemble que la rime, encore n'eſt-elle pas riche. L'*envie* nous fait regarder le bien ou l'avantage d'autrui avec regret de ne le pas poſſeder nous-mémes; & la *jalouſie* nous fait enviſager nôtre bien propre, ou celui que nous conſiderons comme tel, avec regret de ce qu'une autre perſonne le poſſede, ou avec crainte de le perdre quand nous le poſſedons. L'*envie* ſe fait un déplaiſir de la proſperité d'autrui; & comme dit M. de Balzac, nous *lettre.* conſolons volontiers les miſe-

rables, mais nous aurions besoin de consolation s'ils étoient heureux. Cette passion regne d'ordinaire parmi les égaux, comme dit un de nos Poëtes,

Et toujours le Potier porte envie au Potier.

Et la *jalousie* est une Megere de qui les yeux ne se ferment jamais; une extravagante qui fait desirer la laideur, les maladies & le mépris à ce qu'on aime le plus au monde, & qui, bienque fille de l'amour, déchire les flancs de son pere, & se porte souvent jusques à la haine & à la vangence: c'est une bizarre qui forme les motifs de sa fureur des mêmes vertus & des mêmes avantages qui sont les fondemens de son amour, & enfin une bilieuse qui porte quelquefois ses fougues jusques au-delà du trepas, en faisant

desheriter des femmes, ſi elles paſſent en de ſecondes nôces.

Quand Jule-Ceſar repudia ſon épouſe ſur le bruit confus qui courut d'elle avec Clodius, ce fut un effet de *jalouſie*, mais lors qu'en liſant la vie d'Alexandre, il s'écria en pleurant; *ô que la fortune d'Alexandre eſt à envier! En l'âge où je ſuis il avoit deja vaincu Darius, & je n'ay encore rien fait*, ce fut alors un effet d'*envie*.

Orgueil, fierté.

PEut-être, Madonte, croirez-vous que je pretends vous faire des Catechiſmes plûtôt que des obſervations ſur le lãgage, & que je veux diſcourir des ſept pechez mortels, puiſqu'aprés vous avoir parlé de la pareſſe & de l'envie, je

parle icy de l'*orgueil*, mais je croirois en cõmettre un auſſi énorme que ceux-là, ſi j'oſois vous entretenir de choſes que vous ne connoiſſez pas même de nom, & dont je laiſſe au *memorial de Grenade* le ſoin de vous inſtruire quand vous en aurez la curioſité. Deſorte que ne faiſant icy que la fonction de Grammairien, & non pas celle de Miſſionnaire, je ne traiteray que des ſignifications des mots *Orgueil* & *fierté*.

Je vous diray donc, que la ſignification d'*orgueil* eſt inſolente, & celle de *fierté* n'eſt que hautaine. L'une marque une preſomption enflée qui ne ſied bien à perſonne; & l'autre veut dire une audace honnête qui ne ſied pas mal aux gens extraordinaires & à ceux qui ſont ſans reproche. M. de Voi-

ture en a fait la difference dans une lettre où il y a : *je ne dis pas cecy par orgueil, mais par cette fierté que produit la bonne conscience.*

Comme je say que vos frequentes lectures vous ont accoustumée aux traits d'histoire, voicy des exemples de la signification de ces deux mots que j'emprunte de Plutarque. Lors que Caton osa se vanter, qu'il enfiloit les Villes, cõme si c'étoient des Perles, & qu'il en avoit plus pris en Espagne, qu'il n'y avoit demeuré de jours, si cela ne s'appelle *orgueil*, quel autre nom y peut-on donner ? Mais pour un exemple de *fierté*, je vous diray qu'un Capitaine Grec, ayant fait peindre sur son Bouclier pour embleme une mouche pas plus grande que le naturel, & voyant que

Dits notables.

Androclidas.

certains critiques lui reprochoient qu'il avoit pris cette petite embleme pour n'être point connu dans le combat, *au-contraire*, répondit-il, *je l'ay prise pour être mieux remarqué, car je m'approcheray si prés des ennemis, qu'ils ne me pourront-méconnoitre aux enseignes de cette mouche.* Ces paroles, qui ne furent dites que pour repousser un injuste reproche, sont pleines d'une *fierté* heroïque qui ne va pas jusques à l'*orgueil*.

Enfin, Madonte, si vous voulez que je vous faſſe remarquer par vous-même la diference des mots *orgueil* & *fierté*, n'eſt-il pas vray que vous n'êtes rien moins qu'orgueilleuſe? & cependant vous avez une noble fierté qui défend aux plus audacieux de s'émanciper auprés de nous.

Traiter mal, mal traiter.

LA premiere de ces deux façons de parler a une ſignification plus injurieuſe que l'autre. *Traiter mal* ſupoſe des traitemens qui vont d'ordinaire juſques aux coups, & *maltraiter* marque des traitemens qui ne vont que juſques au manque de reſpect, aux injures ou aux menaces.

Mais quand quelqu'un nous fait mauvaiſe chére, l'uſage ne veut plus qu'on diſe, *il nous a mal traitez*, ni, *il nous a traitez mal*, car (comme dit un tres-habile homme) on ne parleroit pas autrement, ſi l'on avoit reçû des coups d'étrivieres.

Debout, droit.

UN homme qui me dit hier *qu'il avoit demeuré droit tout le jour*, au lieu de dire *debout*, a donné lieu à cette remarque, laquelle ne peut servir qu'aux gens de nôtre Province ou du Languedoc qui confondent ces deux termes, & qui parlent d'une maniere si barbare, qu'un des plus spirituels ayant composé une Histoire en François, & ayant fait un voyage à Paris pour la faire imprimer, la presenta à Barbin, fameux Imprimeur, qui en la parcourant crût que c'étoit d'une autre Langue que la nôtre, & lui dit que cet ouvrage étoit bon, mais qu'il faloit le traduire en François.

Droit en parlant des perſonnes

nés, ſe prend pour la taille? comme *un homme fort-droit*: & *debout* eſt quand on eſt ſur ſes pieds. Un boiteux peut-bien être *debout*, mais il ne ſauroit être *droit*.

Comme auſſi, nos Provençaux ne font aucune diference en la prononciation de *juin*, qui eſt un mois, & de *jeun*, qui vient du verbe *jeuner*; comme, *être à jeun*, & diſent auſſi-tôt l'un que l'autre.

Ils prononcent encore de la même maniere *deuil* & *duel*, quoique l'un ſignifie une marque de triſteſſe, & l'autre un combat particulier. Je me ſouviens qu'un homme à qui je demandai pourquoi il avoit mis des crépes ſur ſon habit & & ſur ſon chapeau, ne manqua pas de me dire: *je porte le duel d'un de mes couſins*

qui a été tué en deuil. Quand je l'entendis parler de la sorte, je m'imaginai qu'il portoit le deuil de sa raison plûtôt que de son cousin ; encore je crûs qu'il n'en portoit que le petit deuil, car il l'avoit perduë depuis long-tems.

Reſter, demeurer.

COmbien de gens y a-t'il qui confondent *reſter* & *demeurer*, & diſent *je reſteray en cette Ville encore quelques jours*, au lieu de dire, *je demeureray*, &c. *Reſter* ne ſignifie autre choſe que *être de reſte*. Exemple, *chacun s'étant retiré, je reſtai ſeul.* Deſorte qu'en diſant *je reſteray en cette Ville encore quelques jours*, cela ne ſe peut entendre ſinon qu'aprés que tout le monde ſera

sorti de la Ville, celui qui parle y restera seul : mais en ce cas-là, il y seroit bien au large, & il pourroit dire ce qu'un Ancien Grec disoit d'Athenes aprés qu'elle eût soufert une fort-longue famine, *grande Ville, grande solitude.*

Liberté, libertinage.

CEs mots signifient deux choses bien diferentes. *Liberté* est l'oposé de contrainte, & marque un pouvoir de faire ce que l'on veut, & *libertinage* veut dire un déreglement de vie. Feu Monsieur de Venel, qui brilloit en tous ses discours, & l'amitié duquel j'ay comptée parmi mes meilleures fortunes, ne confondit point ces deux mots en ses reflexions morales qu'il me fit

l'honneur de me dedier :

L'honnête liberté *passe en* libertinage.

Entre plusieurs amis en la table assemblez.

D'ordinaire on s'échauffe, & souvent le plus sage

Ne garde point de regle aux festins déreglez.

Docte, Docteur.

Docte est un homme savant : *Docteur* est d'ordinaire un homme qui contrefait le savant. Ce mot de *Docteur* est pris presque toûjours en mauvaise part. Moliere a dit dans une Comedie en prose : *ordinairement un Docteur n'est qu'un sot* ; & l'on a remarqué qu'un *Docteur* ayant été cité par mégarde dans un livre sous le nom de *Docte Mo-*

rel,

vel, l'Auteur se reprenant, fit mettre dans la liste des fautes à corriger, *au lieu de Docte, lisez Docteur.*

Ceci me fait souvenir que M. Desmarets ayant fait un livre assés méchant, intitulé, *delices de l'esprit*, on fit mettre malicieusement dans l'errata, *au lieu de delices de l'esprit, lisez delires de l'esprit* : & M. Scaron dans un recueil de ses Poësies qu'il fit imprimer, ayant adressé un Madrigal à une petite chienne de sa sœur, mit pour titre, *à la chienne de ma sœur*, mais depuis étant broüillé avec elle, il fit ajoûter dans l'errata de son livre, *au lieu de chienne de ma sœur, lisez, ma chienne de sœur.*

Poëte, Rimeur.

COmme *Docte* & *Docteur* ne sont pas la même chose, *Poëte* & *rimeur* ne sont pas non-plus semblables en signification. *Rimeur* est ordinairement pris pour une injure; & *Poëte* doit toujours être pris en bonne part, hors qu'il soit accompagné d'une epithete maligne; M. Ménage a dit : *Mainard étoit Poëte en ce qu'il copioit apres les originaux, & Rimeur en ce qu'il travailloit de son crû*, pour dire que les vers qu'il faisoit sur les pensées d'autruy, étoient meilleurs que ceux dont il inventoit la matiere.

Menagiana.

Il est vray que comme on voit beaucoup plus de méchans Poëtes que de bons, cela depuis

quelques années ſemble avoir terni un ſi beau titre, car c'eſt l'ordinaire de ne faire aucune diſtinction en ce qui en gros paroit condamnable, & de juger du particulier au general. mais au fonds qu'y a-t'il de plus eſtimable que la Poëſie? Et puiſque nous ſommes ſur ce ſujet, je ne puis m'empécher de vous dire pour la défenſe de cet art, que mille grans hommes n'ont pas dédaigné s'y appliquer.

Si voulez, Madame, que je vous en cite quelques-uns que vous avez connus, pour la plûpart, dans Plutarque, je vous diray que Jule-Ceſar a fait, entr'autres ouvrages, la Comedie d'Oepidas, & a partagé ſes veilles entre la Poëſie & le gouvernement de l'Univers. Auguſte, qui fut ſon ſucceſſeur à l'Empire, le fut auſſi

à ce bel art, & composa un livre entier d'épigrammes & de vers exametres. Neron de la même main dont il tenoit le Sceptre écrivit des pieces de théatre qui furent dediées à Jupiter, & gravées en lettres d'or par ordre du Senat. L'Empereur Adrien regna aussi-bien sur le Parnasse que sur son trône, & fit des vers jusques à sa mort. Germanicus fut le favori des Muses, comme il l'étoit de Tibere. Scipion l'Afriquain, lassé de faire des actes de valeur, fit des actes de Comedie qui passerent sous le nom de Terence. Seneque même ne trouva pas cette occupation indigne d'un Philosophe, puisqu'il composa les poëmes de Thieste & d'Hercule furieux. Enfin pour citer des hommes illustres de nôtre nation, les

Cardinaux du Belay, du Perron, & de Richelieu ont comme relevé l'éclat de leur pourpre par leurs brillantes poëſies, & n'ont pas fait ſcrupule de méler leur miniſtere avec celui d'Appollon & des Muſes.

D'ailleurs, la poëſie n'eſt pas d'un mediocre ſecours pour briller dans la converſation & dans les lettres galantes, pour ſe divertir avec ſes amis, pour s'inſinüer auprés d'une maîtreſſe, car d'ordinaire on commence à étre Poëte en commençant à etre amoureux. Elle ſert encore, pourvû qu'elle ſoit belle, pour s'acquerir de l'eſtime dans le monde, pour ſe mettre ſur le pied de bel eſprit, & pour triompher ſur les autres, car les Poëtes, comme on dit, ſont couronnez de lauriers, auſſi bien que les Conquerans,

& ils ont sur eux ce avantage qu'ils ne quitent point leur couronne quand le jour de leur triomphe est passé. S'il faut dire quelque chose de plus, la poësie fertilise les pensées, ouvre l'esprit pour tous les autres genres d'écrire & de parler, & elle sert même a devenir savant, puisque pour y travailler il faut apprendre l'histoire, la fable, la rhétorique, les arts liberaux, & les termes les plus mecaniques. Enfin on voit peu d'honnêtes gens qui ne se piquent d'avoir quelque teinture de ce bel art sans qu'ils en fassent leur aplication continuelle ni une profession publique. Ceux même qui ont le goût assez dépravé pour ne pas aimer la poësie, ont besoin d'en savoir les regles pour bien parler & bien écrire en prose, car puisque c'est

un grand défaut dans la prose d'employer des phrases qui ont la rime ou la cadence des vers, cõment pourroient-ils éviter ce défaut, s'ils ne savoient ce que c'est qu'un vers & une rime ?

Il est vrai que comme la peinture, qui est une poësie muette, doit être telle que l'on n'y remarque aucun défaut, aussi la poësie, qui est une peinture parlãte, doit atteindre le dernier degré de perfectiõ. En elle il n'y a point de milieu. Aristote nous assure que tout ouvrage poëtique ne peut être que fort-loüable ou fort blamable. Horace est de même sentiment : ni les Dieux ni les hommes (dit-il) n'ont jamais élevé de trophées aux Poëtes mediocres ; & M. de Balzac a eu raison de dire, qu'il a pour les vers le même goût que pour *Poët.*

les melons, & que si ces deux sortes de fruits ne sont excellens, il ne les loüeroit ni sur la table d'un Roy ni dans les œuvres de Virgile.

La dificulté de parvenir à cette perfection fait qu'on voit plus de *Rimeurs* que de *Poëtes*. Leur nombre a toujours été si grand, qu'un Ancien a dit qu'il y en a plus que de mouches, Combien en voyons-nous qui par une demangeson de rimer, osent debiter pour le langage des Dieux, ce qui n'est pas même le langage des hommes, & qui croyent savoir jusques aux moindres routes du Parnasse, cependant ils n'y furent de leur vie, & ils peuvent dire à-peu-prés du Parnasse ce qu'un homme disoit plaisamment de Constantinople, qu'il n'y avoit jamais été

Philostrate.

mais qu'il avoit mangé avec un homme qui avoit envie d'y aller ; car enfin peut-on s'appeller Poëte que de faire des vers comme ceux-ci d'Eſtienne Paſquier,

Tetin, rond élevé ſur ſa graſſe poitrine
Avec un bout naïf, comme un bouton roſin,
Quand au printems mignard il s'ouvre le matin,
Reſſemblant à l'œillet ſur la plaine laictine,

ni comme ceux-ci de M. le Theo. de S....

Portrait du Roy

Loüis eſt Thaumaturge ; & Dieu par des égards
Singuliers, le prefere aux autres Potentats,
Thaumaturge eſt un mot des faſtes de la Grece,
Que la France choiſit, & pour qui je m'empreſſe.

Ces sortes de Poëtes ont si fort avili la poësie, que plusieurs l'ont regardée comme un amusement ridicule, & ont même plaisanté sur le peu de profit qu'elle apporte. Je say qu'on a dit, que si les Muses sont encore Vierges, c'est qu'étant pauvres, elles ne trouvent pas à se marier : je say qu'on a publié que le Mont Parnasse n'a point d'arbres fruitiers ; que comme on y seme avec la lyre, on n'y recueille que des chansons, & qu'encore que les Poëtes ne deussent point craindre la foudre, parce qu'ils sont couronnez de lauriers, on en a vû d'aussi maltraitez de la fortune, que s'ils eussent été foudroyez. Je say enfin qu'on a dit parlant du Parnasse,

Vers de M. de Boiſſieres.

Là, Malherbe qui toujours reve
Ou ſur la longue ou ſur la breve,
Sur la rime ou ſur la raiſon,
Ne peut trouver en l'helicon,
Aprés des veilles eternelles,
Rien à manger que des voyelles.
Là, Saint-amant, plein de rebut,
Le ventre creux comme ſon lut,
Vit ſeulement de la fumée
Du tabac de ſa renommée.
Là, Delingendes & Racan,
Vendent leurs habits à l'encan,
Et l'étoile à jeun ſe conſole
Avec les étoiles du Pole.
Là, Croiſille eſt toujours plus gueux
Et n'a point d'or qu'en ſes cheveux.

Là, Regnier, de qui la satire
Incessamment taille & déchire,
Et qui pretend tout corriger,
Trouve à mordre, & non à manger.
Là, Gombaud qui lime & relime,
N'a rien de riche que la rime.
Appollon habille Maillet
En Decembre comme en Juillet;
Et là, les Nimphes du Parnasse
Joignent la lyre à la bezace;
Et pour montrer que leurs chansons
N'apportent à leurs nourrissons
Que des miseres continuës,
Elles paroissent toutes nuës.

Ie say enfin que Platon fit bannir

nir les Poëtes de la ville d'Athenes, & Licurgue de Lacedemone, mais leurs Loix ne regardoient que les méchans verſificateurs, car pour les autres, ils ont toujours été eſtimez dans le monde; & quelque bile que des eſprits chagrins ayent voulu verſer ſur leurs écrits, cela n'a ſervi qu'à les relever d'avantage.

En-vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue:
L'Academie en corps à beau le Cenſurer,
Le public revolté s'obſtine à l'admirer.

Vers de M. Deſpreaux.

Academiciens, Academiſtes, & autres mots ſemblables.

LEs Illuſtres hommes qui compoſent cette floriſ-

sante assemblée qui peut s'apeller la Republique des beaux esprits; qui défend nôtre Langue contre les incursions des Barbares, & dont l'institution n'a pas été moins glorieuse au Cardinal de Richelieu, que la prise de la Rochelle, sont nommez *Academiciens*; & c'est ainsi qu'ils sont qualifiez dans l'Edit de leur établissement; & *Academistes* sont ces gentilhommes qui apprennent leurs exercices dans les Academies, comme celles de M. Duplessis & de M. Bernardi.

De l'an 1635.

Mais, Madonte, à quoi serviroit de vous lasser, & de me lasser moy-même par plusieurs autres chapitres de mots diferens en significations? Il vaut bien-mieux qu'en celui-cy je vous entretienne succintement de quelques-uns qui

tombent maintenant ſous ma plume.

Attendre n'a pas le même ſens qu'*eſperer*. On attend ordinairement une choſe aſſurée ou qu'on croit telle, & l'on eſpere une choſe incertaine. Par exemple, un Chrétien *attend* la mort, & il *eſpere* la gloire.

Porter & *apporter* étant dits dans le ſens propre, ne s'employent pas indifféremment quoique bien des gens n'y prennent pas garde, & diſent *portez-moy l'argent que vous me devez*, au lieu de dire, *apportez-moy l'argent que vous me devez*, mais ils devroient ſavoir que *porter* ſignifie *avoir une choſe ſur ſoy*; comme, *porter l'épée*, *porter un fardeau*; & *apporter* veut dire, *porter une choſe à quelqu'un*. Exemple, un

méchant Poëte presentant à feu M. le Prince l'épitaphe de Moliere, Monsieur le Prince lui dit : je voudrois bien que ce fut lui qui m'*apportât* la vôtre.

Acheter & *racheter* sont differens. *Acheter* veut dire faire un achapt, & *racheter* dans le sens propre signifie r'avoir à prix d'argent ou autrement une chose qui a été venduë. Ainsi l'on ne trouve pas bon que Messieurs de l'Academie ayent dit dans leur Dictionnaire qu'*acheter* c'est acheter une chose en place d'une autre, & qu'ils ayent raporté cet exemple : *Il avoit vendu ses tableaux, il en a racheté d'autres*, au lieu de dire *acheté d'autres*, car pour en racheter d'autres, il faudroit que ces autres eussent déja été vendus ; & ce n'est pas ainsi

que ces Illustres Messieurs l'entendent. Cela soit dit neanmoins sans dessein de censurer un Dictionnaire qui fait l'admiration de toute la France.

Iuste & *justement* sont deux adverbes qu'on ne doit point confondre. *Iustement* veut dire avec justice. Par exemple, M. le Chevalier de Rhoan fut *justement* condamné à mort: & *juste* signifie avec justesse: M. Patru parloit *juste*.

Un homme fameux veut dire seulement qui est renommé. *Un homme illustre* veut dire, qui se distingue & éclate par dessus les autres. Exemple, Pompée étoit *fameux*: Cesar étoit *illustre*; & Loüis-le Grand est l'un & l'autre.

Interieur & *interne* ne doivent pas être dits indiferemment. *Interieur* signifie propre-

ment ce qui est dans l'ame ou dans l'esprit ; comme, *une joye interieure*, *un presentiment interieur* ; & *interne*, ce qui est dans le corps : *une chaleur interne*, *un remede interne*.

Une vie obscure, & *une vie retirée* sont deux termes diferens, quoiqu'ils paroissent semblables. L'un blame une personne ; & l'autre la loüe.

Il faut aussi faire distinction d'*une vie active* d'avec *une vie agitée*. La premiere veut dire qu'on agit : l'autre qu'on est traversé.

Cecy me fait souvenir, Madame, qu'un homme galant faisoit diference de son âge d'avec le tems qu'il avoit vécu, quoique cela paroisse la méme chose ; *j'ay vingt-six ans* (disoit-il à une Dame,) *& je n'en ay vécu que cinq, car je ne comp-*

te ma vie que du iour que ie vous vis.

Bâtiment & *maiſon* ne doivent pas être confondus. Le premier comprend toute ſorte d'ouvrage d'Architecte, & le dernier ne ſignifie que le lieu où on loge; & l'on ne dit pas *loüer un bâtiment*, pour dire *loüer une maiſon*; mais quand ce mot de *maiſon* eſt dans le ſens figuré ou metaphorique, il ſignifie *famille*, *race*. Par exemple, un de nos Auteurs a dit plaiſamment: les armoiries des nouvelles *maiſons*, ſont d'ordinaire les enſeignes de leurs anciennes boutiques.

On a fort-bien remarqué que *poudré* & *poudreux* ont deux uſages diferens; que *poudré* eſt lors qu'on a mis de la poudre aux cheveux, & *poudreux* quand il y a de la pouſ-

fiere. Desorte que si le vent jette de la poussiere aux cheveux, ils sont *poudreux*, mais non pas *poudrez*.

Tiedir se dit de froid en chaud, & *attiedir*, de chaud en froid. *Tiédir* est quand l'eau commence à prendre la chaleur, & *attiédir* quand elle commence à la perdre.

Bute & *but* n'ont pas le même usage, quoiqu'ils ayent la même signification. Par exemple, un amant malheureux & passionné dira à sa maîtresse, qu'il est la *bute* destinée à recevoir les coups de ses rigueurs, & que mourir pour elle, est le *but* de ses desirs.

Quoique la *possession* & la *joüissance* soient la même chose en certaines occasions, elles sont diferentes en d'autres. Un avare possede les richesses,

mais il n'en joüit pas.

Propreté & *proprieté* ont deux sens qui ne se ressemblent guere. *Propreté* se dit pour l'ajustemẽt des habits, des meubles, &c. mais *proprieté* se prend pour la qualité & la vertu d'une plante ou d'autre chose; & si l'on disoit en parlant d'une maison fort-propre, *cette maison a une proprieté admirable*, on croiroit qu'elle a la vertu de guerir de quelque mal.

Les mots *Astronome* & *Astrologue* sont confondus par les ignorans. Cependant *Astronome* est celui qui connoit seulement la hauteur, la grandeur & le mouvement des Astres, & *Astrologue* est celui qui s'ingere de predire l'avenir par les astres. La connoissance du premier est assurée, & celle de l'autre est fort incertaine. Sur quoi l'Au-

Agrippa.

teur de la vanité des sçiences a dit plaisamment, les Astrologues sont bien ridicules de se piquer de savoir ce que les astres font dans le Ciel ; & souvent ils ne savent pas ce que leurs femmes font dans leurs maisons quand ils en sont absens.

Bohemiens sont ces coureurs de chams qui se mélent de donner la bonne avanture, & *Bohemes* sont un peuple d'une Province d'Allemagne dont Prague est la Ville capitale.

N'est-il pas vray, Madonte, que *beau* emporte un sens plus relevé que *joli*, qui ne se dit que des choses mediocres ? Si quelqu'un disoit que le Roy à de *jolis* desseins, & que vous avez l'esprit *joli*, on pourroit lui répondre, qu'il est un *joli* sot.

Mesquinerie & *avarice* n'ont

pas la même ſignification. Le premier de ces mots marque quelque choſe de plus ſordide que le ſecond. La *meſquinerie* eſt une qualité de l'*avarice*, comme l'humidité eſt une qualité de l'eau, & n'eſt pas l'eau-même. Ceci me fait ſouvenir d'Arlequin à qui dans une Comedie le Medecin ordonna le bain, & aprés il lui demanda comment il l'avoit trouvé. *un poco humido*, lui répondit Arlequin; c'eſt-à-dire, un peu humide.

Un *ſerment* eſt une eſpece de jurement, & un *ſarment* eſt la branche d'un cep de vigne: *faire de petits fagots de ſarmens.*

Cidre eſt une boiſſon: *ſitre* eſt un inſtrument; & qui diroit, *boire du ſitre*, prendroit les oreilles pour la bouche.

Faire une fauſſe couche ſe dit

des femmes, & *avorter* se dit des animaux. Il est vrai que depuis peu l'on pretend qu'*avorter* se puisse dire d'une femme qui se fait blesser malicieusement: *Elle s'est fait avorter par une saignée*

Le mot de *songer*, pour dire *faire des reves en dormant*, ne doit pas être confondu avec penser; mais quand il signifie *faire reflexion*, il est aussi bon, & même meilleur que *penser*. Par exemple, le sage *songe* à ce qu'il doit dire, & puis il parle: le fou parle, & puis il *songe* à ce qu'il a dit.

Il est allé au Sermon suposé qu'on y est encore: *il a été au Sermon* veut dire, qu'on en est revenu.

Noel & *Noé* signifient deux choses diferentes. Le premier est une Fête ou une chanson

chrétienne ſur la naiſſance du Sauveur ; & l'autre eſt le nom d'un ſaint-homme ſi renommé par ſon Arche.

Baccanale eſt une fête de Baccus que les Payens celebroient ; & *baccanade* eſt une Comedie qui repreſente une de ces fêtes.

Portrait eſt la repreſentation d'une perſonne : *Tableau* eſt toute autre peinture. Ce dernier mot eſt du bel uſage dans le ſens figuré. En voici un exemple de M. Corneille,

Ie leur fis des tableaux *de ces triſtes batailles*
Où Rome par ſes mains déchiroit ſes entrailles.

Cinna.

Antique étant adjectif, a un uſage diferent d'*Ancien*. Ce dernier renferme d'ordinaire un avantage acquis par le tems: *il eſt vôtre Ancien dans le Par-*

lement, une famille ancienne, une ancienne amitié, mais *antique* se dit ordinairement des choses des siecles passez : *un tableau antique, une architecture antique, un vase antique* ;

Et Rome n'a plus rien de son antique *orgueil*, dit M. Mainad.

Eloquent est celui qui touche le cœur par la force des paroles: *disert* est celui qui s'exprime avec des paroles propres, mais qui n'est pas un éloquent achevé. M. de Balzac étoit éloquent, M. Conrart étoit disert.

Rabatre signifie diminuer; comme, *rabatre d'un prix, rabatre sa vanité*; & *rebatre une chose* signifie la redire. Par exemple, *on ne peut trop rebatre les grandes actions du Roi.*

Quoiqu'*alonger* & *prolonger*

ayent la même ſignification, ils n'ont pas le même uſage. Il faut dire *alonger* un recit, *alonger* une periode, & *prolonger* ſes malheurs, *prolonger* ſes jours.

Bien des gens, & ſur-tout les Provinciaux, confondent *enſevelir* & *enterrer*. Le premier eſt quand on met une perſonne morte dans un drap, & *enterrer* eſt quand on la met dans le tombeau.

De même les gens de Province uſent indiferemment des mots *enrhumé*, & *enroüé*, mais il devroient ſavoir qu'*enrhumé* eſt un effet d'une fluxion au cerveau qui d'ordinaire ſe décharge dans la poitrine, & qu'*enroüé* eſt lorſque par une fluxion, ou à force de crier, on perd une partie de la voix. C'eſt ainſi qu'a parlé M. Dépreaux :

Sat. *Jamais Docteur armé d'un argument frivole,*
Ne s'enroüa chez eux sur les bancs de l'école ;

Et pour un exemple d'*enrhumé*, M Menage raporte que sur ce que M. de Balzac, qui étoit d'une complexion delicate, se vantoit toujours dans ses écrits, M de Bautru disoit en riant : à chaque fois qu'il parle de lui-même, il met le chapeau à la main, & cela l'*enrhume*.

Menagiana.

Le mot d'*amant* ne se dit qu'en matiere d'amour, & celui d'*amateur* a un usage plus étendu. Le peuple (dit M. d'Ablancourt) est *amateur* des troubles : & Arlequin usant de ce mot, appelloit plaisamment les rogneurs de pistoles, les *amateurs* des belles lettres.

Tacite.

Un *traitant* est pour les

paris

partis qu'on fait avec le Prince: *Ventraiseur* eſt pour les repas. Si l'on vouloit plaiſanter, on pourroit dire qu'il y a entr'eux cette diference, que l'un nous ôte la nourriture, & l'autre nous la donne.

On dit *agneau* en prononçant le *g*. quand on parle de l'animal: *l'agneau n'a nulle malice*; & l'on prononce *anneau* lors qu'on parle de ſa chair, comme, *un quartier d'anneau*; & quoiqu'alors il faille écrire *agneau*, le *g* ne ſe fait point ſentir en la prononciation.

Blanc & *blanchi* ne ſont pas la même choſe. Par exemple, une brune fardée n'eſt pas *blanche*, mais elle eſt *blanchie*.

On dit *un ecrit original*, *la piece originale d'une affaire*, non-pas *originel*, ni *originelle*; & cependant il faut dire, *le*

peché originel; & non *original*.

On dit un *interrogat* en termes de Palais, & une *interrogation* en toute autre chose : les *vacations* du Parlement, & les *vacances* du College : un homme *triomphant*, & un arc *triomphal* : une personne *maniereuse*, & l'étoile *matiniere* : l'*avenement* d'un Souverain à la Couronne, & l'*exaltation* d'un Pape au Pontificat : le *fondement* d'un édifice, & la *fondation* d'un Ordre Religieux : l'*inscription* d'un monument, & la *suscription* d'une lettre : le *Caporal* d'une compagnie de soldats, & le *Corporal* dont les Prêtres se servent à la Messe : *recommoder* un habit, & *radouber* un navire : le *transport* de l'argent, & la *translation* d'une fête : la *réforme* d'un Couvent, & la *reformation*

d'une coutume. Mais, Madonte, pour me réformer moi-même de celle que j'ai prise de faire mes chapitres trop longs, je finis celui-ci pour vous entretenir des mots masculins & feminins.

MOTS MASCULINS ET FEMININS.

APRE'S vous avoir parlé, Madonte, de plusieurs mots ausquels on peut se tromper en leur signification en prenant l'un pour l'autre, je vais vous entretenir de ceux où l'on peut s'abuser en leurs genres en les faisãt mal-à-propos masculins ou femi-

nins. Mais comme tant d'habiles Ecrivains en ont traité, & qu'il faut laisser les repetitions aux échos, je ne parleray que de ceux qu'ils ont oubliez, ou qui sont douteux, ou qui enfin par leurs terminaisons masculines ou feminines pourroient vous embarrasser dans l'incertitude de leurs genres.

Afin que vous puissiez les connoître, vous vous souviendrez que je vous ay dit dans mon Rudiment François que les articles marquent les genres des noms, c'est à dire, s'ils sont du genre masculin ou du genre feminin, & que l'article masculin est *le*, *un*; par exemple, *le garçon un garçon*, & l'article feminin est *la*, *une*; comme *la fille*, *une fille*. Mais pour entrer en matiere sans vous faire attendre d'avantage, je vais

parler premierement des mots maſculins, & je commence ce chapitre par où vous devez finir vos conquêtes : je veux dire, par l'himenée.

Ce mot d'HIMENE'E auquel bien des gens ſe trompent, eſt un mâle qui eſt habillé en femelle, car bien-qu'il ait l'apparence & la terminaiſon feminine ; comme *deſtinée*, *année*, qui ſont des mots feminins, il ne laiſſe pas d'être maſculin, ſoit qu'il ſignifie le Dieu du mariage, ou le mariage même. Mais comme je vous ay promis de vous raporter toujours des exemples, quelle aparence y auroit-il qu'en vous parlant des genres des paroles, je manquaſſe à celle que je vous ay donnée ? Pour la premiere ſignification, M. de Malherbe à dit au Duc de Bellegarde :

Tu menois le blond Himenée,

non pas au feminin *la blonde Himenée*, & pour la seconde, M. Corneille fait dire à Chimene :

Sire, quelle apparence à ce triste Himenée,
Qu'un même jour commence & finisse mon dueil?

AMANS. Ce mot est masculin quand même l'on parle d'une fille, pourvû que l'homme y soit compris. Exemple, M. de Voiture a dit d'Alcidalis & de Zelide, *tout le monde faisoit des vœux pour ces beaux amans*, & Moliere, *les amans broüillez se raccommodent d'eux-mêmes*, mais j'ay peur, Madonte, que malgré ces exemples, vous n'ajoûtiez nulle foy à ce que je vous dis, & que vous ne regardiez cecy comme une remarque inutile, vous qui ne croyez point aux amans,

& qui soûtenez que, n'y en ayant jamais eu de veritables, ils ne sont qu'en idée comme les Phenix & les Sirènes.

DOUTE. Quoiqu'il semble qu'en parlant d'un doute on ne doive rien assûrer, neanmoins je soûtiens constamment, que ce mot n'est plus aujourd'hui que masculin, & qu'ainsi il ne faut point dire avec M. Bertaud,

Tant indigne action me fait naître une doute,

Mais bien avec M. Corneille,

. . . . . *ôte-moy* d'un doute,

Connois-tu bien Dom Diegue?

Ce n'est pas que si l'on raisonnoit sur ce terme, il ne pût, selon son étimologie latine, être de deux genres, mais l'usage ne veut pas qu'on raisonne ainsi, & M. de Balzac a eu sujet

Dubium, Dubitatio,

So- jet de se moquer d'un homme
crat. que la vieillesse surprit delibe-
chrét. rant si *doute* étoit masculin ou feminin.

POISON devroit être feminin & du même genre que la *rage* & la *mort*, car l'une le precede; & l'autre le suit, mais pour parler serieusement, encore-que le terme *poison* semble devoir être feminin, ainsi que sont la plûpart des autres mots qui se terminent de-même; comme, *prison*, *raison*, *saison*, neanmoins il est aujourd'huy un masculin si bien établi, que lui donner un autre genre, c'est, non-seulement une licence, mais un solecisme, & l'on ne seroit pas moins ridicule de dire *la poison*, que de dire *la venin*, n'étant plus permis qu'aux Apoticaires d'écrire sur leurs boëtes, *poison froide*, *poi-*

son

son chemin. Desorte qu'il faut dire au masculin, *le poison*: comme vous verrez en ces jolis vers:

La solitude
Est le vray poison *d'un amant:*
Cependant mon inquietude
Me fait chercher incessamment
La solitude.

J'ajoute icy, Madame, par occasion, que bienque le mot de *poison* donne une idée horrible, il peut quelquefois n'être point pris en mauvaise part, & je say qu'on a dit de vous en parlant de vos rigueurs *que vous êtes le plus aimable poison que la nature ait jamais fait*, mais si l'on disoit au feminin, *que vous êtes la plus aimable poison*, *&c.* Cette façon de parler seroit un aussi grand poison pour les oreilles, que vous l'êtes pour les cœurs.

PORFIRE est aujourd'hui masculin, & lon dit *le porfire*, & non *la porfire*. M. l'Abbé de Furetiere a dit en des Stances au Roi :

Et son nom ornera le marbre & le porfire,

Et M. Costart : *Ceux qui font les outrages, les écrivent sur le sable, mais ceux qui les reçoivent, les gravent sur le porfire.*

EVANGILE est feminin dans tous les vieux livres, & masculin dans tous les nouveaux. Messieurs de Port-Royal ont dit : l'*Evangile fut alors annoncé par toute la terre*; & un de nos meilleurs Ecrivains parlant d'un grand Seigneur qui ne faisoit point d'aumônes, *le centuple*, dit-il, *que promet le saint Evangile, est un article qui n'entre point dans son credo.*

MONOSSILLABE est mas-

culin, quoique *ſillabe* dont il eſt dérivé, ſoit de l'autre genre. *Au mauvais état où je ſuis*, dit Monſieur de Balzac, *je ne parle que par ſignes, & je trouve les monoſſillabes trop longs.* S'il eût dit *longues*, le Pere Goulu n'auroit pas manqué dans ſa critique de lui donner un coup d'ongle.

Mais à-propos, d'ONGLE, je vous diray que tous les Provinciaux qui habitent le long de la mer Mediterranée, font ce mot feminin par la contagion du voiſinage de l'Italie où l'on dit, *una onghia*, mais quand je ſaurois qu'ils deuſſent m'égratigner, je leur ſoûtiendray que ce terme eſt maſculin. M. Dépreaux dit:

Je n'arme point contr'eux mes ongles émouſſez:

Ainſi-que mes beaux jours, de mes chagrins ſont paſſez:

Lettre E-piſt. à M. Guill.

il ne dit pas au feminin, *ongles émoussées*; & Moliere:

Mi-sant. *Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,*
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?

ESPACE est masculin incontestablement, quoiqu'il semble être feminin, comme sont les autres mots de la même terminaison, *race, menace, glace, &c.* & il faut dire *un long espace, un court espace*, & non pas, *longue, courte.* Quand vous ne voudriez point d'exemple, Madonte, pour autoriser le genre de ce mot, vous devez être bien-aize d'en voir un qui contient une excellente morale: *l'espace de la vie est trop court*, dit M. de Chanterene, *pour bien apprendre un art: on ne vit pas assés pour devenir bon Philosophe, bon*

Educatiõ du Prince.

Medecin, bon Peintre, mais on vit aſſés pour devenir bon chrétien.

REPTILE, qui ſignifie *un inſecte rampant*, a été autrefois femelle, mais aujourd'hui il eſt mâle ; & ainſi il a imité la metamorphoſe de Cenix, qui de fille fut changée en garçon. *Pour tous reptiles*, dit M. de Balzac, *nous n'avons icy que des melons & des freſes.* Vous voyez qu'il ne dit pas *pour toutes reptiles* ; & M. Deſmarets a auſſi fait ce mot maſculin en ces beaux vers où il fait parler la violette à Mademoiſelle de Ramboüillet qui fut depuis mariée à M. de Montauſier :

Modeſte en ma couleur, modeſte en mon ſejour,
Reptile *vegetant, je me cache ſous l'herbe,*
mais, ſi ſur vôtre ſein je puis me voir un jour,

La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

GUIDE est masculin. Il faut dire *un guide* & non *une guide*, hors qu'on ne parle d'une femme qui conduit quelqu'un. M. d'Andilly n'a eu garde de faire ce mot feminin en l'épitaphe de Madame de Bletancourt;

La grace fut son guide, *& son esprit unique*;

& il a dit ailleurs en parlant aussi de la grace,

Sans ce guide *assûré l'on tombe dans l'abîme.*

Ce dernier mot d'ABIME me fait souvenir, Madonte, de vous en parler; & ainsi je verifie cette sentence *qu'un abîme attire un autre abîme.* Ce terme est du genre masculin. Par exemple, un de nos galans Auteurs écrivant à une Dame qui, bien qu'elle eût resisté à

de groſſes attaques, devoit ſe défier d'elle-même en des occaſions moins perilleuſes, mon cocher (lui dit-il, a traverſé heureuſement des montagnes bordées de *profonds abîmes*, & a verſé dans une eſplanade. Il eſt vray qu'un de nos celebres Ecrivains a fait ce mot feminin en diſant à Dieu :

Et qui voudroit ſonder tes abîmes *profondes*,

Pourroit plûtôt ſonder les abîmes des ondes;

mais ce fameux Auteur, qui eſt à imiter en ſon beau genre d'écrire, ne l'eſt point au genre de ce mot.

M. l'Abbé de Ceriſy, paraph. du Pſe. 88.

MIRTE & PAMPRE ont été long-tems diſputez. Les uns les ont-crû maſculins, & les autres feminins à-cauſe que leur terminaiſon panche vers ce dernier genre. Pour moy, je ne diſpute rien ſur cela,

car (s'il m'eſt permis de plaiſanter) comme *mirte* & *pampre* ſont conſacrez, l'un à l'amour & l'autre à Bacchus, j'aurois trop de ſectateurs à combatre : je dis ſeulement que les gens dont le Langage eſt le plus poli & le plus épuré, font ces mots maſculins. Quant à *pampre*, M. de Maucrois a dit:

Ode à M. Contrart.

Et de pampres *touſus nos côteaux ſont chargez ;*

& à l'égard de *mirte*, M. Saraſin écrit à M. le Prince :

Enguien, délices de la Cour,
Sur ton chef éclatant de gloire
Vien méler le mirte *d'amour*
A la palme de la victoire.

Il eſt vrai que ce mot de *mirte*, ſelon ſon étimologie latine, devroit être feminin, mais il ne plait pas ainſi à l'uſage que Quintilien compare à la monnoye autoriſée du coin.

l. 1. c. 3.

du Prince, qui eſt comme la caution du cours & de la bonté du métal.

CHAUME eſt maſculin Par exemple, M. de Malherbe en des Stances adreſſées à ce fameux M. Duperier de qui la bouche a été l'une des plus éloquentes dont le Barreau de nôtre Parlement de Provence ſe puiſſe vanter, a dit en parlant de la mort :

Le pauvre en ſa cabane où le chaume *le couvre*
Eſt ſujet à ſes Loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend point nos Roix.

HORISON & HEMISPHERE ſont maſculins, bien-qu'ils ſemblent devoir être feminins. Pour *horiſon*, en voicy un exemple de M. Mainard parlant à l'Aurore :

Toy qui d'or, d'azur, & de roſes
Semes l'horiſon blanchiſſant ;

& pour *hemiſphere*, M. Dépreaux a dit :

Il range ſous ſes loix tout ce vaſte hemiſphere.

Il ſeroit inutile d'ajoûter à qui ce vers s'adreſſe, car on juge d'abord, qu'il n'y a que nôtre ſeul Monarque qui ait un ſi grand pouvoir.

SQUELETTE eſt un mot maſculin, quoi-qu'il ait la terminaiſon feminine ; comme *planette*, *blüette*, *caſſette*, *&c.* Le même M. Dépreaux a dit en décrivant un méchant repas :

Et ſur le bord du plat ſix pigeons étalez
Preſentoient pour renfort leurs ſquelettes *brulez.*

Mais, Madonte, aprés vous avoir parlé de quelques mots qui ſont devenus maſculins, vous voulez bien que je vous entretienne de quelques autres qui ont quitté ce genre, & ne ſont plus aujourd'huy que feminins : & pour commencer par quelque choſe d'agreable, je débute par des *delices*.

Ce mot DELICES eſt preſentement feminin ; & l'on ne dit plus avec M. Godeau, Ode au Roy Louis XIII.

Et tu ne trouves tes delices
Qu'en ceux de Dianne & de Mars,

mais on dit avec M. de Segrais, * ou-plûtôt, avec toute la France,

Loüis du genre humain les nouvelles delices :

* Epilogue de ſes Poëſies.

AMOUR. Quoyque vous n'ayez jamais mis en uſa-

ge la signification du mot *amour*, je ne laisseray pas, Madonte, de vous entretenir de son genre ; & ainsi je pourray me vanter de vous avoir parlé d'amour.

Je ne vous diray point que ce mot est toûjours masculin quand on parle de l'amour Divin, ou de ce Dieu de la fable qu'on appelle Cupidon, car personne ne l'ignore, mais je vous diray que quand ce mot signifie cette passion qui fait tant de mal-heureux, M. de Vaugelas, & aprés-lui un savant Auteur, ont decidé qu'il est ordinairement feminin, parce que le genie de la Langue Françoise panche plus vers ce genre que vers l'autre, M. Menage, au contraire, a soûtenu qu'il doit être toujours masculin, & M.

Auteur des reflect. sur l'usage de la langue Françoise.

Dupleix à voulu qu'*amour* ſoit hermaphrodite, c'eſt-à-dire, mâle & femele; & ainſi il a fait un monſtre de ce que les Poëtes ont fait un Dieu.

Pour moy, ſi j'avois à prendre parti ſur ce different, toute l'eſtime que j'ay pour M. Menage, ne m'empecheroit point d'être pour M. de Vaugelas. Il me ſemble que l'uſage le veut ainſi, ſurtout en certaines occaſions, & qu'on dit ordinairement au feminin, *c'eſt la belle amour*, non-pas au maſculin, *c'eſt le bel amour*; *une amour nouvelle*, & non *un amour nouveau*. On dit encore, *une grande amour*, *une petite amour*, car ſi l'on diſoit *un petit amour*, il ſembleroit qu'on parlât du Dieu d'amour, plûtôt que de la paſſion qu'il fait naître. Je vois même que la

plûpart de nos meilleurs Ecrivains font ce mot feminin en parlant de cette passion, quoique je convienne que ce n'est pas une faute de le faire de l'autre genre. M. Corneille à dit dans sa Tragedie de Polieucte :

Helas, qu'avez-vous fait de cette amour parfaite ?

& dans son discours à Aristé,

Mais toute mon amour en elle est consommée,

& non pas au masculin, *parfait* ni *consommé*. M. de Malherbe à dit :

Amours qui la plûpart infidelles & feintes, &c.

M. Mainard.

Il faut quiter Philis, Amarante, & Sylvie

A qui ta folle amour éleve des Autels :

Il ne dit pas au masculin *ton*

fol amour, M. de Voiture.

J'aime les douces amours;

& M. de la Rochefoucaud dit très-bien dans ſes reflections morales: *Il eſt de la vraye amour comme de l'apparition des eſprits: Tout le monde en parle, mais perſonne n'en a vû.*

Je vous citerois, Madonte, une foule d'autres exemples, ſi je n'avois peur de vous trop fatiguer, & qu'à force de vous parler de l'*amour*, je ne m'attiraſſe vôtre haine.

INSULTE eſt aſſûrement feminin, *une cruelle inſulte*, *une brutale inſulte*. Neanmoins le Dictionnaire de l'Academie Françoiſe veut que ce mot ſoit maſculin, & qu'on diſe, *un cruel inſulte*: mais j'oſe repliquer, ſans bleſſer le reſpect que j'ay pour ce grand ouvrage, ni ſans pretendre

m'ériger en reformateur & en critique, que le mot d'*insulte* est incontestablement feminin, & que non-seulement c'est ainsi que M. de Vaugelas, M. Menage, & l'Auteur des reflections sur l'état present de nôtre Langue, l'ont décidé, mais même que c'est ainsi que parlent aujourd'hui nos plus celebres Ecrivains. Exemple, le fameux Pere Bouhours a dit dans ses remarques au chapitre d'humeur, *je ne suis pas d'humeur à souffrir une telle insulte.* Je pourrois, Madame, vous en raporter mille autres exemples, si je n'avois peur de trop grossir ce volume.

DUPE doit être toujours feminin, & encore-qu'on parle d'un homme, il faut dire *la dupe* & non *le dupe*, si

ſi l'on ne veut point paſſer dans le monde pour ce que ce terme ſignifie. M. de la Rochefoucaud a écrit dans ſes maximes : quand on eſt amoureux d'une niaiſe, l'eſprit eſt la *dupe* du cœur ; & un excellent Poëte a dit en parlant du jeu :

D'ordinaire un joüeur que ſon ardeur occupe,

Bienque l'eſprit ſoit fin, bien que le cœur ſoit bon,

Commence par être une dupe.

Et finit par être un fripon.

SENTINELLE. Comme on dit au feminin *une hautecontre*, *une baſſecontre*, ſoit qu'on parle d'une partie en muſique, ou du Muſicien qui la chante, de-même on dit *une ſentinelle*, & non pas *un ſentinelle*, ſoit qu'on parle de la

fonction, ou du soldat qui la fait : de la fonction ; comme, *faire bonne sentinelle* ; & du soldat ; par exemple, M. de Balzac a dit : *un espion qui donne des avis, ne rend pas d'avantage qu'une sentinelle qui ne dit mot.* Il n'a point dit au masculin, *un sentinelle*, à-cause que la personne prend icy le genre de l'action.

Aristipe, discours 5.

CVEILLIER étoit anciennement masculin, comme sont les mots de pareille terminaison, *oreillier*, *chandelier*, *&c.* mais depuis assez long temps ce terme est devenu feminin, & il faut dire *une cueillier*, & non-pas *un cueillier*. M. Maynard a dit parlant d'un dissipateur ;

Et pour payer le pain qu'il mange,

Tous ses plats, toutes ses cueilliers

Retournement ſur le Pont-au-Change.

Cecy me fait ſouvenir qu'un jour le Roi Henri IIII. qui étoit gaſcon, dit *un cueillier d'argent*, au lieu de dire *une cueillier*, & voyant que ſes Courtiſans ſe regardoient les uns les autres, il conſulta M. de Malherbe qui étoit preſent. Le mot de *cueillier*, lui dit M. de Malherbe, eſt ſi bien feminin, qu'il ne ſauroit ceſſer de l'être à moins que vôtre Majeſté n'ordonne par un Edit qu'il ne ſera plus que maſculin, & qu'on ſera obligé de le faire de ce genre ſur peine de la vie. Alors ce Prince qui aimoit tendrement M. de Malherbe, lui témoigna par un ſoûrire qu'il lui avoit fait plaiſir. Auſſi M. de Malherbe poſſedoit des qualitez qui meri-

toient bien l'amitié de ce grand Roy, auprés de qui il fut introduit par M. le Cardinal du Perron aprés son mariage avec la fille de M. de Coriolis, Preſident au Mortier au Parlement de Provence.

CALECHE eſt aſſûrement feminin. *Une caleche*, dit un galant Auteur, *eſt une introduction fort commode : tantôt il s'y rompt une roüe, tantôt on s'eſtropie un bras ; & tout ce qu'on peut faire, c'eſt de penſer deux ou trois fois le jour à la meilleure de ſes amies.* Cependant quelques perſonnes font ce terme maſculin à l'exemple de *Carroſſe*. Il eſt vray que ce dernier mot étoit autrefois feminin. Plus d'un Auteur, & entr'autres Théophile a dit *une Carroſſe* ; mais aujourd'hui il n'eſt point de fameux Ecrivain

qui ne fit tort à ſa réputation, s'il en uſoit de-même, & je puis dire en riant, qu'il lui ſeroit auſſi malaizé d'aller au Temple de la gloire dans *une Carroſſe*, qu'il eſt dificile d'aller en Paradis par cette voiture.

COULEUVRE eſt feminin, témoin M. de Malherbe qui a dit:

Que tes conquêtes n'écraſent
la couleuvre *de Milan.*

VIPERE. Comme c'eſt un inſecte de la même eſpece que la *couleuvre*, auſſi ſon nom eſt du même genre. On ne dit point au maſculin *du vipere*, mais au feminin *de la vipere*; & bienqu'autrefois ce mot fut maſculin, il n'y a plus que les Saltinbanques qui diſent, qu'il entre *du vipere* dans leurs preſervatifs.

PANTHERE eſt feminin;

& comme ce mot vous eſt peut-être inconnu, je vous diray, Madonte, que c'eſt le nom d'un animal ſemblable au Léopard, & cruel juſques à l'excés. Les Naturaliſtes raportent diverſes choſes de ſes cruautez, mais c'eſt bien-aſſés que je parle icy quelquefois des vôtres, ſans que je m'amuſe à décrire celles de la Panthere.

ROCAMBOLE, qui eſt le nom d'une eſpece de petit ail, eſt feminin, quoy qu'il y ait des gens qui le font de l'autre genre. Un Auteur moderne, pour dire que le crime aſſaiſonne l'amour, & que l'abſence le guerit, dit plaiſamment: *le crime eſt la rocambole de l'amour, & l'abſence en eſt le quinquina.*

Oeuvres COMETTE. M. de Balzac a fait ce mot tantôt

d'un genre & tantôt d'un autre. Il l'a fait maſculin en diſant : *le Peuple n'aime que les prodiges : les Comettes ſont plus regardez que le Soleil* ; & il l'a fait feminin lors qu'il a dit : *la Cometre de dernierement ne fut pas ſi redoutée.* Neanmoins ce mot n'eſt-plus aujourd'hui que feminin, ſelon nos meilleurs Ecrivains ; & il n'y a que le peuple, & même la lie du peuple qui le faſſe encore de l'autre genre : de-ſorte que dire *un Cometre* pour *une Cometre*, c'eſt exprimer une choſe relevée par un terme bas.

diverſes. diſc. 4. Lettre.

EQUIVOQUE eſt du genre feminin. Vn fameux Grammairien à qui nôtre Langue doit la plus grande partie de ſa politeſſe, aprés nous avoir aſſuré dans ſes remarques ſur la Langue Françoiſe, que

ce mot est feminin ; a oublié sa propre decision en le faisant masculin dans le même livre au chapitre d'*exact*, où il dit : *encore-que les Equivoques soient frequens en nôtre Langue, &c.* au lieu de dire, *frequentes*. Cela nous fait voir, Madonte, que les Grammairiens ont besoin d'avoir bonne memoire, aussi-bien que les menteurs.

EPITAPHE. Quoique M. de Vaugelas & M. Menage ayent soûtenu que ce mot est de deux genres, neanmoins nos Auteurs les plus modernes ne le font que feminin, bien-qu'*épithalame* (qui signifie un petit poëme sur le mariage) soit masculin.

Ces deux mots, Madonte, me font souvenir d'une chose fort-plaisante qui vous servira de delassement en cette ma-

tiere.

riere fatigante & ſerieuſe. C'eſt qu'un certain homme dit un jour qu'en paſſant par le cimetiere de Saint Innocent il avoit vû de belles epithalames, au-lieu de dire *epitaphes*; mais comme il vid qu'on rioit de ce mot, voilà bien dequoi rire, reprit il; Ne ſay-je pas que les inſcriptions des tombeaux ſont nommées en François epithalames, & en Latin, epitheres? C'eſt-là à-peu-prés la même ſimplicité d'une de nos Dames, qui parlant de l'obſcurité de ſa chambre, pour dire qu'elle étoit lugubre; diſoit qu'elle étoit lubrique.

ANAGRAMME. Ce mot eſt inconteſtablement feminin, & ſignifie un nom propre qu'on retourne en changeant les lettres de place, & auquel on tache de trouver un ſens. Par

exemple, en tournant le nom de Mademoiselle de Martinozi, qui depuis fut mariée à Monsieur le Prince de Conti, on trouva *Mari Conti* sans ajoûter ni retrancher une lettre, & ainsi ce fut plutôt son horoscope que son anagramme: & en tournant le nom de M. le Chancelier par la bouche duquel le Roy parle dans les lettres de grace, & en d'autres occasions, on trouva tout juste dans son nom *Loüis de Bouchetat*, c'est *la bouche du Roy*. Mais après tout, pourquoy se tourmenter pour trouver des mots dans des mots? C'est-là une application où il y a beaucoup de peine & peu de gloire: elle est semblable à celle des araignées qui travaillent plusieurs jours à faire une tissure pour prendre

des mouches, & elle n'eſt pas moins puerile & infructueuſe que celle de cet extravagant qui s'amuſa à écrire un vers d'Homere ſur un grain de millet, & le premier livre de ſon Iliade dans une coquille de noix. Il me ſemble qu'il faut avoir l'eſprit renverſé pour s'amuſer à renverſer des noms, & qu'on peut juſtement appliquer aux faiſeurs d'anagrammes ce paſſage Latin que je traduis: *Il eſt honteux de travailler à des bagatelles difficiles.* D'ailleurs pour une anagramme heureuſe, il y en a cent deteſtables. On me diſoit dernierement qu'un homme de Marſeille, ayant paſſé trois jours à rever comment il feroit l'anagramme d'un de ſes amis, nommé *Ceſar l'Empereur*, ne

Turpe eſt difficiles habere nugas.

pût trouver autre chose que l'*Empereur Cesar*. La raison & le bon sens ont bien de la peine à se rencontrer dans l'anagramme ; & je ne m'étonne point si M. Colletet s'est récrié sur cette sorte d'amusement ;

J'aimerois mieux tirer l'oison,
Et-même tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une anagrãme ;

& M. Melin de Saint-Genais dit à un de ses amis :

Un jour en tournant vôtre nom,
Ie fis servir plus d'une lettre
A mon sujet, & d'autres non :
Toutes n'y voulurent pas être,
Mais neanmoins pour les y mettre,
Ie le tournay comme un fagot.
Helas, que le travail est sot,
Quand le bon sens n'est pas le maître !

Enfin un faiſeur d'anagrammes n'eſt-quelquefois pas moins impertinent qu'un faiſeur de *rébus*. J'en connois un qui, dégouté de ſa maîtreſſe, ſe creuſa longtems la cervelle pour faire ce beau rébus : G. A. C. O. B. I. A. L. Cela veut dire en prononçant ces lettres diſtinctement l'une aprés l'autre ; *j'ay aſſez obeï à elle.* Mais aprés tout, quel amuſement ! ou plutôt quelle folie !

Voici, Madonte, quelques autres mots qui ſont maſculins en une ſignification, & feminins en une autre.

Le mot d'EXEMPLE eſt maſculin quand il veut dire un exemple qu'on cite, comme celui que je vais raporter de M. Chapelain où il fait ce terme maſculin ;

Et j'aime mieux les grans exemples.

D'amour & de fidelité;
& il est feminin en parlant de ces modeles d'écriture qu'on vous faisoit autresfois pour vous apprendre à écrire, car alors il faut dire, *des exemples belles & bien peintes*, & non-pas au masculin *des exemples beaux & bien peints*. Desorte que si au-lieu de dire, *que vous écriviez de belles exemples*, je disois que *vous écriviez de beaux exemples*, on croiroit que vous faisiez des recuëils sur les vies des hommes illustres, ou sur vos admirables actions.

SATIRE est masculin quand il signifie un de ces monstres que Saint Paul, Sylla, & plusieurs autres ont vû dans des forêts; & en cette signification dire *une satire* pour *un sa-*

tire; c'eſt un monſtre en toute maniere: Mais ce mot eſt feminin quand il ſignifie un diſcours ou un écrit ſatirique, & alors il faut dire *une ſatire*. Dans la créance que j'avois que perſonne n'ignoroit cette difference de genre, je n'aurois point fait cette remarque, ſi je ne me fuſſe ſouvenu qu'étant à Paris, un demi-ſavant me dit un jour, qu'il venoit de voir *un ſatire* de M. Dépreaux. Dabord je crûs que M. Dépreaux tenoit dans ſon logis un ſatire, comme on tient quelquefois dans les maiſons des Guenons, des Ours, & d'autres animaux étrangers. De-ſorte que ce mot a deux diferentes ſignifications ſelon ſes divers genres; & pour prendre l'une pour l'autre il faudroit être auſſi ſimple que cette Dame qui liſant au commence-

ment de la Comedie du Cid : *la scéne est à Madrid*, voilà une riviere (s'écria-t'elle) qui fait bien du chemin, prenant le mot de *Scéne*, qui signifie le lieu où se passe l'action du théatre, pour la *Seine* qui coule au milieu de Paris.

ECCO est masculin quand il veut dire le son qu'un concavité repercute. Par exemple, l'Auteur des essais de morale, dit : *la mort est le fidelle ecco de la vie ; & quand on a vécu en Pharaon, on ne meurt pas en Moyse* ; mais ce mot est feminin quand il signifie cette Nimphe qui, ne pouvant être aimée de Narcisse, fut changée en rocher, & ne lui resta que la voix.

Et l'amoureuse ecco *dans ses grotes secrettes*
Ne redit-elle pas les airs de vos musettes,

dit M. Godeau. *Poëſies.*

TROMPETE eſt maſculin, & il faut dire *un trompete* pour ſignifier la perſonne, mais il eſt feminin, & l'on dit *une trompete* pour ſignifier l'inſtrument. J'ajoûteray ici par occaſion, que *trompe* pour *trompete*, n'eſt plus reçû que lors qu'on dit *à ſon de trompe*. hors ce cas-là, ou en terme de chaſſe, le mot de *trompe* eſt ſi monſtrüeux, qu'on ne veut plus le ſoufrir que pour la *trompe* d'un Elefan.

TRIOMPHE eſt du genre maſculin lorſqu'on parle du *triomphe* d'un Conquerant, & il ſemble que ce mot ſoit alors trop glorieux pour prendre d'autre genre que le plus noble, mais il eſt feminin en termes de jeu de cartes, où il faut dire, *joüer une triomphe*, & non-pas

un triomphe au masculin, comme on parle dans quelques Provinces, car *joüer un triomphe* ne peut signifier autre chose que joüer une entrée solemnelle aprés une victoire ; & ce seroit là un jeu auquel il n'y auroit en Europe que nôtre seul Monarque qui pût joüer sans perdre.

CREME est masculin, quand il signifie le *Saint Créme*. Neanmoins je m'aperçûs l'autre jour (& c'est ce qui a donné lieu à cette remarque) qu'un Historien s'est émancipé de dire : *on ondoya ce jeune Prince, & quelques jours aprés on lui donna la Créme.* Pour moy, dés que je lûs ces paroles, je crûs qu'on lui avoit donné de la boüillie, mais on doit faire ce mot feminin quand il signifie *une Créme de lait*, car un cuisinier

ſurprendroit fort ſon maître, s'il lui diſoit qu'il veut lui faire manger *un bon créme*. Cecy me fait ſouvenir de Monſieur le Comte de Marſan, qui dinant en cette ville ches M. le Preſident De *** & voyant de la créme qui n'étoit pas de ſon goût, il demanda ce que c'étoit. Le Maître d'Hôtel lui dit que c'étoit de la créme foëtée; on a eu raiſon dé la foëter (répliqua t'il en riant,) car elle eſt trés-méchante.

VAGUE en Signification des *eſpaces de l'air*, eſt aujourd'hui maſculin, bien-qu'autrefois il ait varié pour le genre, étant tantôt du maſculin, & tantôt du feminin. M. d'Andilly n'a eu garde de s'y tromper en diſant :

Voir le iour s'allumer dans Veri-
le vague *des airs*, tez
chrét.

mais ce mot a toujours été feminin quand il veut dire *flot* d'un fleuve ou de la mer, comme s'en est servi le Cardinal du Perron :

Traduct. de l'Eneïde.

S'approchant de la mer dont la vague *bruyante*, *&c.*

Ce terme en ce sens n'a changé de genre, & je puis dire qu'il a toujours été constant, quoiqu'il signifie un element qui ne l'est jamais.

OEUVRE signifiant un livre ou un autre ouvrage d'esprit, est ordinairement masculin au singulier, quoiqu'il soit feminin au plurier, je dis ordinairement, car, malgré le sentiment de M. de Vaugelas, ce mot peut aussi être feminin au singulier. M. Dépreaux l'a fait de l'un & de l'autre genre. Il l'a fait masculin en disant :

Quand le bon Patelin met sat. 9.
un œuvre *en lumiere*,
Chaque lecteur dabord lui
devient un liniere;

& il l'a fait feminin en diſant par ironie de la *pucelle* de M. Chapelain;

La pucelle eſt encore une sat. 3.
œuvre *bien galante*;

Mais quand ce mot ſignifie *action*, il eſt feminin; comme *faire une ſainte œuvre*. Il y a neanmoins des gens polis qui ſoutiennent que ce mot eſt maſculin aprés ſon adjectif, & feminin devant, & qu'il faut dire *un ſaint œuvre*, & *une œuvre ſi ſainte*. Il eſt vrai que lors qu'il ſignifie *la pierre philoſophale*, il eſt inconteſtablement maſculin. Par exemple, M. d'Ouvile parlant d'un homme qui s'étoit ruiné dans cette ſorte de chimie, dit plaiſamment, *à force*

de travailler au grand œuvre, il eſt devenu petit ouvrier. Il faut auſſi dire au figuré *le grand œuvre de notre ſalut*:

ENFANT eſt m. maſculin quand on parle d'un garçon, comme, *c'eſt un joli enfant* & feminin lors qu'il s'agit d'une fille, *C'eſt une extrême méchanceté*, dit M. de Voiture, *de ſe moquer de cette pauvre enfant.* Lett. 57.

Je ne devrois point, Madonte, ajoûter ici que *greffe* eſt maſculin en parlant d'un grefe de juſtice, & feminin en matiere d'enter les arbres; que *voile* doit être maſculin quand il veut dire une couverture de tête, & feminin lors qu'il ſe prend pour la voile d'un navire; que *pourpre* eſt du genre maſculin en ſignifiant ces taches de ſang que la fièvre maligne fait pouſſer, & fe-

minin quand il veut dire un drap de pourpre ou d'écarlate; que *hâle* eſt maſculin en parlant du hâle que le Soleil imprime, & feminin quand il veut dire la hale où l'on va pour la proviſion, car je crois que perſonne n'ignore cela, mais je conclus qu'on doit bien ſe garder de donner aux mots des genres qui ne leur conviennent point, & de confondre les maſculins avec les feminins. Ce ſont là des fautes inſuportables qu'on appelle dans l'Ecole, ſolecifmes. Cependant nous avons vû de nos celebres Auteurs..... mais il vaut mieux que je vous le diſe en vers,

Nous avons vû le Sieur Cretin Chãt
Faire le POISON feminin ; *royal.*
Nous avons vû le grand Corneille
Dont la veine fut ſans pareille,

Tragedie d'Othon.

Dire improprement (à mon gré,)
Et Pison ne fera qu'VN IDOLE SACRE',
Au lieu de dire avec Malherbe,

Ode.

VNE IDOLE ornée & superbe.
Mais ce Malherbe si fameux
A fait un solecisme affreux
En ce vers qu'il mit en lumiere;

Stances.

Que d'hommes fortunez en leur AGE PREMIERE:
Il est vray qu'en se retractant,

Ode.

Il dit, cet AGE REBUTANT.
Qui sait sur quoi Ronsard se fonde,
De dire VNE' ABIME PROFONDE?

Ode au Chancelier de l'hôpital

Nicod en cela le confond,
Car il dit, ABIME PROFOND. a
Voiture, au raport de Menage, b

A

A pesché contre le langage, sor.
En disant L'AVTOMNE b ob-
PASSE, c ser-
Mais Balzac, qui s'est sur- vat.
passé c Let-
Pour la phrase & pour la tre.
pensée,
Dit fort-bien, L'AVTOMNE d Le
PASSE'E d Prin-
Pourquoi Scaron (dira quel- ce.
qu'un)
[redacted]VNE theorbe, & non- e Hi-
pas VN? e stoire
Et pourquoi Bertaud ose dire, de
Toy petite Remore, arrête Man-
MA NAVIRE? f tigni.
Théophile, assés bon rimeur, f Ele-
A dit parlant d'un gros Sei- gie.
gneur,
Du bruit de SA CARROSSE g Sta-
importune le Louvre; g ces.
Et dans un ode je découvre
Que Marot s'est fort mécomté,

Lorsqu'il a dit VNE COMITE. h
Il imite en cela Jodele
Qui fait un EVECHE femelle, i
Et Nicod dont le Calepin
A fait MENSONGE feminin. k
Paquier, qui fit un commentaire
Des fautes contre la Grãmaire,
Contre la grammaire a péché
En disant SA GRANDE DVCHE.
Belleau dit: VN LONG EPIGRAME;
Colletet, VN BEL ANAGRAME;
Mais tous ces grans Auteurs, helas,
Ie les renvoye à Vangelas,
Au Pere de Bouhours, à Menage,
Souverains Iuges du langage,
Car enfin, pour quelles raisons
Changer de genre à tant de noms?
Qu'il seroit beau nous oüir dire,

h Sur la mort M. de Roberret.

i Stãces.

k Trté. sur de la Langue Frãç.

l Recherches.

Vn doux orange, une poncire,
Vn grand delice, un lourd
erreur,
Vn dot, un image trompeur,
Vn bon horloge, un écritoire,
Vn noir ebene, un blanc
yvoire,
Vn triste epithaphe au de-
cez.
Mais, Madonte, c'en eſt
aſſez;
Et ſi l'épitaphe renferme
De nos jours le funeſte terme,
Auſſi ce mot doit être enfin
De ce long chapitre la fin.

REFLECTIONS SUR QUELQUES MOTS.

s'eriger en sot, s'eriger en ridicule.

C'Est ainsi, Madonte, que bien des gens parlent aujourd'hui, mais ce n'est pas ainsi qu'ils devroient parler. Le terme d'*eriger* ne signifie autre chose que *hausser* ou *élever*, comme le marque le mot latin d'où il est derivé. De là vient qu'on dit, *eriger une terre en Marquisat, s'eriger en Souverain, s'eriger en maître*, parce qu'on parle d'une élevation :

Ces lapins de garenne eriger *nos Clapiers*,

Les bons pigeons cachoient en ſa-[illegible] ſages, &c.

dit M. Dépreaux ; mais il me ſemble qu'il faut être bien ſot & bien ridicule pour dire *s'ériger en ſot & en ridicule*, au lieu de dire *degenerer en ridicule*, *tourner quelqu'un en ſot & en ridicule*.

Je ne voudrois pas même dire *s'ériger en facheux*, comme a parlé un de nos Auteurs : *Je m'érigerois en facheux*, dit il, *ſi mon zele ne me coûtoit une bonne fortune* ; néanmoins *s'ériger en bienfaiteur*, quoique M. S**** ait parlé de la ſorte, car à l'égard du ſens, par le premier mot de cette phraſe on s'éleve, & par les autres on tombe tout d'un coup. *Hiſtoire du Prince de Condé*

Ceci me fait ſouvenir de ceux qui diſent *tomber à*

Cette expreſſion eſt impropre, puiſqu'on ne ſauroit tomber en haut. J'aurois dit qu'elle eſt ridicule, ſi le fameux M. de Racan ne s'en étoit ſervi.

Ode au Duc de Belle garde.

Déja Mars apprêtoit les ſpectacles tragiques
Par qui l'on voit tomber les Empires à bas.

Il me ſemble qu'il faut ſeulement dire *tomber* ou *mettre à bas*, comme a parlé M. de Segrais;

Ode à M. Chapelain.

Par qui ce grand Heros à mis l'Eſpagne à bas.

Il y a quelques jours que liſant les ſatires d'un celebre Poëte Latin, je pris garde qu'il dit qu'*Agripine fit deſcendre ſon mari dans le Ciel.* Je ne pûs croire autre choſe ſinon qu'il le diſoit en riant, car autrement en quel endroit élevé auroit pû être ce mari pour deſcendre

Juvenal.

dans le Ciel ? S'il y avoit un secret pour descendre en haut, il s'en trouveroit quelqu'autre pour monter en bas.

Je ne say, Madame, comment ma plume m'a emporté insensiblement jusqu'à censurer des Auteurs si aprouvez ; & je dois craindre que vous ne me disiez par derision les mêmes paroles qui sont à la tête de ce chapitre, *que je m'erige en sot & en ridicule.*

A regorger ; pour dire *en grande quantité*, & autres semblables expressions.

IL *me fit des honnêtetez à regorger*, dit un Auteur moderne, & Moliere fait parler son Misantrope de cette sorte :

vos mussettes,

Ce n'est plus un honneur que de se voir loüer :
D'éloges on regorge; on les jette à la tête,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazete.

Que dites-vous, Madonte, de ce mot *regorger*? N'est-il pas vrai qu'il infecte une imagination delicate? On sent-même quelque peine à oüir dire qu'un Fleuve se *dégorge* dans la mer, & son *dégorgement* ne choque pas moins l'oreille, que son murmure la flate.

Il y a encore quelques semblables expressions figurées qui blessent la bien-seance du discours. Je me souviens qu'une Dame me disoit en parlant de sa belle-sœur, *je viens de lui vomir cent injures & cent reproches.* Le mot de *vomir* presenta

senta à mon esprit un objet si dégoûtant, que j'eusse mieux aimé que cette Dame m'eût dit toutes les injures qu'elle avoit dites à sa belle-sœur, que de se servir de ce terme. Neanmoins cette maniere de parler étoit reçûë des Latins; & même elle l'a été de nos Auteurs François. M. Mainard n'a pas fait dificulté de s'en servir en parlant d'un impie satirique;

Il déchiroit Rois, Potentats,
Et s'il n'a point contre Dieu même
Vomi *quelque horrible blasphême,*
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

Bienque le mot de *cracher* soit moins vilain que celui de *vomir*, je fus sur le poinct de quiter la lecture du *Pastor Fi-* *Bacio* *do* quand j'y trouvay que Mir- *sputa*

eil *crachoit un baiſer*; & je fus rebuté d'une Paraphraſe de M. de Malherbe lors que j'y lûs :

Pſe. 128. *Le mépris effronté que ces Bourreaux me* crachent.

Un plus hardi que moi diroit que M. de Voiture a commencé une lettre par une expreſſion figurée encore plus ſale : *enfin*, dit-il, *l'apoſtume a crevé. Mademoiſelle De * * * n'a pû retenir davantage ſon reſſentiment*, aulieu de dire par une metaphore plus honnête ; *enfin l'orage a éclaté*, mais pour moi, je ne condamne rien en un homme qui s'eſt attiré l'aprobation & l'amitié des plus illuſtres perſonnes du Royaume, & qui nous a découvert une route pleine de charmes dans la maniere de faire les lettres.

Mille gens ont plaiſanté ſur

une nouvelle elegie où un amant parle de cette ſorte :

L'abſence eſt bien-ſouvent l'emplâtre de l'amour, pour dire, *le remede*. On pardonneroit le mot d'*emplâtre* à un Chirurgien, mais non pas à un amant.

Enfin M. de Balzac, qui abhorroit les indecences du diſcours, a repris M. de Malherbe de ce que pour exprimer un indigne favori, il l'a appellé *excrement de la terre*. Le mot d'*excrement*, (dit M. de Balzac) eſt de mauvaiſe odeur en ſa ſignification la plus honnête.

Socrate Chrétien.

Toutes ces ſortes d'expreſſions figurées ſont contraires à cette maxime que les metaphores doivent être tirées des images les plus nobles ; & elles nous ſont défenduës par un Ancien Grec qui nous aſſure

qu'on ne peut pas dire honnêtement ce qu'on ne peut pas faire honnêtement. Elles donnent une vilaine idée, & sont capables d'exciter des défaillances aux naturels les moins delicats. On me contoit dernierement que Monsieur de Bautru à qui l'on disoit de semblables mots vilains & infects, dit plaisamment à celui qui lui parloit ; quand vous voudrez user de ces termes, faites-moi porter un bassin, afin que si le mal de cœur me prend, je ne salisse pas mes habits. Gardez-vous donc bien, Madonte, de vous servir jamais de ces façons de parler, car vous feriez soûlever le cœur aux gens même à qui vous le blessez.

Rendre ſes complimens.

J'Avouë qu'il faut dire *rendre un hommage*, comme a parlé M. de la Rochefoucaud, *l'hipocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu*, mais, Madame je ne puis convenir qu'il faille dire, *rendre ſes complimens*, quoyqu'une de nos plumes les plus delicates ait mis dans une hiſtoriette: *Ce prince ce ſeroit reproché comme un crime, de n'aller pas rendre ſes complimens à Cléonice.* Cet Auteur devoit ajoûter pour gâter toutafait cette phraſe, *& de ne lui pas faire ſes devoirs*, car l'une & l'autre de ces expreſſions eſt également vicieuſe. Il faut dire *rendre ſes devoirs & faire ſes complimens.* *Reflections moralles.*

Ce dernier mot de *compli-*

ment me fait venir la pensée de remarquer ici par occasion trois ou quatre fautes que commettent la plûpart des complimenteurs. L'une que pour vouloir faire leurs complimens fort civils, ils les font ridicules, & entassent une foule de mots respectueux qui rendent un discours embroüillé & impertinent. Voyez comme Moliere s'en joüe par ce compliment que le Bourgeois-gentilhomme fait à Dorimene: *Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayiez la bonté de m'accorder la grace de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de vôtre presence.* Jamais paroles n'ont dit moins de choses que celles-là, & jamais civilité ne fut si incivile, car

c'eſt ſe moquer des gens que de leur parler de la ſorte. M. de Balzac s'eſt-ri d'un Confeſſeur qui avoit coûtume de dire, *du tems que j'avois l'honneur de ſervir le Roi en ſa conſcience*, à cauſe que le mot de *ſervir* eſt trop bas pour un miniſtere ſi relevé. Je me ſouviens qu'un gentilhomme de nôtre Ville, faiſant ſes complimens à feu M. le Duc de Mercœur ſur la mort de Madame ſa femme, *je viens, Monſeigneur*, lui dit-il, *vous marquer la part que je prens en la perte qu'il vous a plû de faire.* Aoüez, Madame, que ce compliment eſt encore plus pitoyable que l'occaſion pour laquelle il étoit fait.

Socratem Chrétien.

D'autres, pouſſez de zele & de tranſport, ne font que des complimens outrez, & portent leurs proteſtations juſques à

l'extravagance. Ceci me fait ſouvenir d'Arlequin qui exagerant à ſon maître l'ardeur qu'il avoit à le ſervir, *je voudrois*, lui dit-il, *qu'on vous donnât d'un bâton afin de vous témoigner ce que je ferois pour vous.*

C'eſt encore une faute aux complimens d'y faire entrer certaines expreſſions populaires & trop rebatuës ; comme, *cela vous plait à dire : je vous demande excuſe : vous-vous moquez de moi.* Ces manieres de parler ſont preſentement ridicules ; & quelquefois en diſant à une perſonne, *vous-vous moquez de moi*, on dit plus vray qu'on ne penſe.

Une autre faute que commettent les complimenteurs, c'eſt d'en aſſaſſiner tout le monde, de revenir inceſſamment

à la charge ſur le moindre mot qu'on répond, & de faire en tous lieux & à tous propos de douces proteſtations, ſans conſiderer que la douceur dégoûte de telle ſorte, que même l'aigreur plait quelquefois davantage. Un Siamois étant à Paris, avoit quelque raiſon de dire que les François font des complimens juſques au paſſage d'une porte, & qu'ils reculent quand ils veulent avancer : & M Scaron dit dans une lettre : *ſitôt qu'on me fait des complimens, je me mets à pleurer, car ils ſont mon averſion, comme les ſerpens & les crapaux ſont celle de tout le monde.*

Pour moy, Madonte, je les abhorre de telle ſorte, que ſi pour m'engager à vous en faire quelqu'un, vous-vous aviſiez de donner quelques loüanges

à ces remarques, que croyez-vous que je vous répondisse ?

Tous mon compliment le voicy :
Belle Madonte, grammercy.

Service.

LES fautes que j'entends faire tous les jours sur ce mot, m'engagent à vous dire que puisque le mot de *service* supose celui de *serviteur*, on ne doit l'employer qu'en parlant des services qu'on rend à autruy, car pour ceux qu'on demande ou qu'on reçoit, il faut les appeller *bienfaits*, *assistances*, *grace*, *faveurs*, *bontez*, *offices*; & ce seroit une indecence de dire, *le service que j'ay reçû de vous : j'ay un service à vous demander : je vous prie de me rendre ce ser-*

vice. Quelque vain que fut M. de Balzac, il écrivit à M. Conrart : *Ie vous prie de me rendre cet office auprés de vôtre ami.*

Comme auſſi, quand on eſt inferieur à la perſonne à qui l'on parle, c'eſt une incivilité de lui dire, *faite-moy cette amitié.* Ce terme ne peut être dit que par une perſonne ſuperieure, comme s'en ſervit M. le Prince de Guimené en parlant au Marquis de Jerzay, car ayant appris qu'il s'étoit oublié juſques à écrire un billet d'amour à la Reine-Mere, ce Prince lui dit un jour en plaiſantant : Monſieur le Marquis, quand vous écrirez à la Reine, *faites-moy l'amitié* de lui offrir mes reſpects.

Rapporté par M. Menage.

C'eſt encore une incivilité de loüer les perſonnes par des endroits oppoſez à ceux des

gens à qui l'on parle; comme de loüer un teint fin & délicat devant une Dame qui a le teint grossier ou couperosé, ou de loüer une taille droite devant une personne qui est voutée. Ces sortes de loüanges representent par contrecoup en ceux qu'on loüe, les défauts de ceux à qui l'on parle.

C'est aussi une autre indecence à laquelle bien des gens ne prennent pas garde, de donner à des personnes absentes de ces loüanges exclusives qui ôtent aux uns ce qu'elles donnent aux autres; comme, de dire à un homme d'esprit en parlant d'un autre, *C'est l'homme de la Ville qui a le plus d'esprit*, n'est-ce pas dire à celui à qui l'on parle, qu'il a donc moins d'esprit que celui-là, quoiqu'il en ait au-

tant, ou d'avantage?

Comme je ne traite icy que du Langage, je ne parleray point de l'incivilité de ces perſonnes qui, de crainte de perdre leurs penſées, coupent les autres au milieu de leurs diſcours. Je les renvoye à M. de la Caſe qui leur apprendra qu'interrompre les gens quand ils parlent, c'eſt jetter des pierres en un chemin pour faire broncher les paſſans; mais, pour ne pas ſortir de mon rôle, je vous diray, Madame, qu'il y a des mots qui ſont civils pour un inferieur, & incivils pour une perſonne ſuperieure. Par exemple, un inferieur ne doit pas dire, *l'avantage que j'ay de vous connoître.* J'obſerve en cette façon de parler deux manquemens de reſpect, car, *Conſumi*

aulieu de l'*avantage*, il faut dire l'*honneur*, & au lieu de *vous connoître*, il faut dire, *d'être connu de vous*. Desorte qu'en s'adressant à une personne qui est au dessus de celle qui parle, il faut dire, *l'honneur que j'ay d'être connû de vous*. Il ne faut pas non-plus dire, *j'auray le bien de vous voir : j'ay pour vous beaucoup de consideration* : Cela est un peu trop familier pour un inferieur, mais, *l'auray l'honneur de vous voir* : *j'ay pour vous beaucoup de respect*, ni même, *vôtre serviteur bien humble*, mais *vôtre tres-humble serviteur*. Enfin on ne sauroit user de termes trop soûmis envers les personnes superieures, car autrement on s'expose à la risée des gens, & même à des mortifications. J'ai appris que feu M. de Sain-

tot, étant avec M. Molé, Premier Preſident au Parlement de Paris, s'émancipa de lui dire ſur une petite conteſtation, *Monſieur, que voulez-vous parier?* Alors M. Molé, prenant la gravité de ſon caractere, *Saintot*, lui dit-il, *ſachez que la Cour ne parie point.*

Iamais.

N'Eſt-il pas vrai, Madonte, que le mot de *jamais* ſemble nous exclurre pour toûjours de toutes choſes? Cependant il nous fait voir qu'il ne faut deſeſperer de rien, car bienqu'il ne ſemble deſtiné qu'à ôter l'eſperance à tout le monde, il peut auſſi la donner.

Comme ce mot de *jamais*, quand il eſt avec la negative *ne*, ſignifie *en nul tems*, lors qu'il n'a point de negative, il prend un ſens oppoſé, & ſignifie *quelque iour*. Par exemple, on vous diſant ſans cette negative, *ſi je puis jamais vous plaire, helas, que je ſeray heureux*, je veux dire, ſi je puis vous plaire quelque jour, mais ſi en mettant la negative, je vous diſois, *ſi ie ne puis iamais vous plaire*, j'aurois raiſon d'ajoûter, *helas, que ie ſeray miſerable!*

Avant, devant.

J'Affecte, Madonte, autant que je le puis, de ne faire en ce livre que des remarques nouvelles, & je ne traite point de celles que M. de Vaugelas

&

& M. Menage ont touchées, mais je ne parle de celle-cy que parce qu'ils en ont parlé.

Ils ont fort-bien decidé que le terme *avant que* eſt plus de la Cour & plus en uſage que celui de *devant que*, & qu'il eſt bien mieux de dire, *avant que de mourir*, que *devant que de mourir*, mais ils ont violé leurs propres regles dans les mêmes livres où ils les ont faites, & ſe ſont égarez en redreſſant les autres, car M. de Vaugelas a dit : *devant que l'uſage ait établi cette façon de parler*, & M. Menage : *Monſieur de Vaugelas me faiſoit l'honneur de me communiquer ſes remarques devant que de les envoyer à ſon Imprimeur*, au lieu de dire ſelon leurs propres deciſions, *avant que*, &c.

Re-marques. Obſerv.

D'ailleurs ils ont oublié de

remarquer qu'on ne doit point se servir du mot *devant* en signification de *premier*, quand il est suivi du nom d'une personne, mais qu'alors on doit se servir du mot *avant*.

Par exemple, si quelqu'un a été le premier à lire un livre nouveau, & que je ne l'aye lû qu'aprés lui, je diray fort-bien, *il a lû ce livre avant moi*, & non *devant moi*, car comme *devant* signifie *en presence de quelqu'un*, si je disois, *il a lû ce livre devant moi*, cela ne s'entendroit point qu'il l'a lû premier que moi, mais en ma presance. C'est dans cette derniere signification que s'en est

theophil. ode. servi un de nos Poëtes en s'adressant à Cloris:

Le plus audacieux courage.
Devant *vous ne fait que trembler:*

Qui voit vôtre charmant visage,
N'est plus capable de parler.

Une autre chose que ces deux celebres Auteurs ont oublié de remarquer (je dis oublié, car ils étoient trop savans pour l'ignorer,) c'est que le mot *avant* ne doit jamais être adjectif, ou pour m'expliquer plus vulgairement, ne doit jamais se prononcer ni s'écrire avec une *S* à la fin, quand-même on parle au plurier. Ainsi il faut dire, *je suis des plus avant dans son amitié*, non-pas *des plus avants*, & qui diroit, *je suis des plus avants dans les bonnes graces de Madame*, diroit une impertinence en deux manieres.

J'ajoûte qu'*avant* veut toûjours être suivi d'un mot avec lequel il se lie; comme *avant*

que de faire cela, mais qu'*auparavant* ne demande rien aprés soy; & qu'ainsi il ne faut point dire, comme parlent plusieurs personnes, *auparavant que de faire cela*, mais *faire cela auparavant*; on dit encore *le jour d'auparavant*, pour dire, le jour precedent. Exemple, un de nos Auteurs a dit en parlant d'un gourmand: lors qu'on vouloit prier à diner „Nicolas Bourbon, il ne faloit „point le prier le *jour d'auparavant*, car cela l'empêchoit de „dormir.

Menagiana.

Sitôt, aussi-tôt.

Bien que ces deux mots soient également en usage, j'y voudrois mettre cette diference quand ils signi-

fient *dabord*, de ne me ſervir de *ſitôt*, que lors qu'il eſt ſuivi de la particule *que*, & je voudrois ne me ſervir d'*auſſitôt*, que quand il n'a point de *que* aprés ſoy, & ne pas dire, *auſſitôt que*, &c.

J'ay ſouvent obſervé que nos Ecrivains les plus purs & les plus exacts en uſent de la ſorte. Ainſi, Madonte, ſi je voulois parler d'une fille qui eût de la beauté & de l'eſprit, c'eſt-à-dire, qui vous reſſemblât, voici comme je voudrois employer ces deux mots dont vous verrez l'un au commencement, & l'autre à la fin de ces vers que je viens de faire pour me ſervir d'exemple :

Sitôt *qu'on voit Philis, Amour*
livre à nôtre ame
Un violent combat plein de
feux & de flame.

Mais lors-que Philis parle, helas, au premier mot
Amour ne combat plus ; il triomphe aussitôt.

Quoy que, par ce que depuis que, peut être.

De orat. l. 3.

LEs *expressions equivoques*, dit Ciceron, *sont les tenebres du discours.* De-sorte qu'on doit s'abstenir des termes qui composent ce titre, lors qu'ils peuvent faire des obscuritez & de doubles sens. Il arrive souvent que les équivoques d'un livre dépaïsent le lecteur, ensorte que venant à chercher le sens d'une phrase, il trouve que l'Auteur a perdu le sien; & bienque la suite du discours les dévelope quelquefois; un Lecteur est

toujours fâché de s'être trompé soy-même & s'être pris pour dupe, car naturellement personne n'aime à méprendre.

Le terme de *quoy que*, peut avoir deux sens : l'un quand il veut dire *encor'que*, comme *quoi que Silvie soit rigoureuse, elle ne laisse pas d'être aimable*; & l'autre sens quand il signifie *quelque chose que, &c.* comme *quoi qu'il coûte, il faut l'aimer*, c'est-à-dire, *quelque chose qu'il coûte, &c.*

Ces deux significations sont souvent confonduës, même par nos meilleurs Ecrivains. Un des plus fameux s'est servi de ce terme avec quelque ambiguité en s'adressant à l'Auteur du poëme de la Magdelaine ;

Et quoi que je veuille tenter
Ma foiblesse & mon impuis-
sance

Y font aussitôt resistance,
Et ne puis non-plus imiter
Tes écrits que ta penitence.

Il semble dabord qu'il vueille dire : *encor'que ie vueille tenter ma foiblesse & mon impuissance*, & non-pas, *quelque chose que ie vueille tenter*. On juge bien par la suite des paroles, que ce terme est pris dans cette derniere signification, mais souvenez-vous, Madonte, de ce que dit un savant Orateur, que c'est aux paroles à faire entendre le sens, & non-pas au sens à faire entendre les paroles.

quintilien.

Vous me direz peut-être que quand le terme *quoi-que* veut dire *encor'que*, ces deux mots sont liez l'un à l'autre par un petit tiret, comme je viens de le marquer, au lieu que quand

quand il signifie *quelque chose que*, ces deux mots sont separez, & qu'ainsi l'on ne peut point se méprendre. A cela je vous répondray que si celui qui lit ne s'y trompe pas (bien qu'on s'y abuse souvent par la vitesse de la lecture,) celui qui écoute & qui ne peut observer par l'oreille la separation de ces deux mots, est embarrassé d'un sens double, & peut donner dans le faux, aussi-bien que dans le veritable.

Par ce que, separé en trois mots, est encore un vice contre la clarté de l'expression, & peut faire aussi une equivoque, comme en ce vers que je lisois l'autre jour dans un recueil de Poësies;

Par ce qu'elle m'écrit mon ame se consolée.

Qui peut deviner si ce *par ce*

que veut dire *à-cauſe qu'elle m'écrit*, ou *par les choſes qu'elle m'écrit*, mais pour éviter le double ſens, il faloit ſeparer de quelque mot *parce* d'avec *que*. De-ſorte que ſi de Poëte a voulû s'en ſervir en la ſignification de *par les choſes qu'elle m'écrit*, il devoit, pour ôter l'équivoque, y entremêler le mot de *tous*, ſi la méſure du vers l'eût pû permettre, & dire, *par tout ce qu'elle m'écrit mon ame eſt conſolée*.

Depuis, pour dire, *depuis ce tems-là* (car *du depuis* ne ſe dit plus,) eſt encore obſcur quand il eſt ſuivi de *que*. Par exemple, dans un livre d'ailleurs excellent Dandelot parle de ceste ſorte : *I'ay ſçû depuis que mon abſence lui cauſoit de grandes inquiétudes*, &c. Ne ſemble-t'il pas qu'il veuille dire, *depuis*

Amours des gens hommes.

le temps que mon absence lui causoit de grandes inquietudes, j'ay sçû, &c. Cependant ce n'est point-là sa pensée, mais cette phrase seroit claire, si l'on avoit separé *depuis* d'avec *que* en disant : *depuis j'ay sçû que mon absence lui causoit de grandes inquietudes.*

Le terme *peut estre* est aussi quelquefois équivoque. Il peut signifier *par hazard*, & alors c'est ce qu'on appelle dans l'Ecole, un adverbe. Je diray par exemple ; *M. Dépreaux dit en raillant qu'il ne sait loüer personne ; cela est PEUT ESTRE plus veritable qu'il ne le pense* ; mais ce terme a une signification bien diferente quand il vient des verbes *pouvoir* & *estre*, & qu'il veut dire *qu'une chose est possible*. Exemple ;

Sa-
tire.

M. Despreaux loüe Moliere en un endroit, & le blame en un autre; cela PEUT ESTRE un effet du changement de son humeur. De-sorte que quand ce terme en ce dernier sens fait une ambiguité, on doit separer ces deux mots par quelqu'autre; comme, *quelquefois, souvent, aussi, même*, & dire, *cela peut quelquefois estre, &c. cela peut aussi estre, &c.* Si vous m'opposez que dans l'une de ces significations le terme *peut estre* est separé en deux mots, & dans l'autre sens où il est adverbe, il est lié par un tiret, je ne vous répondray que ce que je vous ay dit sur *quoy que.*

J'ajoûteray icy, Madame, que les mots *honneur, avantage, plaisir*, étant dits au plurier, *honneurs, avantages, plaisirs*,

peuvent auſſi faire un double ſens, ſurtout en la prononciation où l'*S* finale ne ſe fait point ſentir ; & ces mots qui ont une ſignification ſi obligeante, ſemblent en prendre une autre bien oppoſée lorſqu'ils ſont joints à l'article *des*. Par exemple ; *ceſte alliance eſt le plus grand des honneurs que je puiſſe avoir.* Il ſemble en prononçant ces mots, qu'on veüille dire que ceſte alliance eſt un grand deshonneur. *Vôtre frequentation eſt le plus grand des avantages que vous puiſſiez me procurer.* Ne croiroit-on pas qu'on veüille dire que ceſte frequentation eſt fort deſavantageuſe ? *Me parler de ceſte perſonne, c'eſt le plus ſenſible des plaiſirs qu'on me puiſſe faire.* Qui ne croira que c'eſt un tres-ſenſible déplaiſir que d'entendre parler de ceſte perſonne ?

Vous voyez que dans un sens tous ces termes sont civils, & dans un autre ils ne le sont point.

Mais, Madame, c'est encore pis de se servir des termes, *j'ai eu le bien*, *j'ai eu l'avantage* en des endroits où ils peuvent être expliquez en mauvaise part, quoyque d'eux-mêmes ils paroissent respectueux. *Avez-vous vû Monsieur le premier Président qui est malade*, disoit l'autre jour une Dame à un gentilhomme campagnard? *oüi Madame*, répondit le campagnard, *j'ai eu le bien de le voir au lit*. Ne semble-t'il pas que le campagnard consideroit comme un bien pour lui, la maladie de ce Président? Je me souviens qu'un homme de qualité & tres-poli, étant allé parler d'affaires à son Avocat, & voyant qu'après leur confé-

sance l'Avocat vouloit le reconduire jusques à la porte du logis, s'y opposa fort honnêtement. *Il est inutile de conduire*, lui dit l'Avocat, *j'aurai l'avantage de vous voir sortir de chez moi.* Qui ne croiroit que l'Avocat regardoit comme un avantage pour lui, le départ de cet homme de qualité? Et s'il ne savoit pas mieux les Loix de la Jurisprudence que celles de la civilité, on pourroit dire de lui ce que Mr. l'Abbé de Furetiere dit d'un autre:

Un Avocat dans les Destins
Fut un Juge des plus notables,
Croit que la Loi des douze tables
N'étoit que pour les grans festins.

Roman Bourgeois.

Enfin les expressions equivoques n'offensent pas seulement la netteté du langage, elles peuvent offenser quelquefois les personnes à qui l'on parle.

encore-même qu'on ne les dise point dans une vûë malicieuse. Cardan rapporte que dans la Cour du Roi Philipe, qui étoit borgne, un de ſes favoris fut diſgracié pour avoir dit le mot de *cyclope*, qui ſignifie un monſtre qui n'a qu'un œil, parce qu'il pouvoit auſſi être appliqué à Philipe.

Science du monde. c. 4

Mais ſi j'ay dit que les équivoques ſont condamnables, j'entends celles qui embarraſſent le ſens d'un diſcours, car il y en a d'une eſpece dont on peut uſer dans la raillerie. Par exemple, je liſois dernierement que quand M..... qui n'avoit point trop étudié, fut fait Cardinal, on diſoit qu'il étoit entré dans le College des Cardinaux: ſur quoy M. de Benſerade repliqua, *c'eſt le premier College où il ſoit jamais entré.*

Menagiana.

l'équivoque consiste au mot de College. Comme on disoit que le cœur de François Premier étoit à *Rambouillet*, M. de la Calprenede qui étoit present, dit, *il y est donc tout entier, car il étoit tout cœur.* Le Chevalier de..... qui est assés materiel, voyant entrer un jeune homme dans la maison d'une Dame, dit à un de ses amis, qu'il avoit fait un jugement. *Tu as fort-bien fait*, repartit cet ami en riant, *car tu n'en avois point.* Lorsqu'on parloit d'un médisant qui alloit tous les jours quêter des repas, M. de Bautru dit plaisamment, *qu'il n'ouvroit jamais la bouche qu'aux dépens d'autrui.* Un Seigneur Italien, étant à table avec M. de la Roulerie, qui avoit mangé jusques à sa terre, lui dit: *vôtre Seigneurie ne mange rien.*

Non, *Monsieur*, lui répondit-il; *elle est mangée*, Vous comprenez assés, Madonte, que ces sortes d'équivoques sont trop agréables pour devoir être condamnées.

Mécontent, *malcontent*.

QUOIQUE ces deux mots semblent porter le chagrin avec eux, ils sont reçûs agreablement de tout le monde, & l'on se sert indiferemment de l'un & de l'autre, bienque quelques Grammairiens soûtiennent que *mécontent* est ordinairement substantif; comme, *les mécontens*, & que *malcontent* est adjectif; comme *un homme malcontent*. M. Dépreaux s'est servi de *mécontent*;

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire, Satire.

Il plaît à tout le monde, & ne ſauroit ſe plaire;

& M. Paſcal a uſé de *malcontent*. *On eſt ſatisfait*, dit-il, *dés l'inſtant qu'on renonce à ſa propre volonté, mais avec elle on ne ſauroit être que malcontent.* Penſées.

Il y a encore, Madame, pluſieurs autres mots ſemblables qu'on appelle arbitraires, parce qu'on a le choix de ſe ſervir des uns ou des autres & que l'on peut (pour ainſi parler) les joüer à croix & à pile: étant une erreur de croire que lorſqu'une choſe s'exprime par deux termes diferens, il faille neceſſairement rejetter l'un pour recevoir l'autre, & qu'on ne ſoit pas libre d'uſer de tous

les deux ; comme, *Roy* & *Monarque*, *tuorbe* & *téorbe*, *plurier* & *pluriel*, *guere* & *gueres*, *avec* & *avecque*, *&c.*

On a aussi le choix de dire *embrassement* ou *embrassade*. Moliere, qui n'ignoroit pas l'art de bien parler, se servoit de l'un & de l'autre Il a dit dans sa Comedie du Misanthrope

Vous chargez la fureur de vos embrassemens
De protestations, d'offres & de sermens ;

& il a dit aussi dans la même Comedie ;

Et dans une embrassade *on leur a, pour conclure*,
Fait vite enveloper toute leur procedure.

On peut dire *balier* & *baleyer*. M. Richelet tient pour le premier ; & M. Menage

pour le second. M. Dépreaux s'eſt ſervi de *balier*,

D'une Robe à longs plis balier le Barreau;

& un fameux Auteur s'eſt ſervi de *Baleyer* en ſe moquant d'un homme qui avoit une grande maiſon de campagne & fort-peu de terre: *Il a*, dit-il, *plus à baleyer qu'à Labourer.*

M. Voiture écrit à M. Coſtart: Vous pouvez dire *le point du jour*, ou *la pointe du jour*, mâle ou femelle: uſez-en ſelon l'humeur où vous vous trouverez.

De même on a le choix de dire, *chams Eliſées*, *chams Eliſiens*; *maiſon aux chams*, *maiſon de campagne*: *aprets*, *preparatifs*: *jument*, *Cavale*: *fanfaronnerie*, *fanfaronnade*, *&c.*

Il eſt vrai qu'il y a quelques-uns de ces mots ſur leſquels

les sentimens sont partagez, & qui ont des aprobateurs & des aversaires. Mais, Madonte, autant de têtes, autant d'opinions; & il n'est rien dont tout le monde convienne, si ce n'est que vous seriez digne de mille Empires, si vous deveniez plus humaine.

BALANCER, & quelques autres mots semblables.

SI les mots dont je viens, Madonte, de vous parler, sont aussi bons les uns que les autres, il y en a d'autres qui ne sont bons que dans le sens figuré & metaphorique, & non-pas dans le sens propre & naturel. Je vous ay expliqué ces mots dans mon Rudiment François, où je vous ay dit que le propre est comme, *lire dans un livre*, parce qu'en effet on y lit, & le figuré est comme *lire dans*

& yeux, parce qu'on n'y lit que par figure.

Le terme de *balancer* eſt de cette eſpece. Par exemple, on dit dans le ſens figuré, *balancer deux conſeils diferens*. Mais dans le propre un cuiſinier ſurprendroit fort ſon maître s'il lui diſoit qu'il a vû *balancer* la viande qu'il vient d'acheter, pour dire qu'il a vû peſer cette viande dans une balance.

Relevé n'a plus guere d'uſage que dans le ſens metaphorique; & bien des gens ne voudroient pas dire dans le propre, *un bâtiment relevé*, pour dire *éleve*, mais tout le monde dit dans le metaphorique *un diſcours relevé*, *un eſprit relevé*.

Il en eſt de même de *chargeant*. On dit fort-bien au figuré, *un employ chargeant*, mais on diroit fort-mal au propre, *un fardeau chargeant*, au-lieu de *peſant*.

Tendre se dit aussi-bien dans le propre que dans le metaphorique ; *du bois tendre*, *une amitié tendre*, mais *tendresse* n'est en usage que dans le figuré, comme, *la tendresse que j'ay pour cette personne*, car il faudroit ne savoir point nôtre Langue, pour dire au propre, *la tendresse de ce bois*, *la tendresse de ce pain.*

Maniment est un mot de même espece. On dit au figuré : *ce jeune homme a le maniment de son bien*, mais on ne dit point au sens propre : *on connoît la bonté de ce drap au maniment.* Il faut dire, *on connoît la bonté de ce drap en le maniant* ou *à le manier.*

Gêne pour *torture*, ne vaut rien dans le sens propre, & l'on ne dit point *donner la gêne à un criminel*, mais il est bon dans

le figuré, & l'on dit fort-bien *donner la gesne à son esprit*.

Aveugle est d'usage dans le sens naturel & dans le metaphorique, *un homme aveugle, une passion aveugle*, mais *aveuglement* ne se dit guere que dans le metaphorique pour dire *une conduite peu sage*; comme, *tomber dans l'aveuglement*, & l'on ne dit point dans le propre en parlant d'un aveugle, *son aveuglement l'a fait tomber en marchant*.

Le mot d'*avancement* est aussi reçû dans le sens figuré, & non-pas dans le propre. J'ay oüi dire fort-souvent, *cet homme ne doit qu'à ses soins l'avancement de sa fortune*, mais jamais; *ce rocher fait un avancement dans la mer*, pour dire qu'il avance dans la mer.

On dit aussi dans le figuré,

la droiture de l'ame, mais qui diroit dans le propre, *la droiture d'une ruë*, se faisoit siffler, & il faudroit le mettre avec cet extravagant qui disoit, *la fraicheur d'une nouvelle.*

Rompement est un mot qui ne vaut rien dans le propre, car on ne dit point *le rompement d'une tête*, pour dire qu'elle est en pieces, mais au contraire dans le figuré *rompement de tête*, pour *importunité*, est un si bon terme, que si je vous étourdissois, Madonte, par un plus long chapitre, je vous donnerois occasion de vous en servir contre moy.

Poëme.

COmme il y a des gens qui se persuadent que le mot de *Poeme* ne veut dire qu'une histoire en prose ou en vers;

qui se fait de deux manieres, ou par un simple recit auquel on raconte quelque action heroïque, ou par le secours du théatre, j'ay bien voulu, Madonte, vous avertir que ce mot *Poëme* comprend aussi toute sorte de *Poësie* quelque petite qu'elle puisse être, comme celles dont je vais vous entretenir en passant, & vous apprendre succintement les qualitez, non-pas pour vous parler de la poësie (en laquelle je me suis souvent apliqué,) cela seroit icy hors d'œuvre, mais seulement pour vous faire cõnoître les diverses sortes de *Poëmes*, car si je me contentois de vous dire que le mot de *Poëme* a plusieurs emplois, sans vous les expliquer, je ne vous dirois pas grand'chose, & ce seroit plûtôt vous embarrasser, que vous instruire.

Le *Sonnet*, que nous avons emprunté des Italiens, & qui eſt le plus accompli de tous les petits Poëmes, eſt compoſé de quatorze vers qui ſont quatre ſtances dont les deux premieres, nommées Strophes, ſont de quatre vers chacune de deux rimes ſemblables & doublées, & les deux dernieres, qu'on appelle tercets, n'ont chacune que trois vers. Ce Poëme doit avoir en ſon dernier vers une chute qui fait d'ordinaire ſon bon ou ſon mauvais deſtin ; & quand il y en a une autre au huitiéme vers, il eſt encore plus parfait.

L'*Epigramme*, en laquelle Martial & Catule ont excellé parmi les Latins, & Mademoiſelle de Scudery parmi les François, eſt compoſée au-plus de douze vers, & doit

ſoir par quelque choſe de brillant.

Le *Madrigal* eſt une maniere d'epigramme dont le nombre des vers, ſelon le ſentiment de Ronſard, ne peut aller que juſques à dix huit. Il doit avoir du feu & de la tendreſſe, & roule d'ordinaire ſur l'amour. Mais comme il eſt compoſé de peu de vers, auſſi-bien que le ſonnet & l'epigramme, la rime des uns & des autres doit être riche. Etant à remarquer que la rime ſe fait du ſon des mots, & non pas des lettres. Par exemple, *deſſein* & *larcin* riment fort-bien, parce que leur derniere ſyllabe, quoi qu'écrite diferemmẽt a un même ſon, & ſi la rime ſe faiſoit des lettres, il ſe trouveroit que *arde* & *halebarde* rimeroient enſemble, puiſque les trois der-

nieres lettres sont les mêmes.

Le *Dialogue* est un Poëme inventé à plaisir, dans lequel on introduit deux ou trois personnes qui s'entretiennent. Le nombre des vers est à la liberté du Poëte.

L'*Eglogue* est une espece de de dialogue qui se fait entre des Bergers & des Bergeres, & quoi-qu'il semble que selon leur profession, ils ne doivent parler que de leurs houletes & de leurs brebis, ou tout au-plus de leurs amours, ils ne laissent pas de toucher à d'autres sujets. Cette poësie a été introduite en ce Royaume par M. de Saingelais, Evêque d'Angouleme.

Le *Rondeau* est un petit poëme qui n'a son usage qu'en France; il est ainsi nommé à-cause qu'il fait une maniere de cercle, & qu'on retourne à un

même point, car il finit par les mêmes mots qu'il a commencé. Marot inventa cette sorte de poëſie, qui n'eſt proprement qu'un jeu d'eſprit, mais aprés lui ſon uſage n'eût plus de cours juſqu'à ce que M. de Voiture le renouvella, & non-ſeulement il en faiſoit, mais encore il exhortoit les autres à en faire : les rondeaux (écrit-il à un de ſes amis) ſont propres à la raillerie, & je vous exhorte à vous y apliquer, ſi vous n'êtes devenu plus grave que quand nous derobions enſemble des canards. Aprés M. de Voiture, M. de Benſerade en a fait un aſſés grand nombre, mais ils n'ont pas tous eu le même ſuccés, & j'oſe dire que parmi tous ces enfans ſpirituels, il n'y en a qu'un qui ait fait fortune, en-

Hiſtoire de l'Académie.

Memorial.

core à t'il été censuré par quelques critiques. C'est celui de Deucalion.

Le *Virelay* est un petit poëme comique qui est nai en Picardie. Les premiers vers sont repetez dans le corps de l'ouvrage & à la fin ; & ne doit etre que de deux rimes.

L'*Ode* (mot grec qui signifie chanson) a été introduite en France par Ronsard. Elle se divise en divers couplets dont le nombre n'est point limité. Son usage le plus ordinaire est pour les eloges, & elle demande un stile noble & majestueux.

L'*Elegie* à pour objet l'amour & les tristes passions. Elle est tissuë de vers alexandrins ou communs, & ne passe gueres trois cens vers. Elle doit être d'un caractere tendre & d'une expression naturelle. Tibule nous

nous en a laiſſé de beaux exemples en Latin, & Madame la Comteſſe de la Suze, en François.

Stances eſt un mot Italien qui veut dire *pauſe*, à-cauſe du repos ou arrêt qui eſt à la fin de chaque Stance, & qui doit finir un ſens complet. Cette ſorte de poëſie fut introduite en ce Royaume par Ronſard. Elle eſt ſemblable à l'ode pour les preceptes, & comme l'ode, elle eſt compoſée de quatrains, ſizains ou dizains, avec cette diference que ſon ſujet eſt plus triſte, & la diſpoſition des rimes eſt plus libre & plus variée. Etant à remarquer que chaque Stance doit avoir au moins quatre vers, & n'en doit pas avoir plus de dix.

L'*Idile*, mot grec qui ſignifie *une petite image*, eſt un

poëme qui roule d'ordinaire sur les plaintes & sur les avantures amoureuses. Les vers sont de telle mesure qu'on veut.

L'*Epithalame* est une petite poësie en faveur du mariage. Catule parmi les Latins, & Marini entre les Italiens, y ont travaillé avec succés.

L'*Epitaphe* n'est diferente de l'epigramme que par le sujet, qui marque la mort d'une personne. Entre tous nos Poëtes François, Marot s'est distingué en ce genre de poësie.

Les *Bouts rimez* sont composez de plusieurs rimes fantasques qui n'ont aucun raport ensemble pour le sens, & lesquelles il faut ensuite remplir. Leur usage ne s'est établi en France qu'en l'année 1649 que Dulot, méchant Poëte de Paris, donna lieu à leur inven-

tion ſans y penſer. Il ſe plaignit un jour dans une aſſemblée qu'on lui avoit dérobé trois cens Sonnets. Dabord on lui demanda comment il avoit pû en compoſer un ſi grand nombre ; & il répondit, qu'il n'en avoit encore fait que les rimes, & qu'il les commençoit tous par là. Cela fut trouvé ſi plaiſant, que dés-lors tout ce qu'il y eut à Paris de gens de qualité, ſe mit à remplir des bouts-rimez auſquels on choiſiſſoit des rimes bizarres pour en augmenter la dificulté, & pour rendre les vers plus burleſques : & ainſi en ôtant aux Muſes leur gravité, on les fit paroître folâtres & bouffonnes.

La *Satire* eſt un poëme dont l'objet eſt de faire haïr le vice ou la ſotiſe en rendant l'un ou l'autre ridicule ; de montrer

aux méchans & aux sots, comme dans un miroir, les taches dont ils sont soüillez, & enfin de les exciter aux bonnes actions par les mauvaises; car c'est le propre de l'homme de se corriger plus facilement par le reproche du vice, que par la demonstration de la vertu, & de rechercher moins la gloire & la loüange, que de craindre le mépris & la raillerie : Il est vrai que le Poëte Satirique, malgré l'exemple d'un de nos modernes, doit écrire sans fiel & sans venin. Il doit fraper les gens avec des roses & des violettes, & non pas avec des orties & des ronces piquantes. On bat les habits pour en faire sortir la poussiere, mais on ne les bat point jusques à les déchirer. D'ailleurs une victoire remportée par un Auteur à coups d'on-

gles & de grifes, lui eſt quelquefois funeſte ; & nous avons veu des Lauriers qui ont été changez en ciprés ; deſorte qu'on ne doit jamais faire connoître les perſonnes par leurs noms. Je ſçay bien que les anciens Grecs avoient cette liberté, & que Socrate s'eſt veu nommer en des Satires & s'eſt veu jouër par ſon propre nom en des comedies, mais je ſçai auſſi que les Atheniens firent une loy qui defendoit cet abus comme un ſcandale public, & que l'Empereur Domitien en fit de-même chés les Latins, diſant qu'il faloit décrier le vice ſans décrier le vicieux. Les vers de cette ſorte de poëme ſont alexandrins, ainſi appellez du nom d'Alexandre Pâris qui les introduiſit en France.

Mais, Madonte, vous ayant

parlé des petits poëmes. la crainte de vous ennuyer ne peut m'empécher de vous entretenir ſuccintement des grans Poëmes, qui ſont l'*epique* & le *dramatique*. Ces gros mots vous feront peut-être peur, mais je tacherai de vous les rendre familiers en vous les expliquant.

Le *Poëme epique* eſt un diſcours en vers ou en proſe, par lequel, ſans le ſecours du théatre, on raconte quelque action glorieuſe & heroïque. Ce Poëme a trois parties, dont la premiere eſt la propoſition du ſujet qu'on veut traiter, la ſeconde eſt l'invocation du Ciel ou des Muſes, & la troiſiéme eſt la narration des faits heroïques.

Le *Poëme dramatique* ou *Poëme de théatre*, eſt la repreſentation d'une hiſtoire veritable ou fabuleuſe. Il conſiſte d'ordinai-

re en cinq actes compoſez de diverſes Scénes dont le nombre n'eſt point limité, & il eſt diviſé en trois eſpeces, *Tragedie*, *Tragicomedie*, & *comedie*. Mais, Madonte, en ne diſant que cela, qu'y comprendriez-vous, ſi je ne vous l'expliquois?

La *Tragedie*, nommée par Ariſtote, la Princeſſe du théatre, eſt, ſelon la definition de ce grand homme, une grave repreſentation d'une avanture funeſte qui inſtruit & conſole en même tems les malheureux par les infortunes de leurs ſemblables. Le mouvement des paſſions doit être le premier objet du Poëte. La pitié & la terreur ſont les deux principales qu'il doit exciter. L'une apprend aux ſpectateurs à s'intereſſer dans les malheurs d'autrui; & la terreur leur imprime

l'averſion des crimes qu'on leur repreſente. Il faut que non-ſeulement ces deux paſſions, mais encore l'amour, la haine, la colere, le deſir, la crainte, le deſeſpoir ſoient fortement exprimez dans la tragedie, & aillent juſques à ces tranſports qui emportent les Comediens hors d'eux mêmes, ſans que l'Auteur ſe mette trop en peine ſi par ces forts mouvemens Mondory eſt mort en la repreſentation de *Mariane*, & Montfleuri en celle d'*Andromaque*.

Comme auſſi, pour encourager les ſpectateurs à faire de bonnes actions, & pour les détourner des mauvaiſes, les bonnes doivent étre recompenſées ou honorées de quelques loüanges, & les mauvaiſes doivent étre punies, ou dumoins blamées, mais il faut, s'il ſe peut,

que les unes & les autres paſſent par la joye avant que d'arriver à la triſteſſe pour donner le plaiſir de la ſurpriſe. Le Poëte doit faire en ſorte que les mœurs des principaux Perſonnages ſoient exemplaires & edifiantes ; que les caracteres ne ſoient point trop deteſtables, & qu'on ne voye pas une Berenice dans un horrible commerce avec ſon frere. Le théatre qui n'a été introduit que pour être l'école de la vertu, ne doit pas être l'école du vice. Il faut (comme dit Ariſtote) qu'il donne des leçons au public. plutôt que des divertiſſemens : & les Poëtes qui travaillent aux Tragedies, ne doivent pas faire comme les ſerpens qui convertiſſent en poiſon les herbes les plus ſalutaires.

Comme la Tragedie ne demande que de grans incidens,

il faut conserver le plus remarquable & le plus funeste pour la catastrophe où tous les autres doivent aboutir, & où les intrigues doivent être si bien finies, qu'il ne reste plus rien à éclaircir ni à desirer aux assistans. Le stile doit être pompeux & embeli de toutes les figures de l'art.

La *Tragicomedie* a été inconnuë aux Anciens. C'est une histoire de théatre moins serieuse que la Tragedie, & en laquelle les afflictions sont dissipées par la joye & par un heureux retour de la fortune, qui surprend agréablement les spectateurs, comme on le voit dans le *Cid*. L'economie de ce Poëme est semblable à celle de la Tragedie.

La *Comedie* est une representation d'avantures agréables, accompagnées ordinairement

d'une honnête ſatire, propre à corriger les mœurs. Il faut que la cataſtrophe ſoit heureuſe, & que les incidens ſoient ſi variez, qu'on ne faſſe point à l'auteur le même reproche qu'on a fait à un de nos Poëtes, car comme en toute ſa comedie on voit une fille qui demande toujours à ſe marier avec ſon amant, les Rieurs ont dit que cette piece étoit la chanſon de *Marion pleure*, *Marion crie*, *Marion veut qu'on la marie.* La Comedie reçoit des façons de parler communes & des perſonnages vulgaires, au lieu que la tragedie ne veut que des expreſſions nobles & des Perſonnages heroïques; & ſi celle-ci commence par des proſperitez & ſe termine par des diſgraces, la comedie, au contraire, commence ordinairement par des infortunes, & finit par

des dénoüemens agréables. Mais l'une & l'autre demandent des regles dont je ne puis m'empecher, Madonte, de vous instruire en passant, pour ne pas laisser ce chapitre imparfait.

La premiere regle est celle des *vingt-quatre heures*. Elle consiste à limiter son sujet de telle sorte, que tout ce qui est representé, se puisse passer tout-au plus dans un jour naturel, ou, pour parler avec Aristote, dans un tour de Soleil.

La regle de la *vraisemblance* deffend de n'exposer rien sur la scéne qui ne puisse étre veritable, quoique même la chose ne le soit pas dans le fonds, car enfin quelle vraisemblance qu'un Porus, qui est le second Personnage d'une tragedie, ait plus de bravoure & de grandeur d'ame qu'Alexandre, qui en est le

Heros, & qui n'a jamais eu de pareil ſur la terreque Loüis le Grand.

L'unité de Scéne ou *de lieu* eſt une régle preſque dependante de celle dont je viens de parler. Elle eſt obſervée quand les actions qu'on expoſe ſur le théatre, ne ſe paſſent point en des lieux trop éloignez les uns des autres. Ne ſeroit-ce pas une choſe ridicule, s'il ne faloit que moucher les chandelles pour faire voir Pompée dans l'Aſie contre Mitridate, aprés l'avoir veu en l'acte precedent dans l'Afrique contre Domitius?

La *continuité d'action*, ou *liaiſon d'incidens* conſiſte à faire que dépuis le commencement de la piece juſques à la fin, l'action du théatre ſoit continüée, & que les avantures ſoient noüées par un enchaînement ſi ingenieux, que pendant les entr'-

actes les Spectateurs connoissent que les Personnages joüent leur rôle hors de la Scéne, & tandis même qu'on entend les violons. En un mot, le Théatre ne doit pas étre sans action, quand-même il est sans Acteurs.

La *liaison des Scénes* veut que le Théatre ne soit jamais vuide qu'à la fin des actes ; & si pour la regularité des festins on observe en changeant de service que la table ne soit jamais sans plats, avec bien plus de raison pour la regularité des comedies, on doit observer en changeant de Scéne, que le Théatre ne soit jamais sans Personnages.

L'*égalité des mœurs* consiste à ne point donner à un même Acteur divers caracteres opposez ; & encore à faire en sorte que les mœurs d'un Personna-

gē ſoient conformes au caractere que les Hiſtoriens lui ont donné, car le Poëte ſeroit ridicule d'attribuer la chaſteté à Meſſaline, & l'impudicité à Suſanne.

La regle des *bienſéances* eſt d'obſerver les preceptes de la morale, & l'honnêteté des actions & du diſcours.

Ne point enſanglanter la Scéne eſt une nouvelle regle introduite depuis quelques années. Cette regle bannit du Théatre les meurtres & les carnages, & relegue derriere la toile ces ſanglans ſpectacles qui font horreur aux aſſiſtans. Je me ſouviens qu'en la repreſentation d'une Tragedie où il faloit décapiter ſur le théatre une Princeſſe; comme on feignoit de lui trancher la tête, un Cavalier qui étoit dans une loge, ne pût

s'empécher de mettre l'épée à la main pour aller tüer le bourreau. Le Théatre françois éſt trop humain pour étre le tribunal de la crüauté & le ſpectacle des boucheries : Il peut bien étre arroſé de larmes, mais non-pas de ſang : Il reçoit des recits tragiques & funeſtes.

Mais il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Vers de M. Dépreaux. *Art. Poet.*

Je vous demande pardon, Madonte, de ce long diſcours qui m'a mené plus loin que je ne le croyois, mais les Auteurs ſont comme les Chantres qui, bien-qu'ils ſe faſſent prier avant que de chanter, ne peuvent plus finir quand une fois ils ont commencé. Mon intention n'a été à l'entrée de ce chapitre, que de vous entretenir des divers uſages

uſages du mot de *Poëme*, & non pas de vous parler des pieces de Théatre, mais mais la matiere m'a entrainé inſenſiblement, ou ſi vous voulez que, puiſque je parle ici de la Poëſie, je vous le diſe en vers,

J'ay tort, Madonte, je le vois,
De vous trop amuſer par un diſcours frivole,
Mais quand ſur le Théatre on ſe trouve une fois,
Il faut bien achever ſon rôle.

Il vous ſemble de voir, &c. Et autres pareils termes.

C'Eſt une façon de parler qui a fort bonne grace, & qui exprime par la ſeconde perſonne qui eſt *Vous*, ce qu'on pretend dire en la troiſiéme, car en diſant *il vous ſemble*,

on ne veut pas dire qu'il semble à la personne à qui l'on parle, mais en general qu'il semble.

En voici un exemple d'un celebre Auteur en la description de Tivoli. Quand *vous* considerez cette maison, *il vous semble* de voir le Palais d'Armide, tout *vous* parle de magnificence. Si *vous* descendez dans le jardin *vous* y voyez autant d'eau qu'il y en a dans les Païs les plus abondans en torrens & en rivieres, & *vous* y trouvez des allées & des labirintes qui sont impenetrables aux rayons du Soleil. M. de Balzac s'est encore servi du mot *vous* en troisiéme personne. *A considerer*, dit-il, *les sottes manieres de cét homme, vous voudriez l'étoufer.* C'est à-dire, qu'on voudroit l'étoufer; & il écrit de Rome: En voyant ces Dames auprés de leurs ma-

Lett.

ris, *vous* diriez que ce ſont des Princeſſes, mariées à leurs valets.

Mais c'eſt une incivilité, ou plutôt une impertinence lorſqu'en parlant en troiſiéme perſonne on uſe du mot *vous* en certaines occaſions auſquelles il ſemble que ce terme s'adreſſe à la ſeconde perſonne, qui eſt celle à qui l'on parle, quoiqu'on ait deſſein de parler en general. Pour égayer ce chapitre par un exemple riſible, je vous dirai, Madonte, que l'autre jour un homme racontant à un autre la maniere dont on traite les gens condamnez aux galeres quand ils arrivent à Marſeille, premierement (lui dit-il) on *vous* raſe la tête : on *vous* dépoüille de vos habits pour prendre une camiſole rouge : on *vous* met une chaîne aux pieds : on *vous* attache à un banc de la galere, &

enfin on *vous* donne bravement cent coups de bâton. Monsieur (répondit l'homme à qui cét extravagant s'adressoit,) quand vous voudrez faire de pareils recits, parlez en troisiéme personne, & non pas en seconde; & au lieu de dire, on vous attache à un banc: on vous donne cent coups de bâton, dites, on attache les forçats à un banc; on leur donne cent coups de bâton, car à tel homme vous pourriez dire, *on vous donne cent coups de bâton*, qu'il vous les donneroit à vous-même pour cette façon de parler.

Lumiere.

CE mot a plusieurs usages dont on se sert dans le stile sublime, aussi bien que dans le simple.

On s'en ſert en parlant d'un homme qui excelle en une ſcience. Par exemple, *Saint Auguſtin eſt une des plus grandes lumieres de l'Egliſe.*

Il ſignifie auſſi éclairciſſement dans une affaire. *Il m'a donné de grandes lumieres en cette affaire.*

Il ſe dit encore pour penetration. *Rien n'échape aux lumieres de ſon eſprit.*

Mais, Madonte, quelque beau que ſoit ce terme, il n'en faut pas faire une continuelle habitude. Je me ſouviens qu'un homme tres-ſpirituel ſortant un ſoir de chés une Dame qui affecte de ſe ſervir à tout propos de ce mot, comme elle lui dit, ſouvenez-vous Monſieur, de me venir départir quelquefois de vos *lumieres*, il lui répõdit en plaiſantãt; j'enay beſoin pour moy, Ma-

dame, car vôtre degré eſt bien obſcur.

Aplaudir, gauchir, ſe marier.

COmme ces mots ſont tombez en même tems ſous ma plume, je n'en ferai qu'un chapitre. Mais, Madonte, ne vous tiendrois-je pas un diſcours fort-réjoüiſſant, ſi, uſant des termes de l'Ecole, je vous diſois que ces verbes regiſſent le datif, & non point l'acculatif. Je vous effrayerois ſans doute par ces grandes paroles. Je vous diray dõc en termes plus intelligibles, que les mots qui ſont à la tête de ce chapitre, demandent aprés eux l'article *a*. Deſorte qu'il faut dire, *aplaudir à une choſe; gauchir à une dificulté; ſe marier à une telle perſonne*, &c.

Si vous en voulez un exemple

ſur châcun, M. de Segrais a dit;

Aplaudis à ma jeune audace,
Inimitable Chapelain:

M. de Vaugelas, *il n'eſt pas queſtion de gauchir toujours aux dificultez; il faut les reſoudre:* M. Scaron en parlant de deux naturels incompatibles, *ils ne ſe ſont mariez l'un à l'autre que pour ſe faire enrager tous deux, & ne troubler qu'une maiſon.* En voici un autre exemple: M. Menage a dit: Le Poëte Dorat ſur le declin de ſon âge *ſe maria à* une jeune fille; & pour s'excuſer, il appelloit cela, une licence poëtique. *Menagiana.*

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe dire *ſe marier avec un tel*, auſſi-bien qu'*à un tel*, mais il y a cette diference entre ces deux façons de parler, que cette derniere a plus de cours, & la premiere a plus de grammaire.

J'ajoûte que le mot *aimer* demande aussi aprés soy l'article *a*, & non pas *de* en certaines occasions Par exemple, M. de Bautru parlant de ces femmes fardées qui se rajeunissent par le rouge & le blanc, *je n'aime point*, disoit il, *à voir une femme qui a dix ans plus que son visage.* Mais il n'en est pas ainsi du mot *forcer* qui veut avoir aprés soy l'article *de*, & non-pas *à*. Ainsi il faut dire avec M. le Chevalier de Meré : *On aime à loüer Voiture : on est forcé de loüer Balzac.*

Oublier.

CE mot a une signification tres-belle & tres-françoise qui n'exprime point un defaut de memoire, car par ce terme nous

nous pouvons oublier des choſes qui ſont preſantes à nôtre ſouvenir, & même quelque fois à nos yeux. Par exemple, un Auteur inconnu a dit: *Mademoiſelle de Manchini à tant d'eſprit, qu'* A moen *l'entendant parler on oublie qu'elle eſt laide.* Il veut faire com- urs de Mad. prendre par là qu'on n'a point la V... d'égard à ſa laideur, car on ne ſauroit oublier une choſe qu'on voit. Quand M. de la Calprenede dit dans un roman, *Ceſarion* Cléo. *oublia l'incommodité de ſes bleſſu-* patre. *res pour aller voir Candace*, il veut dire ſeulement qu'il mépriſa l'incommodité de ſes bleſſures: & quand M. de Buſſi dit; *il trouva tant de douceur auprés de Mademoiſelle de Chatillon, qu'il oublia qu'il aimoit Madame d'Olonne*, ce n'eſt pas dire que le Cavalier dont il parle, eut perdu le ſouvenir de cette derniere

Dame, car un homme amoureux, & amoureux d'une si charmante personne, ne sauroit oublier de l'être.

Vous voyez donc, Madonte, que de cette maniere on peut oublier ce qui ne se peut oublier, & que ce mot ne marque pas toûjours un oubli & un défaut de mémoire.

Cela est si veritable, que tant s'en faut qu'il me fasse oublier une autre chose, qu'il me la met presentement dans l'esprit pour vous en parler. C'est que si *Oublier* a une application excellente, *se souvenir* ou *se ressouvenir* en a une autre qui ne vaut pas moins; & quoique ce terme semble ne devoir être employé que pour le passé, puisque la memoire ne regarde ni le presant ni l'avenir, on peut s'en servir elegamment pour le presant. En

voici un exemple de M. de Malherbe :

Mais ſi mon offrande eſt petite, Ode
Reſſouvien-toy *qu'une action*, au Du
Ne peut avoir peu de merite, c de
Ayant beaucoup d'affection. Belle-

Vous voyez bien que *reſſou* garde *vien-toy* marque ici le tems preſant, & que c'eſt comme s'il y avoit, *conſidere qu'une action*, &c. M. de Gomberville s'eſt ſervi dans le même ſens du terme *ſe ſouvenir* dans un Sonnet à la Reine ſur ſon mariage :

Sans que je parle ici de ſes fameux exploits,
Souvien toy *que la paix eſt la gloire des Reines*,
De-même que la guerre eſt la gloire des Rois.

Les Anciens ſe ſont auſſi ſervis en leur langage du terme *ſe ſouvenir* pour le tems preſant. lorſqu'on demanda à un Philo-

sophe pourquoi il se laissoit croître la barbe, *c'est*, repliqua-t'il, *pour me souvenir de ne faire aucune action indigne de cette blancheur*; & quand on voulut savoir d'une Princesse de Perse, nommée Armenie, pour quelle raison elle poudroit ses cheveux avec des cendres de corps morts, elle repondit; *c'est afin que je me souvienne à tout moment de la necessité de mourir*. C'est-à-dire, afin que je considere à tout moment la necessité de mourir.

Steril, Dificil, Inutil.

JE n'aurois point pensé, Madonte, à faire cette remarque, si je ne m'étois aperceu que quelques-uns, à-cause qu'on dit *civil*, *gentil*, *subtil*, se sont avisez de dire, *steril*, *dificil*, *inutil*, *imbecil* au masculin; comme

un champ ſteril, un travail dificil, &c. au lieu de dire, *ſterile*, *dificile*, *inutile*, *imbecile*; car bienque ces mots ayent la terminaiſon feminine, ils ſont invariables; c'eſt-à-dire, qu'ils ne changent jamais en quelque genre qu'ils ſe trouvent, ſoit au maſculin ou au feminin.

Je fus ſurpris l'autre jour de voir dans une ſatire d'un nouveau Poëte,

Pour pouvoir admirer ſon eſprit ſi ſteril,

Il faudroit être ſot, ou-plutôt imbecil.

Ne faut il pas être l'un & l'autre pour dire *ſteril*, *imbecil*, au lieu de *ſterile*, *imbecile*? mais je fus plus ſurpris encore, lorſqu'en liſant un fort bon livre, intitulé *les Secrets de la langue Françoiſe*, je vis à la tête d'un chapitre, *il faut bannir les de-*

Reth
oriq-
ue de

monſtratifs lorſqu'ils ſont inutils. Il me ſemb'e que ce n'eſt point par le mot d'*inutils* que cet auteur peut nous aprendre les ſecrets de la langue Françoiſe. M. Racine n'a eu garde de manquer en ce même mot. Il a dit, parlant de la Reine à ſon arrivée en France.

Le ſoleil, étonné de tant d'ef-
Ode à *fets divers,*
la Ni- *Eut peur de ſe voir* Inutile,
mphe *Et qu'un autre que lui, n'éclai-*
de la *rât l'univers.*

Seine Pour le mot de *dificil* au maſculin, il eſt barbare : Il faut dire, *dificile*, Par exemple, Madame la Comteſſe de Breggy diſoit en plaiſantant ; *c'eſt un employ bien*
Rapo*dificile à exercer à la Cour, que*
ré pa*celui de fille d'honneur de la Reine.*
r M. Le mot de *ſteril* au maſculin
men- n'eſt pas moins rejeté que l'au-
age. tre. Il faut dire *ſterile.* C'eſt ainſi

que parla M. Godeau au feu Roi, lorſque deputé des Etats de cette Province, il lui dit : La » Provence eſt un Païs pauvre & » *ſterile*, & comme elle ne porte » que des Jaſmins & des fleurs, » d'orange, on peut l'appeller une » gueuſe parfumée. »

Il faut auſſi dire *inculte* au maſculin, & non pas *incutl*, quoique le mot d'*inculte* ait l'aparence feminine : *Des lieux ſauvages & incultes*, dit M. de Balzac.

Mais on ne doit point dire *puerile*, *decrepite* au maſculin : on ne le dit qu'au feminin, comme, *une action puerile*, *une femme decrepite*. Ainſi il faut dire au maſculin, *un diſcours pueril*, *un homme decrepit*.

Toutes ces variations ſont des témoignages imperieux des caprices de l'uſage qui eſt le Roi des langues vivantes, & qui l'em-

porte toûjours ſur la raiſon : Mais quoique la raiſon ſoit choquée par l'uſage en pluſieurs occaſions, elle ne ſeroit pas raiſon, ſi elle ne s'y ſoûmetoit pour le langage dont l'uſage ſeul eſt le Maître & le ſouverain. Ainſi il eſt bien juſte que dans l'Empire de l'uſage la raiſon obeïſſe comme ſujette.

Je me ſuis aperceu de quelques autres mots qui ſont encore plus bizarres, car il ne leur plait point de ſe conformer à ceux dont ils ſont derivez. On dit *preuve*, *épreuve*, mais il faut dire *prouver*, *éprouver*, & non-pas *preuver*, *épreuver*. On dit *couleur* en prononçant l'*u*, & l'on dit *colorer* ſans *u*. Il faut dire *ſourd*, & neanmoins il faut dire *ſurdité* & non *ſourdité* : *Poumon* & *pulmonique*, non-pas *poumonique*. Il faut auſſi dire *Sel* avec

un *e*, & *Salpêtre* avec un *a*. c'eſt ainſi que parla M. de Voiture à la Reine-Mere, qui lui ayant demandé à ſon retour de Provence, comment il trouvoit les Provençaux, il lui répondit : à Paris les hommes ſont compoſez de chair, mais en Provence ils ſont formez de *Salpêtre* & de pierres à feu. On dit *œuvre* & *ouvrier*, non-pas *œuvrier*; *theriaque*, & *triacleur* & non-*theriacleur*, *Livre* & *Libraire*, quoi qu'on deût dire *Livraire*. Il faut dire *gain* avec un *i*, & *gagner* ſans *i*: *chair* & *charcutier*, non pas *chaircutier*: *clair* & *clarté*; *arriere* & *arrerages*, & non *arrierages*, comme il ſemble qu'il faudroit parler. De même on dit *bref* (adverbe qui ſignifie *enfin*) non-pas *brief*, & neanmoins il ne faut pas dire *brevement*, mais *brievement*.

Rapor té par M. Mena ge.

Ce dernier mot m'exhorte à la briéveté, & m'avertit de finir ici ce chapitre pour vous parler des mots vieux & abolis.

MOTS VIEUX.

En ce Royaume par l'usage,
Tout est inconstant & volage,
Tout est variable & leger:
Il n'est rien de si fort que l'usage ne domte;
En un mot, hors l'amour que l'on a pour Madonte,
Tout est au hazard de changer.

LEs Langues vivantes ne sont pas moins sujetes à varier que les autres choses. Elles ont leurs âges comme les hommes, & leur Empire souffre des changemens comme les autres Empires. Les parcles (dit

le Cardinal du Perron) ſont de l'inſtitution des hommes ; & comme ils changent ſouvent de volonté, de même ils changent ſouvent de mots & de manieres de s'exprimer. *&c.*

Refu-
tation
du fau
x diſ-
cours,

Cette deſtinée eſt commune à toutes ſortes de langues. La Latine, qui a fait entendre les loix de l'Empire Romain juſques aux extremitez de la terre, & qui a prononcé des arrêts de mort à des têtes couronnées, n'a pas été plus privilegiée que les autres, & à varié comme elles. Du tems de Seneque elle étoit déja corrompuë, & l'on parloit d'une autre maniere que du tems de Ciceron, quoiqu'il n'y eut pas un grand eſpace entre-deux. Le changement de cette langue ſe reconnut au ſecond traité de Paix que les Romains firent avec les Carthaginois, car

lorſqu'ils voulurent voir le premier qui n'avoit été fait que ſoixante-dix ans auparavant, ils le trouverent d'un langage ſi diferent du leur, qu'ils eurent de la peine à le comprendre; & Tertulien a reproché aux Romains de ſon tems, qu'ils ne tenoient plus rien de leurs Ancêtres, non-pas même leur langage.

Mais ſi la langue latine a ſoufert des changemens, la nôtre en a fait de-même, & elle varie de telle ſorte, qu'elle rejette ſouvẽt les mots qu'elle avoit le plus cheris. Ceci me fait ſouvenir que M Mainard, Preſident d'Aurillac, qui conſeilloit aux Provinciaux d'aller de tems en tems à la Cour, pour interrompre (diſoit-il) la preſcription de la barbarie des Provinces, y alla ſur ſes vieux ans, & avoüa qu'il avoit trouvé plus de change-

ment àux paroles qu'aux étofes. Lorſqu'il parloit, ſes amis lui diſoient quelquefois, *ce mot-là n'eſt plus en uſage.* Surquoi il fit ces vers :

En cheveux blancs il me faut donc aller,
Comme un enfant, tous les jours à l'Ecole.
Que ie ſuis fou d'aprendre à bien parler,
Lorſque la mort vient m'ôter la parole !

Il eſt ſeur, Madonte, que la langue françoiſe rebute ſi fort les mots ſurannez & hors d'uſage, qu'on ne trouveroit pas moins étrange que vous parlaſſiez le langage de vôtre biſayeule, que ſi vous portiez ſes vertugadins & ſes corps-de côte. Un vieux bâtiment eſt quelquefois d'un grand ſecours pour en faire un nouveau, & l'on y trouve des

materiaux qui servent à quelque chose, mais les vieux mots ne servent à rien. S'il y a des hommes venerables par la vieillesse, il n'y a point de termes qui par elle ne soient odieux; & les mots ne sont pas de la nature des amis, dont les plus anciens sont d'ordinaire les plus estimables.

D'ailleurs, quelque brillantes que soient les pensées, elles perdent leur lustre, si de belles paroles ne les expriment: Quelque precieux que soient les diamans bruts, ils ne sçauroient éclater, si l'art n'y ajoute ses polissures. De-sorte qu'on doit soigneusement éviter le vice des mots vieux dans lequel tant de grans hommes sont tombez. L'Empereur Auguste reprocha à Tibere d'avoir déterré quelques termes qui étoient morts

depuis long tems. D'autres ont blamé Saluſte, Varron, & Plaute (ces noms vous ſont connus par vos lectures) de s'être ſervi de pluſieurs mots qui ſentoient le rance & le moiſi; ſurquoi Ciceron a dit: N'uſez point dans vos diſcours de termes trop vieux, ſi vous ne voulez pas qu'on vous reproche de vous ſervir encore de l'ancienne nourriture des glands. Mais ſi l'on oppoſe que c'eſt appauvrir nôtre langue que d'y retrancher des mots, on n'a qu'à répondre qu'on n'eſt pas moins riche pour avoir tout ſon bien en pierreries ou en billets, que ſi on l'avoit en fonds de terres.

Je vais, donc, Madonte, vous entretenir de quelques-uns de ces mots infortunez ſur leſquels l'uſage a exercé ſa tirannie. Je dis de quelques uns, à cauſe

que je ne pretends traiter que de ceux qui peuvent étre douteux & controversez, car pour les autres qui sont rebutez depuis longtems, & qui ne se trouvent plus que dans les Amadis des Gaules ou dans le Roman de la Rose, je serois plus ridicule que ces termes ne le sont aujourd hui, si je vous en parlois. En effet, ne me trouveriez vous pas fort-plaisant, si je vous disois que *cuider*, *souloir*, *amadoüer*, *palefroy*, *geniture* ne sont plus usitez presentement, & que vous devez vous en abstenir? Ce seroit vous apprendre, sans y penser, de méchans termes que vous ignoriez, & faire comme ces Predicateurs dont parle Theophile,

Qui sans dessein de nous seduire,
Sement un dangereux appas
Par où l'ame se peut instruire
Au vice qu'elle ne sait pas.

Tüer le tems.

IL faut avoüer, Madonte, que nos Ancêtres étoient bien meurtriers. Ils ne ſe contentoient pas de *tüer* la ſoif qui eſt ſi mal-faiſante, ils *tuoient* encore le tems, qui eſt ſi cher & ſi precieux. Mais preſentement nous vivons ſous un regne où toutes ſortes de meurtres ſont défendus: Deſorte que ſans *tüer* le tems, on ſe contente de le *paſſer* le plus doucement qu'il eſt poſſible; & bien loin de le *tüer*, on fait même ſcrupule de *tüer* une chandelle. Cette façon de parler a été reprochée à M. de Malherbe par M. Menage, pour s'en être ſervi au dernier vers de cette epitaphe d'une jeune fille:

On doute pour quelle raiſon,
Les Deſtins ſi hors de ſaiſon

De ce monde l'ont appellée,
Mais leur pretexte le plus beau,
C'eſt que la terre étoit brulée,
S'ils n'euſſent tué *ce flambeau.*

Mais quoique l'uſage défende de *tuer* le tems, il ſoufre d'autres inhumanitez, car il permet d'*étoufer* des ſoupirs, de *fraper* les yeux, d'*écorcher* les oreilles, de *mettre en pieces* la reputation d'une perſonne, de *mordre* en riant, d'*empoiſonner* une action, de *bleſſer* le reſpect, de *violer* ſa parole, de *forcer* une ville, & de *battre* la campagne.

Enfin, Madonte, ſans que je *tue* ici le tems, je prens le mien pour conclurre que cette façon de parler a vielli, & qu'on ne le *tuoit* qu'aux ſiécles où l'on *marioit la voix avec le tuorbe.*

Marier la voix avec le tuorbe.

PUiſque je vous ai demandé, au commencement de ces

remarques, la permiſſion d'y badiner, & d'égayer par-là une matiere ſeche & languiſſante d'elle-même, je vous dirai, Madonte, que la *voix* & le *tuorbe* ſont ſi proches parens, que l'on ne peut, ſans inceſte, les marier enſemble : Deſorte qu'on doit ſeulement les *accorder*.

Cependant, quoique cette façon de parler ſoit aujourd'hui décriée, combien voyons-nous de ſemblables mariages ? Quelques-uns de nos guerriers *marient* l'épée avec la plume : d'autres *marient* la guerre avec l'amour, car c'eſt ainſi que parlent quelques perſonnes, & par ce moyen ils font un mariage de Mars avec Venus qu'Ovide même n'a pas oſé faire ; s'étant contenté qu'ils fuſſent ſeulemẽt en galanterie. Nos Poëtes & nos Romaniſtes diſent qu'ils *ma-*

rient la fable avec l'hiſtoire. Quelques-uns, voyant que le laurier n'eſt plus employé à faire des Couronnes aux ſavans le *marient* avec le jambon : Mais il vaudroit bien mieux que toutes ces choſes demeuraſſent ſans parti, que de faire des mariages ſi ridicules ; & bien-loin que ceux-là ſoient écrits au Ciel, ils ne ſe ſont pas même dans les livres de nos bons Auteurs.

Traduction des vies de Plut. Neanmoins M. Amiot, ce celebre écrivain, pour dire qu'un ſage Grec tenoit des diſcours d'un viellard lorſqu'il n'étoit encore qu'un enfant, dit qu'il *marioit l'enfance avec la vielleſſe* : Mais n'eſt-ce pas aſſembler le printems avec l'hiver, & le feu avec la glace? Et j'oſe dire qu'un tel mariage doit ſe diſſoudre par nullité, puiſque l'enfance n'eſt pas encore nubile, & que la viel-

leſſe n'eſt plus en âge de ſe marier.

Un homme me dit un jour par compliment, qu'il *marioit ſes intereſts avec les miens.* Ce mariage de deux maſculins me parut un couple mal aſſorti : Enfin, Madonte, cette maniere de parler eſt aujourdhui ſi extraordinaire, qu'on trouveroit moins étrange que je me mariaſſe avec vous, qui meritez un Prince, que ſi je *marios* mes intereſts avec les vôtres. Il eſt vrai qu'il m'eſt permis de les *épouſer*; & c'eſt ce que je ferai toute ma vie.

A-miracle, adverbe.

IL n'y a pas long tems que tout ce qu'on faiſoit fort-bien, on le faiſoit *à miracle*, mais aujourdhui on le fait *admirablement*, ou *merveilleuſement*.

A-miracle est une façon de parler dont on ne se sert plus gueres, parce qu'on s'en est trop servi; & elle n'est plus miraculeuse qu'en ce que parmi les personnes qui parlent poliment, elle est aussi rare & aussi extraordinaire que les miracles. Elle s'est salie dans la bouche des Artisans & des Lavandieres: Nos delicats ont pour elle un tel dégoût, qu'ils aimeroient autant dire *à-prodige*, que *à miracle*.

Le terme *à merveille*, qui a la même signification, n'est presentement guere mieux receu que l'autre, & ne doit avoir cours, ce me semble, que dans le stile comique; comme s'en servit M. de Benserade:

En ces lieux Ablancourt, Calprenede, & Corneille,
C'est-à dire vulgairement,
Les Vers, l'Histoire, & le Roman.

Nous divertiſſent à merveille; Et un Auteur comique a dit parlant d'une Dame : Elle s'entend *à - merveille* à faire de la nuit le jour, car elle ne ſort de chés elle qu'avec les Oublieurs, & n'y rentre qu'avec les Crieurs d'eau de vie.

Ce n'eſt pas que je condamne toutafait ce terme : Je dis ſeulement qu'il n'en faut pas faire ſon ordinaire, mais qu'on en doit uſer rarement, comme on fait du Roſſolis & de l'eau de Canelle dont on ne ſe ſert pas tous les jours.

Chouſe.

AUtrefois on écrivoit & lon prononçoit *les chouſes* : Aujourdhui lon écrit & lon prononce *les choſes*, car (comme dit un Rieur) *les chouſes* ne ſont

plus que les femelles des choux.

J'ajouterai ici, Madonte, par occasion, que la precipitation des paroles ou l'ignorance des termes, fait qu'on se sert mal-à-propos du mot *chose* en toutes sortes de sujets. On dira plus facilement, sans chercher le terme propre, *ces choses qui avancent sur les portes des maisons*, que de dire *ces corniches*; & si un homme a receu de durs traitement de sa Maîtresse, on lui dira plutôt, *il ne faut plus penser à ces choses*, que de lui dire, *il ne faut plus penser à vos malheurs*.

Ce qui facilite cette negligence, c'est que le mot de *chose* convient à tout, & qu'il n'y a rien au monde à quoi l'on ne puisse l'appliquer. Aussi on peut l'appeller mot universel, comme Arlequin appelloit meuble

univerſel le manteau de Grifon-net. Le matin (dit il) c'étoit robe de chambre : le jour il devenoit manteau : la nuit c'étoit couverture ; & dans le mauvais tems parapluye.

Theanet.

tre le alien.

Indulgence pour *bonté.*

AUtrefois on profanoit ce mot juſqu'auprés d'une maîtreſſe ; & quand on l'avoit offenſée on reclamoit ſon *indulgence*, preſentement on reclame ſa *bonté* Je n'ai garde neanmoins de condamner abſolument ce terme : je dis ſeulement qu'il me ſemble qu'il a vielli en cette ſignification, & qu'il eſt conſacré à l'Egliſe.

L'Auteur de la Comedie des *veritables precieuſes* raille plaiſamment ſur ce mot quand il eſt appliqué aux perſonnes. Il fait

parler un homme de cette sorte : *j'ai assés d'indulgence pour vous tirer de vôtre erreur. Ie suis bien aize*, répond Iscarie, *que vous ayiez des Indulgences chés vous, car j'avois fait dessein d'en envoyer querir à Rome.*

Porceline, Pourcelaine.

ON ne dit plus ni l'un ni l'autre, mais on dit *porcelaine*. Par exemple, une de nos Dames qui charme quand elle parle, & qui plaît même quand elle ne dit mot, parlant l'autre jour de ces Tonsurez qui indiferemment sont nommez Abbez soit qu'ils soient de qualité ou qu'il n'en soient pas, il est d'eux (dit-elle) comme des garnitures des cheminées: il y a des vases dorez & des vernissez : il y en a de cristal & de verre; & tout cela est appellé *Porcelaine*.

Déloyal , Déloyauté.

CEs mots ſont encore uſités dans la poëſie. M. Corneille a dit dans ſa Tragedie de Cinna :

Un ami deloyal *peut trahir ſon deſſein ,*

& M. de Malherbe ,

I'allois bâtir un Temple eternel en durée ,
Si ſa déloyauté *ne l'avoit abatu.*

Mais ces mots commencent à vieillir dans la proſe, & l'on dit *infidelle , infidelité.* Néanmoins un de nos bons Auteurs s'en eſt ſervi. Madame la Comteſſe de la Suze (dit-il) étoit Calviniſte, ſon mari, qui étoit de la même Religion & naturellement jaloux, craignant quelque *déloyauté* de ſa part, voulut l'emmener à une de ſes terres, mais elle,

„pour n'y pas aller, ſe fit Catho-
„lique, & ſe ſepara d'avec lui. Ce
„qui fit dire plaiſamment à la Rei-
„ne Chriſtine de Suede, que
„Madame de la Suze avoit voulu
„être Catholique pour ne voir
„ſon mari ni en ce monde ni en
„l'autre.

Glouton pour *Gourmand*

N'A plus d'uſage que dans la plaiſanterie, comme M. Gombaud s'en eſt ſervi :

Il mange tout, ce gros Glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente.
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Mais ſon nez en a plus de trente.

Hirondelle.

LA vie de ce mot a été plus courte que ne l'eſt

celle de l'oiſeau qu'il ſignifie, & j'oſe dire qu'elle a paſſé preſque auſſi vite que paſſe ſon vol.

M. de Vaugelas a creu qu'il faloit dire *Herondelle*. M. du Bartas a tenu pour *Arondelle*,

La ſterante Arondelle *en toute main bricole*;

Mais, comme ſon opinion a été unique, elle ne doit pas être ſuivie, & pour me ſervir du proverbe, une hirondelle ne fait pas le printems. 5. *jour de la ſemaine.*

Il faut donc dire, non pas *Herondelle* avec M. de Vaugelas, ni *Arondelle* avec M. du Bartas mais *Hirondelle* avec nos Auteurs les plus modernes & les plus polis. M. Scaron, dont le langage étoit ſi épuré, parlant d'une Dame qui par ſon abord ſerieux glaſſoit tout le monde, dit plaiſamment: Il n'y a pas danger que les *Hirondelles* la cher-

chent; elle est trop froide. Mais, Madonte, si vous voulez un exemple plus serieux, je vous raporterai cette celebre epigrame de Mademoiselle de Scudery sur les premieres conquêtes de nôtre grand Monarque:

Les Heros de l'antiquité
N'étoient que des Heros d'été.
Qui suivoient le beau tems comme les Hirondelles.
La Victoire en hyver pour eux n'avoit point d'aîles,
Mais malgré les frimats, la nege, & les glaçons,
LOUIS est un Heros de toutes les saisons.

Somme pour *Sommeil.*

ON a dit de Pompée, que la fortune lui fit tout le bien & tout le mal, qu'elle est capable de faire. On peut dire la

même choſe du mot de *ſomme*, en ſignification de *ſommeil*, car l'uſage aprés l'avoir relevé par-deſſus les autres ; l'a banni de nôtre langue, & il eſt aujourd'huy ſi rebuté, que pour parler en Poëte, je crois que Morphée même, qui eſt le Dieu du ſommeil, ne l'approuveroit pas. Enfin ſi le ſommeil eſt l'image de la mort, on pourroit dire que *ſomme* eſt la mort-même, car il eſt defunt depuis pluſieurs années ; & il n'y a plus perſonne qui oſât dire, j'*ay ſomme*, pour dire j'*ay ſommeil*.

Ce n'eſt pas que ce terme ne meritât une vie plus longue, puiſqu'il n'a nulle rudeſſe, & je ne deſeſpere pas qu'il ne puiſſe naître de nouveau, *pluſieurs termes morts pourront renaître quelque jour* dit Horace ; c'eſt là un bizarre effet des caprices de l'u-

ſage qui rejette tous les jours tant de bons termes, & en ſoûtient tant de méchans, qu'on ne ſait preſque plus deſquels il faut ſe ſervir, & je puis dire à peu-prés des mots ce qu'un Avocat diſoit des procés Lorſqu'on lui demãdà pourquoi il en ſoûtenoit de mauvais. J'en ay tant perdu de bons (dit-il) & tant gagné de méchans, que je ne ſai plus leſquels prendre.

Il eſt vrai que le mot de *ſomme* trouve encore place dans la poëſie. M. Godeau a dit en parlant à un ruiſſeau;

Toy, de qui les eaux fugitives
Serpentent entre les cailloux,
Et provoquent d'un bruit ſi doux
Le ſõme à venir ſur nos rives, &c.

& M Dépreaux a dit dans ſon Lutrin;

c'eſt là que le Prelat, muni d'un déjeuné;

Dormant d'un leger ſomme,
attendoit le diné.

Ceux qui gemiſſent dans vos fers, Madonte, ſe ſoucient peu de cette remarque, car grace à vos cruautez, ils ne connoiſſent ni *ſomme* ni *ſommeil.*

Diſcorde.

CE mot n'eſt plus guere employé que pour le nom de cette malicieuſe Déeſſe qui n'ayant pas été priée à la noce de Thetis, jetta une pomme d'or ſur laquelle ces parolles étoient gravées, *c'eſt pour la plus belle*; étant à croire qu'elle eut été pour vous, Madonte, ſi vous euſſiez été de la partie.

Mais quand le mot de *diſcorde* ſignifie *diſſention*, il n'entre plus, ce me ſemble, dans le beau ſtile; & je crois que ſi un homme diſoit que la Princeſſe de

Cleves pour avoir declaré à son mari son inclination pour le Duc de Nemours, fut dans une grande *discorde*, il ne seroit pas moins blamé de sa façon de parler, que cette Princesse l'a été de sa confidence. Neanmoins ce terme est encore receu dans la poësie. M. Racine n'a pas fait dificulté de dire ;

Ode à la Reine

Grande Reine, de qui les charmes
Assujetissent tous les cœurs,
Et de nos discordes vainqueurs, &c.

Car la poësie a de si grandes licences, qu'on y peut, non seulement tutoyer les Rois, mais encore parler de Dieu au plurier, comme a fait M. de Lingendes en ce beau sizain que M. le Cardinal de Retz fit mettre en air par Lambert :

Si c'est un crime de l'aimer,
On n'en doit justement blamer
Que les beautez qui sont en elle

Ainſi c'eſt la faute des Dieux
Qui la firent ſi belle,
Et non-pas de mes yeux.

Quant à *diſcord* qui ſignifie auſſi *diſſention*, & dont M. de Malherbe s'eſt tant ſervi, il eſt encore approuvé dans la poëſie par M. de Vaugelas, par M. Dupleix, par M. la Mote-le-vayer, & par mille autres, mais pour moy, je dirai ſeulement qu'il n'eſt pas à mon goût en aucune maniere car dire contre le ſentiment de tant de perſonnes que ce mot n'eſt pas bon, je m'attirerois trop d'averſaires, & pour un *diſcord* je ne pretends pas m'en faire mille.

Labeur.

AUtrefois on s'appliquoit à un *labeur*: aujourdhui l'on s'applique à un *travail*. Le mot

de *labeur* est, non-seulement vieux, mais decrepit.

Il tient du stile des Amadis & des Druides, bien que nos Poëtes ayent taché de le retenir, & il est rejetté en toutes ses significations, car en matiere d'agriculture on dit *labour*, comme Mr. Godeau s'en est servi:

Geor- *Trop heureux qui s'occupe au*
giques labour *de sa terre*,

& en parlant d'un employ penible, on dit *travail*.

Mais à mesure que le mot de *labeur* s'est corrompu & aneanti, celui de *laborieux* s'en est formé, & s'est introduit dans le monde. Ainsi je puis dire sur cela ce que disent les Philosophes, que de la corruption de l'un se fait la generation de l'autre. Ce mot de *laborieux* est generalement approuvé, & nous n'avons en-

core veu perſonne qui ait repris M. de Malherbe d'avoir dit;

Quand je tracerai l'hiſtoire
De tes faits laborieux, *Ode à Henry IV.*

ni M. Arnaud: *le St. Eſprit nous declare que la voye de l'iniquité eſt laborieuſe.*

Cependant je ne vois nulle raiſon pourquoi *labeur* eſt rejetté, & *laborieux* eſt receu: & ſur cela je ne puis dire autre choſe que ce que dit Quintilien; *comme le Prince donne le prix à la monnoye, le Peuple donne le prix aux paroles.*

Affectüeuſement.

PAr la même citation que je viens d'alleguer, le mot d'*affection* eſt en uſage, auſſi bien qu'*affectionné*, & celui d'*affectüeuſement*, qui eſt derivé de ceux-là, eſt aboli.

M de Balzac, à qui toute la France a l'obligation d'avoir commencé à polir nôtre langue qui étoit brute, & à la neteyer des ordures qui la soüilloient, a proscrit dans son Socrate Chrétien le mot d'*affectueusement* comme un terme barbare & odieux.

Ce n'est pas, Madonte, qu'il n'y ait quelques antiquaires qui tiennent encore pour ce mot. Je connois même un homme qui ne pouvant s'en défaire, dit qu'il veut l'aimer toûjours, & qu'il est constant jusques aux paroles,

Mais, entre nous,
Aimer si constamment est le métier des foux.

Chansonde M. Sarasin.

Natif.

LE terme de *natif d'un tel lieu* commence à passer. Il

faut dire, *il eſt d'un tel lieu*, ou *il eſt nay en un tel lieu.* Voici un exemple de l'un & de l'autre. M. Peliſſon a écrit dans ſon hiſtoire de l'Academie : M de Voiture *étoit d'Amiens*, fils d'un Marchand de vin, & fut en-ſuite introducteur des Ambaſſadeurs chés Monſieur le Duc d'Orleans : & M. Menage a dit dans ſes recueils : Monſieur de Benſerade *étoit nai à Giſors*, fils d'un Procureur, & s'attacha au Cardinal Mazarin, qui l'auroit fait Evêque, s'il eut voulu être d'Egliſe.

Je n'aurois eu garde de toucher à la naiſſance de ces deux celebres Ecrivains, ſi elle n'étoit publique. J'ajoûterai ſeulement ce mot de Seneque, que ſi ceux qui naiſſent nobles ſont plus heureux, ceux qui meriteroient d'être nobles ſont plus loüables.

Un Amoureux.

AUtrefois on disoit *un amoureux*: aujourd'hui l'on dit *un amant*, car le mot d'*amoureux* n'est plus qu'adjectif ; comme *un homme amoureux*, *il est amoureux*. C'est ainsi qu'a parlé M. Racine. *Berenice.* *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.*

Ceci me fait souvenir qu'une Dame qui n'aimoit point trop les jaloux, soûtenoit que le sens de ce vers n'est pas bon, & qu'au lieu de dire, *si Titus est jaloux, Titus est amoureux*, il faloit dire, *Si Titus est jaloux, donc Titus est facheux.*

Cité pour *Ville.*

CE mot n'est plus d'usage qu'en parlant de la *Sainte*

Cité, qui eſt la ſainte Jeruſalem, ou de la *Cité de Sion*, car ce ſeroit une impertinance de dire, *la ſainte Ville*, *la ville de Sion*.

Les anciens Latins entendoient pas ce terme le Corps des habitans d'une Ville, & non pas l'enceinte de leurs murailles. J'ai appris d'un hiſtoirien que les Romains ayant pris Cartage, promirent aux habitans de conſerver leur *Cité*, & neanmoins ils raſſerent leur *Ville*, diſant que *Cité* en latin ne ſignifioit ni les maiſons ni les murailles, mais la *Communauté des habitans*.

Tombe pour *Tombeau*.

SAns deſſein, Madonte, de vous faire ſouvenir de la mort en parlant ici de *tombe* & de *tombeau*, je dirai que ce mot de *tombeau* n'eſt plus guere

en uſage dans la proſe, mais qu'il ſubſiſte encore dans la poeſie. M Racine a dit dans ſon Andromaque,

Avec lui dans la tombe *elle s'eſt enfermée*,

& un celebre Auteur a fini une epitaphe en ces termes :

Toy dont la pieté vient ma tombe *honorer*,

Pleure mon infortune, & pour ta recompenſe,

Iamais autre douleur ne te faſſe pleurer.

J'ajoûterai ici par occaſion, que le mot de *tombe* ou de *tombeau* convient à toutes ſortes de perſonnes, mais que celui de *Mauſolée* ne ſe dit que des Princes ou des gens d'un rang extrémement relevé. M. de Balzac s'eſt ri de M. de Malherbe de ce que lors qu'on lui offrit dix mille écus d'accommodement

pour la mort de ſon fils qui fut tué en duel par M. de Pilles Gentilhomme de Marſeille, il répondit qu'il prendroit cet argent, mais que ce ne ſeroit que pour l'employer à un Mauſolée pour ſon fils. Malherbe (dit M. de Balzac) en ſe ſervant du mot de *Mauſolée*, a fait le Poëte juſques dans l'excés de l'affliction. Il eſt vrai que M. de Malherbe fut ſi fort touché de cette perte, qu'il vouloit avant cet accommodement, partir de Paris pour aller en Provence ſe battre en duel contre M de Piles; & comme ſes amis lui repreſentoient qu'il y avoit trop de diſproportion de ſon âge de ſoixante-douze ans à celui d'un homme de vingt-cinq; c'eſt à cauſe de cela que je veux me battre (répondit-il;) je ne riſque qu'un denier contre une piſtole.

Soucy.

J'Ay bien voulu, Madonte, vous faire obſerver que le mot de *ſoucy* ne ſe dit preſque plus que pour cette fleur jaune qui ſe tournãt toûjours vers le Soleil pendant ſon cours, ſert d'emblême aux amans, mais que lorſqu'il ſignifie *ſoin* & *iniquiétude* il commence à vieillir; & bien que le mot de *ſoucier* dont l'autre eſt deſcendu, ſoit uſité, celui de *ſouci* n'eſt plus guere en uſage, non plus que *ſoucieux* : je veux dire dans la proſe, car il ſubſiſte encore dans la poëſie; & perſonne ne ſauroit condamner ce vers de M. Bertaud, non plus que le ſens qu'il contient:

Qu'aimer fidellement apporte de ſoucy!

Partement.

CE terme, pour dire *départ*, n'eſt plus dans le beau commerce. Il ſent la corruption des ſiécles gothiques; & quoique M. de Voiture ait taché de le maintenir en l'employant dans ſes lettres, neanmoins s'en ſervir aujourdhuy, c'eſt rappeller la mode des balandrans & des freſes. Il le faut laiſſer à ces gens amoureux des rides de l'antiquité, leſquels ne diſent jamais rien de nouveau qui ne ſoit deja vieux.

Deſaſtre.

NOs Ecrivains commencent à avoir du rebut pour ce mot, & ſi (comme on dit) à quelque choſe *malheur* eſt bon, *deſaſtre* n'eſt bon à rien. Il eſt

vrai qu'il eſt encore ſoufert dans la poëſie :

Dans leur deſaſtre, *helas , ta bonté les revere,*

a dit M. Chapelin ; mais dans la proſe, ce terme eſt à eviter. Vous pouvez, Madonte, vous ſervir en ſa place, d'*infortune*, *revers*, *malheur*, *diſgrace*, qui ſont des mots dont vos amans experimentent aſſés la ſignification. En tout cas vous pouvez uſer du mot de *deſaſtre* une fois le mois, mais non pas plus ſouvent, & il ne faut point faire de ce terme ce que Scaramouche faiſoit d'un precepte d'Hypocrate. Hypocrate (diſoit-il) ordonne pour la conſervation de la ſanté de s'ennivrer une fois le mois, mais craignant de ne pas bien remplir ce precepte, j'en fais des repetitions trois fois la ſemaine, afin qu'Hypocrate n'ait

rien à me reprocher.

Dertre, Quiterre, Catarre.

CEs trois mots ne ſont plus d'uſage, & l'on ne s'en ſert que dans les Provinces.

Autrefois on diſoit *dertre*, mais preſentement il faut dire *dartre.*

De même, on diſoit *guiterre*: aujoudhui lon dit *guitarre* C'eſt ainſi qu'à parlé M. Menage: *les Portugais*, dit-il, *ayant perdu une bataille, on trouva quatorze mille guitarres ſur la place*, & c'eſt encore ainſi qu'a parlé M. de Voiture; Menagiana.

Et nos Guitarres, *& nos voix*
Ne charmẽt plus comme autrefois.

Mais il faut dire *caterre*, & non pas *catarre.* par exemple, M. Saraſin a dit:

L'Aurore dans ce tems d'hyver,
Gardant ſes fleurs pour d'autres terres,

Ne seme plus à son lever
Que des rhumes & des caterres;

& M. de Balzac, parlant des Cardinaux dans le Conclave, qui pour être Papes feignent d'être malades, a dit plaisamment : ils ne sont jamais sans *catarre*, & d'un Cardinal malade il se fait toujours un Pape qui se porte bien.

Cauteleux.

CE mot pour dire *ruse*, est barbare presentement. Il passoit pour un bon terme en ces siecles niais & innocens où lon croyoit que Saint Leger étoit de plume, & saint Clou de fer. C'est un terme latin qu'on avoit travesti à la françoise. Je sai que la langue latine mourut aprés la ruine de l'Empire Romain, & que cette illustre morte renaissant d'elle-même

même comme un Phœnix, fit ſortir de ſon bucher la langue françoiſe, auſſi-bien que l'Italienne & l'Eſpagnole, je ſay auſſi que les mots doivent du reſpect aux langues qui leur ont donné la naiſſance, mais ce reſpect ne doit point aller juſques à les contraindre d'eſtre toûjours ſerrez dans les langes de leur berceau, la langue Françoiſe a aſſés d'âge pour devoir étre emancipée & ſe ſouſtraire de la puiſſance de ſa mere. Il eſt vray que, quelque belle qu'elle ſoit, elle n'a point de treſors pour y puiſer des termes pour toutes ſortes de choſes : Au contraire, elle eſt ſi pauvre, qu'elle ne ſauroit ſubſiſter de ſon cru & ſans emprunt, & s'il faloit qu'elle rendit tout ce qu'elle a receu des autres langues, elle reſteroit ſans plumes comme cette Corneille-

d'Eſope dont l'autre jour, Madonte, vous liſiez la fable, mais cependant elle eſt ſi fiere dans la pauvreté, qu'elle ne ſoufre qu'avec chagrin les mots que les autres langues luy prétent.

C'eſt pour cela, qu'elle ne reçoit plus le terme de *Cauteleux* que dans la Licence de la plaiſanterie & du ſtile comique, comme en ces jolis vers de Mrs. de Bachaumont & de la Chapelle ſur la deſcription de la Ste. Baume:

Mais ſi d'une adreſſe admirable.
l'Ange a taillé ce roc divin,
Le Demon Cauteleux *& fin,*
En a fait l'abord effroyable,
Sachant-bien que le Pelerin,
Se donneroit cent fois au Diable,
Et ſe damneroit en chemin.

Cautelle, pour *ruſe*, eſt un mot qui étoit aimé de tous nos an-

ciens Auteurs, & entr'autres, de ce fameux Philippe des Portes qui fut ſi bien payé de ſes poëſies, que le Roy Henry III. lui donna onze mille écus pour les mettre au jour, & l'Amiral de Joyeuſe une Abbayie de trante mille livres de rente pour avoir fait un ſonnet, mais aujourd'huy ce terme n'eſt receu que dans le Palais, où, pour le rendre encore plus affreux, on y ajoute l'epithete de *future*, en diſant, *future cautelle.* Partout ailleurs il ſeroit ridicule. Un courtiſan qui diroit, *qu'il n'y a que Cautelle à la Cour*, ne s'en rendroit-il pas la riſée ?

Veneneux.

IL ne faut point dire *veneneux* avec les Apoticaires, mais *venimeux* avec les perſonnes qui par-

lent proprement, *la médiſance*, dit Mr. de Voiture, *eſt le plus venimeux de tous les monſtres.*

Il eſt vray que ſelon l'Etimologie Latine, il faudroit dire *veneneux*, ainſi-qu'a parlé Marot, *Vn tas de diſcours veneneux.*

Mais, Madonte, je vous ay fait remarquer dans le chapitre precedent, que la langue françoiſe ne s'accommode guere de la latine; & j'ay appris de Mr. Coſtar, que méler une langue morte avec une vivante, c'eſt imiter ce Prince cruel dont un ancien Poëte a dit,

Il attachoit les morts avec que les vivans.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe en certaines occaſions, & en plaiſantant, méler dans le diſcours quelques mots latins convenables à la perſonne qui parle, comme fit Arlequin lors-que

faisant le Procureur, & voulant arraper le manteau à un homme pour qui il occupoit, il luy dit qu'il le luy donnât à garder, de peur qu'il ne fut reconnu par les Archers qui l'attendoient à la ruë, & qu'il ne devoit pas craindre qu'on le luy changeât, car il le feroit parafer *ne varietur*; & encore lorsqu'habillé en Diogene portant une lanterne à la main, un homme vint le prier de parler à une femme. J'ay bien affaire d'une femme (luy repondit Arlequin) *hominem quæro*, je cherche un homme. Mais, Madonte, on ne doit pas user à tout propos de ces façons de parler, & surtout envers les personnes de vôtre sexe, comme faisoit Mr. de Chevreul, qui (selon le raport de M Menage) en avoit fait une telle habitude, qu'un jour étant allé rendre visite à

Théatreta lien.

Menagiana.

une Dame qui au sortir de sa maison luy offrit son carosse pour le mener chez luy, *non opus est*, *Madame*, luy dit-il, *j'iray bien à pied.* Cela s'appelle rencherir sur le ridicule, & entreprendre sur la profession des Pedans.

En effet il n'est rié de si rebutant dans le langage que ces termes composez du latin qui sont presantement inusitez. Je connois un de nos Auteurs dont les pensées sont excellentes, mais il affecte si fort de lier les bons mots françois avec les vieux derivez du latin, que ses écrits me font souvenir de ce clou qu'on voit dans le cabinet du Duc de Toscane, qui est moitié d'or & moitié de fer.

Déconfit.

CE mot eſt de l'autre ſiecle, & s'en ſervir aujourd'huy, ce ſeroit la même choſe que ſi l'on chantoit landriri ou colintampon : Enfin quand on me diroit que M. de Racan ne l'a pas rejetté en ces vers,

O que de Peuples déconfits
Pleureront leurs maiſons ſuperbes,
Lors qu'on moiſſonnera les herbes.
Sur les ruines de Memphis,

Je ne laiſſerois pas de croire que ce mot n'eſt plus d'uſage, & qu'il ne ſauroit être ſoufert que dans le ſtile burleſque, comme l'a employé M Saraxin,

La Dame venus & ſon fils
Etoient prés d'être déconfits.

Quand au mot de *déconfiture* pour dire *défaite*, outre qu'il

est suranné, il est d'ailleurs si aigre & si rude que lors qu'on l'entend prononcer, on n'y sauroit rien trouver de doux que ce que son equivoque signifie.

Coucher un air en tablature.

CEtte façon de parler est abolie. Il faut dire *noter*, ou *mettre un air en tablature*. Le mot de *coucher* ne s'employe plus dans le sens figuré qu'en disant, *coucher sur l'Etat*, *coucher en joüe*, *coucher gros*, *coucher son reste*, ou *coucher tout son bien*, comme s'en servit dernierement un Cavalier fort-enjoüé, qui rencontrant trois filles si belles qu'on pouvoit les prendre pour les trois Graces, leur dit en rjant; *sur un fredon comme celuy-là, je coucherois tout mon bien.*

De même on ne dit plus *coucher par ecrit* : on dit *écrire*, ou *mettre par écrit*. Je me ſouviens qu'une Dame tres-ſpirituelle, ayant été loüée par un homme de ce qu'elle faiſoit bien une lettre, ſe ſervit par mégarde de ce terme en luy diſant qu'*il couchoit mieux qu'elle par écrit*. Surquoy cet homme, pour plaiſanter, luy repondit ſur le champ,

Malicieuſe que vous êtes,
Si la choſe étoit vraye, helas, que de jaloux,
Car coucher par écrit *auſſi bien que vous faites,*
Ce ſeroit un coup ſeur pour coucher avec . . . . .

Elire pour *choiſir*.

ON a judicieuſement remarqué que les mots *élection* & *choix* ſont diferens en ce que le premier a une

signification passive, & l'autre a une signification active, c'est-à-dire, que *l'election d'un tel* marque celuy qui a été éleu, & *le choix d'un tel* marque celuy qui choisit, mais on n'a point parlé de leurs verbes, qui sont *élire* & *choisir*.

Pour moy, Madonte, de ces deux derniers mots, je prendrois plutôt celuy de *choisir*, qui est assurement le meilleur, & par ce choix je fairois mentir ce proverbe, *tel choisit qu'il prend le pire*. Je conviens qu'*elire* est un bon terme quan il signifie une élection à une charge ou à une dignité; comme M. de Segrais s'en est servi en parlant du Roy:

Il fait par ses vertus adorer son empire,
Et de si riches dons les Destins l'ont orné,

Qu'un legitime choix nous le faiſoit élire.

Si la faveur du Ciel ne nous l'avoit donné.

Mais en toute autre ſignification je fairois dificulté d'uſer du mot *élire*, car, outre qu'il ſent le Palais où lon *élit domicile*, il eſt auſſi extrémement vieux; & je ne voudrois point dire avec M. de Malherbe,

Illuſtre Prince de l'Egliſe,
Richelieu, juſques à la mort;
Quelque chemin que l'homme éliſe,
Il eſt à la mercy du ſort,

Il eſt vrai qu'*élite* pour *choix*, eſt du bel uſuge, pourveu qu'on n'en uſe pas indiferemment, car on diroit fort-mal, *on a l'élite d'aimer en Madonte le merite ou la beauté*, mais on diroit fort-bien & fort-veritablement.

*Nous voyons en Madonte une fille d'*élite

Je vous baise les mains.

CEtte façon de parler figurée peut bien entrer dans la conversation, mais il me semble qu'elle s'est usée dans les lettres à force d'y avoir été rebatuë, & que ceux qui écrivent poliment ne s'en servent plus en cette occasion, & l'evitent comme un terme vieux & trop commun dans les lettres.

Cecy me fait souvenir de M. de Malherbe, qui lassé de cette maniere de parler, & voulant marquer plus de respect à sa maîtresse, nommée Caliste, en luy écrivant finît sa lettre par *je vous baise les pieds.* Sur quoy M. de Balzac disoit en riant, que M de Malherbe ne baisoit

les pieds à Caliſte que parce qu'elle portoit le nom d'un Pape.

Cheminer.

IL eſt permis de *marcher* à tout moment, mais il n'eſt permis de *cheminer* que deux ou trois fois en ſa vie, car c'eſt un mot dont on ne doit ſe ſervir que rarement. Je ſay bien, que M. Saraſin n'a pas fait dificulté de l'employer.

Il cheminoit *en ce convoy &c.* Pommais je ſay auſſi, que M. de Malherbe l'a evité. — Pomponeb.

Si tu veux que je t'aide a ſauver ton Empire, — *Ode au Roy Loüis XIII.*

Il eſt tems de marcher, & que M. de Balzac a écrit de Rome; *vous marcherez icy ſur des pierres qui ont été les Dieux de Ceſar & de Pompée.*

Toutefois *cheminer* peut être dit en parlant des choses, plutôt que des personnes. Par exemple, Madame la Comtesse de Bregy de qui l'esprit avoit des charmes auſquels on ne pouvoit reſiſter un ſeul moment, & demandoit un cœur avec le même empire que les voleurs demandent la bourſe, a dit en s'adreſſant à une montre d'horloge,

Reſſort ingenieux, & ſubtil mouvement

Qui cheminant *toujours d'un pas imperceptible,*

Imites le deſtin d'un malheureux amant,

Qui ſoufre ſans relache une peine inviſible.

Or conjonctive.

CE mot *Or* étant une conjonctive qui ſignifie *donc-que* ou *auſſi*, n'eſt plus en

uſage qu'en matiere de ſcience & d'inſtruction. Autrefois il étoit tres-uſité, & c'eſt dommage qu'il ait vielli, car il eſt court & expreſſif. Vous en verrez un exemple au commencement du dernier vers de cette plaiſante epigramme qu'on fit contre Chamier, celebre goinfre, & ſectateur de Vatable & de Calvin, fameux hereſiarques:

Faut-il s'étonner ſi Chamier
Fait un ſi grand cas de Vatable?
De ſes Heros c'eſt le premier,
Parceque ſon nom rime en Table.
Aprés Vatable ſuit Calvin
Avec qui ſon cœur ſimpatiſe,
Car ce nom ſe termine en vin.
Or Table & vin *c'eſt ſa deviſe.*

De longue main, pour *depuis long tems.*

L'Uſage a aboli cette maniere de parler comme un ad-

verbe monstrüeux, quoique M. d'Ablancourt en ait souvent usé en ses traductions de Tacite & d'Arrian. Pour moi, je suis étonné que puisqu'on a dit *de longue main*, pour *depuis long tems*, on n'ait dit *de courte main* pour *depuis peu*; & j'ajouterai en riant, que peutêtre dira-t'on quelque jour *de longues oreilles*, pour dire *entendre de loin*. Il est vrai, Madonte, que cette façon de parler seroit fort-equivoque, car les ignorans pourroient la prendre pour eux.

Il faut que je die: Que veux tu que je die?

C'Est ainsi qu'on parloit autrefois, au lieu de *il faut que je dise: Que veux-tu que je dise?* & c'est ainsi que parla M. Gombaud lorsqu'une femme lui demanda une epitaphe pour son

fils nommé Colas :

Colas eſt mort de maladie ;
Tu veux que j'en plaigne le ſort.
Que diantre veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

Quelques autres termes ſurannez.

ENfin, Madonte, pour ne vous pas ennuyer, je mettray ſuccintemẽt dans ce chapitre quelques vieux termes tous enſẽble, nonpas pour avoir de la relation les uns aux autres, maispour étre tombez tout-à-la fois ſous ma plume, & pour n'avoir qu'un mot à dire ſur chacun.

Autrefois on avoit coutume de dire, *Henri trois*, *Henri quatre*, *Loüis treize*, en faiſant tenir place d'ajectifs aux mots *trois*, *quatre*, *treize*, mais il me ſem-

ble qu'en parlant ainsi de ces Rois, c'est les traiter en Rois d'Arimethique, & les chifrer plutôt que les nommer. Desorte que pour parler regulierement on doit dire *Henri troisiéme*, *Henri quatriéme*, *Loüis treiziéme*. Neanmoins un fameux Ecrivain nous assure qu'il est permis de dire malgré l'exactitude du langage, *Henri trois*, *Henri quatre*, *Loüis treize*, *Loüis quatorze*. J'ajoute qu'il faut dire, *Charles quint* en parlant de celui qui fut Empereur, & *Charles cinquieme* quand on parle de celui qui fut Roi de France.

On disoit aussi, *defunt mon pere*, mais presentement on dit *feu mon pere*, *ma feuë mere*. Etant à observer que ce mot *feu* ne s'employe que pour les personnes mortes de nôtre tems. Je ne pus l'autre jour m'empecher

de rire quand j'oüis un Predicateur qui diſoit *feu Moyſe*, *feu David*, *feu Goliath*. Cela me fit ſouvenir d'Arlequin qui ſous le perſonnage d'un Procureur, dit qu'il plaidoit pour les heoirs de *feu le Diable*, contre Gripimini procureur de ſa veuve qui conteſtoit le teſtament.

Le mot de *ſeptante* n'eſt plus receu qu'en parlant des ſeptante Interpretes. Hors ce cas-là il faut dire *ſoixante & dix*, auſſibien que *quatre-vingts*, car *huitante* & *octante* ſont aujourdhui rejettez, quoique le celebre Dictionaire de l'Academie françoiſe les aprouve. Je ne demande en cela d'autre juge que l'uſage.

Patienter, pour dire *prendre patience* eſt un terme proſcrit, auſſibien que *bâtonner*, pour dire *donner d'un bâton*, car *bâtonner* ne peut plus étre dit qu'en

Rapor badinant, comme fit Cirano de
té par Bergerac, qui aprés avoit eu
M. querelle avec Mondori le Co-
Mena medien, qui étoit fort-gros, di-
ge. soit plaisamment : A-cause que ce coquin est si gros, qu'on ne peut le *bâtonner* tout entier en un jour il fait le fier & le brave.

Il en est de même du mot *souffleur*, qui n'est plus reçû quedãs le stile simple. Par exẽple ce fameux M Mainard Presidentd'Aurillac qui fut Secretaire de la Reine Marguerite, & avec qui, étant à Rome, le Pape Urbain VIII. prenoit plaisir à s'entretenir, a dit en s'adressant à certains fanfarons :

Mani *feste.*

Mais vôtre orgueil éclaire & tonne,
Et jure que s'il s'abandonne,
Il détruira le genre humain.
Miracle de l'âge où nous sommes!
Aujourdhui vous tüez des hommes

Qui vous ſoufleteront *demain.*

Miſe de poſſeſſion, pour dire ſe métre en poſſeſſion, eſt un terme qui n'a plus de cours. Il faut dire *priſe de poſſeſſion.* C'eſt ainſi qu'a parlé un de nos celebres Auteurs. Jule-Ceſar (dit-il) étant tombé de cheval dans l'Afrique où il étoit allé pour la conquerir, s'écria: c'eſt bon ſigne que l'Afrique ſoit ſous moy: ce n'eſt pas une chute, c'eſt une *priſe de poſſeſſiõ.*

Corail eſt preſentement plus d'uſage que *Coral*, dont les poëtes ſe ſervent encore pour la commodité de la rime, mais, au contraire, on dit plutôt *Criſtal*, *metal*, que *criſtail*, *metail.* Un Cavalier dont le langage eſt tres-épuré, parlant d'une Dame ſurannée, diſoit l'autre jour en plaiſantant: Ses cheveux n'ont fait que changer de *metal*: ils étoient d'or, ils ſont devenus d'argent.

Autrefois en parlant d'une femme on disoit : *Elle est Poëtesse*, *Autrice*, *Peintresse*, &c. mais presentement nous disons : *Elle est Poëte*, *Auteur*, *Peintre*, *Medecin*, *Philosophe* ; & en cela nous imitons les Latins, qui en parlant des femmes, usoient de semblables terminaisons masculines.

Comme aussi, lon ne doit plus dire, *ses proches*, *son parentage*, comme on parle dans la Ville, mais on doit dire *ses parens*, *sa parenté*, comme on parle dans la Cour.

Il faut prononcer *Rome*, *Cologne* sans *u*. & non-pas *Roume*, *Coulogne*, ainsi-qu'on faisoit du tems qu'on disoit *proumenade*, *pourtrait*, *miroüer*. Je me souviens qu'un homme vouloit me faire accroire qu'il faloit écrire & prononcer *Cigougne* avec un *u*. & non-pas *Cigogne*, mais, si

j'oſe me ſervir du proverbe, j'écoutay cela comme un conte de la cigogne.

Autrefois on diſoit *fanir*, *touſſir*. Preſentement on dit, *faner*, *touſſer*: *veuf*, *veuve*, *veuvage*, & non-pas *vef*, *vefve*, *viduité*: *de ſang froid*, *de ſens raſſis*, & non, *de ſens froid*, *de ſang raſſis*, cõme parlent quelques ignorans.

Le mot d'*heur* pour dire *bonheur*, n'eſt plus en uſage, & celui de *fortuné* commence a vieillir. En ſa place on ſe ſert d'*heureux*. Par exemple, un excellant Ecrivain a tres-bien dit nous ne ſommes *heureux* que du ſuperflu; & ſi un tableau coute quelque fois plus qu'une maiſon, c'eſt que le plaiſir eſt plus noble que la neceſſité.

Comme auſſi, preſentement on dit *hebreux*, & non-pas *hebrieux*: *innombrable*, au lieu

d'innumerable : en même tems, & non-pas *a même tems*, quoi que M. de Vaugelas ait tenu pour ce dernier : *en soy-même*, & non, *a part soy : ensemble, souvent* & non pas *ensemblement, souventefois*. Il faut aussi dire, *conquerir*, & non *conquêter*, comme on parloit autrefois encor qu'on dise *conquête : naviger*, & non pas *naviguer*, quoiqu'il faille dire, *navigable*, & non, *navigeable* : *donner*, & non-pas *bailler*, si ce n'est en parlant d'un bail à ferme : *tout d'un coup*, & non *tout a coup*. *Quiter la Cour tout d'un coup*, dit M. de Balzac, *c'est autant que de mourir de mort subite*.

Quoique le terme de *gite* soit encore en usage ; comme, *prendre un gite*, celuy de *giter* ou de *giser* ne l'est plus, & lon ne s'en sert qu'aux inscriptions des me-

numen-

numens en la troiſiéme perſonne du verbe *Giſer*; comme en cette epitaphe d'un Medecin:

Cy giſt *par qui tant d'autres giſent*,

&en ctete autred'unbateurd'or:

Iean Colomb giſt *ſous cette lame,*
Feu bateur d'or & de ſa femme.

Iſſir pour dire *ſortir*, eſt gaulois; & cependant *iſſu* en parlant de race, ne l'eſt pas. M. Dépreaux a dit.

Il eſt iſſu *d'un ſang fecond en Demi-Dieux*;

& M. Cirano a écrit à une femme: *vous étes iſſuë d'une race dont les ſept pechez mortels ont compoſé l'hiſtoire.*

On a dit juſques ici, *boire à la ſanté d'un tel*, mais depuis quelques années on dit contre les regles de la conſtruction, *boire la ſanté d'un tel*. Par exemple, un de nos Auteurs raporte M. Mc

nage. que M. l'Evêque de Mets étant à table, on luy porta la santé du Roi : *Je n'ay garde*, dit-il en riant, *de boire la santé du Roy ; on m'enroleroit.*

Il n'y a pas long tems qu'on disoit, à l'imitation des latins, *servir à Dieu* ; mais presentement on dit, *servir Dieu*, *ne pas servir Dieu*. C'est ainsi qu'à parlé M. de Balzac dans une de ses lettres : *les hipocrites*, dit il, *ne servent pas Dieu*, *mais ils se servent de Dieu pour tromper les hommes.*

Autrefois on disoit *Vulcan* : aujourd'huy lon dit *Vulcain* soit en prose ou en poësie. Ceci me fait souvenir que M Chapelain soûtenoit une fois dans l'Academie qu'il faloit dire *Vulcan* en vers & *Vulcain* en prose. Surquoy M. de Racan luy répondit : Si cette distinction avoit lieu, il faudroit m'appeller *Racan* en vers, & *Racain* en prose.

On dit preſentement *conjuré*, & l'on ne dit plus *conjurateur*. Il faut auſſi dire *lâche*, *civil*, *Rival*, & non-pas *coüard*, *courtois*, *corrival*. De-même il faut dire, *filigrane*, & non, *filigrame*, comme parlent quelques perſonnes.

On dit *haine*, *plainte*, *conſultation*, *carnaval*, *contravention*, & non-pas, *malveillance*, *complainte*, *conſulte*, *carneval*, *contrevention*, qui ſont des mots anciens & abolis.

On dit auſſi, *buſque*, *poche*, *camiſole*, *couverture*, & non, *buſc*, *pochete*, *chemiſete*, *couverte*, comme on parloit anciennement.

Mais c'eſt trop, belle Madonte, c'eſt trop vous importuner d'une lecture qui ſans doute vous aura fatiguée. Il eſt tems que je vous laiſſe joüir de ce doux repos qui ſuccede à la laſ-

ſitude, & il eſt tems auſſi, qu'aprés avoir fourni une longue carriere par ce Livre & par le precedent, je me délaſſe un peu au bout d'une lice qui a été plus longue que je ne me l'étois propoſée, & que je prenne haleine pour travailler à la Rhétorique françoiſe que vous m'avez demandée avec tant d'empreſſement. Je finis donc en vous proteſtant qu'en toutes ces remarques je ſoûmets mes ſentimens aux vôtres. Auſſi, n'aprouver point ce que vous approuvez, eſt un ſecret que j'ignore; & en tous mes doutes je ne prétends voir que par vos yeux: J'entends ceux de vôtre eſprit.

Car les yeux de vôtre viſage,
Ces beaux yeux qui ſont le partage
D'un bon, ou d'un malheureux ſort,
Ne me faiſoient voir que ma mort.

FIN.

TABLE.

A.

Abime pag. 174
Academiciens. 145.
Acheter, racheter 148
Affaires & autres mots nouveaux. 90
Affectüeuſemẽt. 325
Agneau. 161
Air. 48.
Airrhes, arrhes. 108
Alonger, prolonger 158
Amans 166
Amant, amateur 160
A-miracle. 309
Amour. 179
Un Amoureux. 328
Anagrame. 193
Anciẽ, antique 157
Aplaudir. 286
Aſſez. 26
Aſtronome, Aſtrologue. 153
Attendre, eſperer. 147
Attiedir, tiedir 152
Auſſitôt. 236
Avancement. 257
Avant, devant 232
Aveuglement 257.
Avorter. 156

B.

Baccanale. 157
Balancer. 254
Baiſer les mains. 348
Bâtiment, maiſon. 151.

Beau, joli 154
Blanc, blanchi 161
Bohemiens, Bohemes. 154
Brave. 32
Bravoure. 43
But, bute. 152

C.

Caleche. 188
Caractere. 51
Catharre. 335
Cauteleux. 336
Chargeant 255
Chaume. 177
Chemin. 23
Cheminer. 349
Chouſe. 311
Cité. 328
Comble. 45
Comette. 190
Rendre ſes complimens. 221
Concurrant, Rival 110
Fauſſe couche. 155
Coucher un air en tablature. 344
Couleuvre. 189
Crainte, frayeur 116
Créme. 202
Cueillir. 186

D.

Debout, droit. 128
Déconfit. 343
Delices. 179
De longue main 351
Déloyal 315
Demeurer, reſter 130
Dérober. 57
Dertre. 335
Deſaſtre. 333
Die, diſe. 352
Dificil 293
Se dire à ſoy-même. 62
Diſcorde. 321
Docte, Docteur 132
Donner. 68

Donner dans l'intrigue. 20
Doute. 167
Droiture. 158
Dupe. 184

E.

Ecco. 200
Elire. 345
Eloquent, diſert 158
Enfance, enfantiſe 113
Enfant. 206
Enrhumé, enroüé 159
Enſevelir, enterrer. 159
Envie, jalouſie. 121
Envoyer, mander 102
Epitaphe. 192
Equivoque. 191
S'ériger en ridicule 212
Eſpace. 172
Eſperer, attendre 147
Etre en parure. 20
Evangile. 170
Eveiller, reveiller 104
Exemple. 197

F.

Se faire un plaiſir 59
Fameux, illuſtre. 149
Fierté, orgueil 123
Fin. 32
Foudre. 100
Frayeur, crainte 116

G.

Gauchir. 286
Géne. 256
Glouton. 316
Goût. 41
Graces. 24
Guide. 174
Guiterre. 335

H.

Hemiſphere 177

Herondelle. 316
Himenée. 165
Honnête. 32
Honte, pudeur. 115
Horiſon. 177

I.

Ialouſie, envie. 121
Iamais. 231
Ineulte. 295
Indulgence. 315
Inſulte. 183
Interieur, interne 149
Interrogat. 162
Inutil, 293
Ioli, beau. 154
Ioüiſſance, poſſeſſion 152
Iuſte, Iuſtement 149

L.

Labeur. 323
Laborieux. 323
Liberté, libertinage 131
Loin. 29
Lumiere. 284

M.

Malcontent, mécontent. 250
Mander, envoyer. 102
Maniment. 256
Marier la voix 306
Se marier. 286
Marine, maritime. 111
Meſquinerie, avarice. 154
Mirte. 175
Monoſſillabe. 170
Monſieur le Deſtin. 84
Mots à la mode. 13
Mots differens en ſignification. 100
Mots maſculins & feminins. 163
Mots vieux. 299

Quelques autres mots surannez. 353

N.

Natif. 326
Noé, Noel. 156

O.

Oeuvre. 204
Oisiveté faineantise 118
Ongle. 171
Or conjonctive 350
Original. 161
Oublier. 288

P.

Pampre. 175
Pantere. 189
Par ce que. 238
Partage. 37
Partement. 353
Parti. 39
Un pas. 34
Peut être. 238
Poeme. 258
Poëte, Rimeur 134
Poison. 168
Porceline. 311
Porfire. 170
portrait, tableau 157
Porter, apporter 147
Poudré, Poudreux 151
Prendre. 52
Promettre. 61
Propreté, propricté. 153
Pudeur, crainte. 115

Q.

Quoy que. 238

R.

Rabat-joye. 80
Rabatre, rebatre 158
Reflections sur quelques mots. 212
Regarder, voir. 105
Regorger. 215
Relevé, éleve. 255
Religieux. 19

Reptile. 173
Rocambole. 190
Rompement. 258

S.

Sacrifice. 18
Sarmant, ſerment 155
Satire. 198
Un ſavoir-faire. 80
Sauter aux yeux 67
Sauver. 65
Senſible, touché. 30
Sentinelle. 185
Service 226
Sidre, Citre. 155
Signe, ſignal. 107
Somme pour ſommeil 318
Songer. 156
Souci. 332
Soûtenir. 71
Se ſouvenir. 290
Squelette. 178
Steril. 192

T.

Tendre. 256
Un tête-à-tête. 78
Se mettre dans la tête. 75
Tiedir, attiedir. 152
Tombe. 329
Tonnere, foudre. 100
Traitant, Traiteur. 160
Traiter mal. 127
Triomphe. 201
Trompete. 201
Tuer le tems. 305

V.

Vague. 203
Venemeux. 339
Vie active. 150
Vie obſcure. 150
Vipere. 189
Il Vous ſemble de voir. 281

FAVTES A CORRIGER.

PAge 87. ligne 5. ſerois, *liſez* ſeroit.

Pag. 89 au commencement de la 1. lig., *liſ.* reſpect.

Pag. 106 lig 2, car on ne peut, *liſ.* car on peut.

Pag. 137 lig. 20. ſur un pied, *liſ.* ſur le pied.

Pag. 204. lig. 8 n'a changé, *liſ.* n'a point changé.

Pag. 206. lig. 5. eſt au maſculin, *liſ.* eſt maſculin.

Pag. 209. lig penultiéme, un ode, *liſ.* une ode.

Pag 239. lig. 4 à méprendre, *liſ.* à ſeméprendre.

Pag. 281. lig 3. mais mais, retranchez un de ces *mais*.

Pag. 329. lig. 13. raſſerent, *liſ.* raſerent.

Les microfiches ci-jointes pré
ou lacunes inhérent au documen
prions de nous en excuser.

Reliure trop serrée
Graphisme défectueux

ies présentent certains défauts
ocument original. Nous vous
r.